00065087

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

LES

JEUNES OMBRES

RÉCITS

DE LA VIE LITTÉRAIRE

PAR

CHARLES DE MOUY

65087

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C.ie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

Droit de traduction réservé

00065087

TABLE.

Dédicace..... III

Introduction..... V

Alfred de Musset..... 1
Maurice de Guérin..... 65
Eugénie de Guérin..... 99
Edgard Poë..... 127
Rachel..... 171
Hégésippe Moreau..... 217
Currer Bell..... 257
Hippolyte Rigault..... 321
Henri Mürger..... 363
Paul de Molènes..... 403

Conclusion..... 447

A

M. SAINTE-BEUVE.

MON CHER MAÎTRE,

VOUS *avez vu passer bien des jeunes ombres, et parmi celles dont je parle, plusieurs sont chères à votre souvenir. Si je vous dédie ce livre où j'ai cherché à étudier tout ce qu'il y a de triste, de charmant et d'austère dans cette alliance de la jeunesse, du génie et de la mort, ce n'est point cependant cette raison seule qui m'y engage. C'est que je suis*

heureux d'exprimer ici toute ma gratitude à l'illustre écrivain qui m'a tant de fois encouragé, éclairé par les conseils, et dont les œuvres ont été pour moi un si utile enseignement. Peut-être ne pensons-nous pas absolument de même sur toutes choses philosophiques ou littéraires, mais il est un sentiment que je m'honore de partager avec vous, c'est la passion des lettres, et il est une cause pour laquelle je suis fier de lutter comme un humble soldat dans cette arène où vous avez remporté tant de victoires, c'est la cause de l'art sans préjugé comme sans entraves.

Puisse votre nom porter bonheur à ces portraits et à ces récits!

CHARLES DE MOÜY.

INTRODUCTION.

Nous nous étions entretenus de bien des penseurs illustres, dans ces heureuses soirées où la discussion des doctrines littéraires et l'étude des hommes qui les ont représentées avaient doucement occupé nos heures. Nous avions considéré ces vies si pleines, ces œuvres achevées, cette complète réalisation du rêve, et en ce temps où l'on ne songe plus guère à ces belles choses, nous, jeunes

gens épris d'idéal, nous avions gardé en nos âmes une vraie émotion après ces conversations sévères. Ce n'est jamais en vain qu'on s'approche de ces foyers : il en reste sur la pensée un mystérieux rayonnement.

Nous nous plaisions à contempler ces clartés sereines, lorsqu'un de nous, prédisposé par bien des luttes et bien des veilles à une précoce mélancolie, nous dit avec un soupir :

« Sans doute j'admire comme vous les hautes intelligences auxquelles il a été donné d'accomplir ce qu'elles avaient commencé; mais ce qui me touche et m'attire davantage encore, ce sont ceux qui sont tombés avant la fin de leur course et qui n'ont pas terminé le poëme. Je ne prononce jamais leurs noms, je ne songe jamais à leur œuvre interrompue sans me sentir le cœur serré. Plusieurs n'ont pas obtenu la gloire qui leur semblait due et

nous ont quittés avant d'avoir entendu leurs noms voler sur les lèvres des hommes; plusieurs, dont le premier élan avait donné de si belles espérances, n'ont pu monter aussi haut que leur force paraissait le faire prévoir; plusieurs enfin, arrivés à la perfection avec une rapidité merveilleuse, et comme si Dieu avait voulu leur accorder de la vie en intensité ce qu'il leur refusait en étendue, ont fermé leurs lèvres inspirées avant de nous avoir révélé tous les chefs-d'œuvre que nous attendions avec un confiant enthousiasme. Quand ces figures à demi voilées, dont le sourire est si triste et si doux, passent devant les yeux de l'âme, qui de nous n'a pas salué avec une inexprimable angoisse ces jeunes soldats ensevelis dans leur triomphe. Parlons donc maintenant, si vous le voulez, de ces gloires interrompues, de ces voix si vite étouffées; sans remonter trop loin dans le temps,

parlons de nos contemporains, de ceux dont nous aurions pu serrer la main amie, et de ceux que nous avons vus mourir. »

. . . . . .

C'est de cette pensée qu'est né ce livre dédié à des ombres. J'ai résumé ce que nous avons dit tour à tour sur les morts qui nous étaient chers et que ce siècle a pleurés.

CHARLES DE MOÛY.

ALFRED DE MUSSET

ALFRED DE MUSSET.

Je me souviens qu'un jour, il y a douze ans, — j'étais encore un écolier — je regardais dans une rue, avec je ne sais quelle émotion inexplicable et quelle curiosité inquiète, un homme qui semblait attendre quelqu'un ou quelque chose, car il était depuis un instant immobile et l'expression de sa figure indiquait un vague ennui. Nous étions auprès de la Madeleine, dont le

passant paraissait contempler le fronton grec se détachant sur le ciel bleu. Il y avait sur les traits de cet homme jeune encore, d'une beauté fine et d'une distinction rare, une mélancolie pénible, je ne sais quoi de maladif, de sombre et de fatigué. Je vois encore une boucle de ses cheveux blonds que le vent agitait ; je vois, comme si c'était hier, son profil délicat, dont la grâce singulière eût rappelé les plus originales physionomies de la renaissance, si la tristesse amère répandue sur son visage n'avait fait songer plutôt à Childe Harold. Je me figurais ainsi le héros désolé qui « allait errer seul, à l'écart et dans une rêverie sans charme, » il me semblait qu'il devait se tenir dans cette attitude, que ses lèvres devaient se courber avec le même dédain, que ses yeux devaient exprimer le même dégoût de toute chose, à l'heure où, sur le pont de son navire, il s'écriait : « Adieu, ô ma terre natale ! » Je ne pouvais me lasser de contempler ce pas-

sant étrange, si bien que la persistance de mon regard attira le sien ; il fixa sur moi un instant ses yeux alanguis, puis il détourna la tête et s'éloigna d'un pas tranquille. Jamais la rencontre d'un inconnu, jamais le visage d'un indifférent ne m'avaient ému de la sorte : j'étais encore sous l'impression du coup d'œil qu'il m'avait jeté et je le suivais des yeux, quand un de mes amis s'approchant de moi :

« Eh bien! me dit-il en me montrant celui que je venais de considérer si longuement ; l'as-tu reconnu?

— Et qui donc?

— C'est Alfred de Musset. »

Je ne l'avais pas autrement rêvé. C'était bien ainsi que dans mon imagination de seize ans je me figurais le poëte de *Rolla*. Pendant que je lisais avec l'enthousiasme de la jeunesse ses poëmes ardents et sceptiques, je l'avais entrevu de la sorte : beau et triste, portant sur le visage les stigmates des passions orageuses, la lueur éteinte

des inspirations supérieures et les dégoûts de l'homme épuisé. Je m'étais créé un idéal que je trouvais avec surprise complétement réalisé, ce qui est rare, et tandis que plus d'une fois j'ai été un peu désenchanté des œuvres en voyant les auteurs, il me semblait au contraire que les beaux vers gravés dans nos mémoires s'éclairaient pour moi d'une lumière plus vive depuis que j'avais admiré entre eux et leur poëte une aussi merveilleuse harmonie. Aujourd'hui la réflexion plus mûre et l'habitude de la critique, ont un peu diminué, sinon mon sentiment très-vivant et très-sincère des beautés qui étincellent dans son œuvre, du moins ma passion irréfléchie pour tous ses poëmes; mais la vue de ce pâle jeune homme a été pour moi comme un commentaire de ses écrits, et je comprends mieux que je ne les aurais comprises sans doute, l'intensité de douleur, les âpres inquiétudes, les ironies poignantes qui se révèlent à chaque vers, depuis qu'il

m'a été donné d'en apercevoir les traces, l'ombre, pour ainsi dire, sur le visage ravagé du poëte. Ce n'étaient donc pas, en effet, de vaines phrases de rhétorique, des déclamations puériles, une imitation plus ou moins heureuse des grands désespoirs de René, de Werther ou de Lara ; c'était, comme je l'avais deviné à l'accent, qui ne trompe guère, la réelle expression d'une âme blessée : j'en voyais la preuve dans cet abattement mélancolique, dans ces yeux émus dont l'éclat fébrile dénonçait une pensée maladive, dans cette attitude brisée du lutteur que la vie a vaincu. Et qu'on ne me parle pas de cet accablement qui suit la débauche et dont les ennemis d'Alfred de Musset ont si joyeusement triomphé ; je sais quelle a été sa vie, et comme tout le monde je la déplore ; mais en ce jour je n'aperçus rien en lui des ombres que fait l'ivresse dans l'intelligence ; il y avait la trace de ce que laissent d'amer et de lugubre dans l'âme les tour-

ments du doute, les tristesses de certaines natures délicates et fières en présence des agitations, des perplexités, des hontes de la vie humaine, les déceptions d'un cœur qui a palpité souvent et souvent souffert; il y avait quelque chose aussi du désespoir d'un naufragé.

Déjà, en effet, son génie était éteint, et l'on sait que depuis longues années ses illusions avaient sombré. Or ce n'est pas en vain que la puissance des illusions a été donnée à l'homme : elle est nécessaire à sa vie. Ce n'est pas en vain que la force de croire et d'espérer est innée en nous, car du jour où elle est détruite, il se passe dans l'âme une révolution mystérieuse dont ceux-là seulement qui l'ont subie peuvent redire les péripéties et les angoisses, et l'âme, au sortir de cette lutte, n'est plus qu'une informe ruine. Alfred de Musset avait souffert profondément de ce vide soudain qui se fait dans l'homme quand les croyances sont englouties, et ce

fut la gloire de son génie que cette navrante douleur. Combien d'hommes aussi tristement éprouvés que lui, n'ont pas la force de réagir, s'abandonnent au courant qui les emporte et trouvent, ce qui est la suprême honte, un repos funeste dans leur propre abaissement. Mais les cœurs nobles, les grands esprits ne peuvent se consoler de ce qu'ils ont perdu ; ils sentent trop ce que valent les espérances et les enthousiasmes pour se résigner aisément à en oublier les joies sereines ; du fond de l'abîme ils aperçoivent la lumière, et ils élèvent vers elle, sans pouvoir l'atteindre, leurs désirs impatients et leurs regrets désespérés. Ils l'aiment d'autant plus qu'ils n'en sauraient plus jouir, et leurs soupirs, lorsque ces malheureux sont des poëtes, prennent alors une harmonie bizarre, un accent funèbre et une déchirante éloquence. Rien de plus amer que ces larmes, rien de plus poétique et de plus touchant que ces sanglots. Toutes sortes d'échos sinistres de

voix intérieures se font alors entendre : les souvenirs chantent comme une idylle; l'âme désolée en pleure les joies irréparables; elle s'indigne contre elle-même sans pouvoir relever ce qui est à jamais tombé, et l'œuvre du poëte qui souffre de ce mal sans nom resplendit de mille sentiments divers : ici le passé y apparaît avec ses sourires et ses joies; il est la grâce de ces poëmes; puis la douleur, comme une sombre antithèse, y fait entendre des notes graves et parfois des cris d'angoisse; la colère éclate à son tour avec ses transports et ses ironies, et l'hymne se transforme soudain en bizarres imprécations.

C'est par là qu'Alfred de Musset est grand, c'est par là qu'il arrive au cœur en même temps qu'il éblouit la pensée. Mais ici une question se pose devant l'esprit qui cherche à comprendre le poëte : pourquoi et comment cette situation morale s'est-elle produite? tandis que d'autres grands génies, Lamartine, Hugo, par exemple,

ont gardé tout leur courage, pourquoi celui-là est-il tombé si vite au fond de ces abîmes qu'il maudit ? pourquoi en est-il venu à ce dégoût irrémédiable de toute chose humaine, à cet énervement absolu de toutes les forces de la vie, à cet état de l'intelligence et de l'âme où l'homme effaré ne sachant plus à qui s'en prendre des erreurs et du vertige qui l'épouvantent, se regarde en pitié dans son abaissement et sent monter à ses lèvres de formidables invectives contre les dieux qui l'ont perdu ? Ceci est le secret de son génie : pour le connaître, il faut y pénétrer. On ne connaît pas Alfred de Musset si les causes qui ont formé le caractère spécial de son talent échappent au regard ; sa poésie est une énigme pour ceux qui ignorent au milieu de quelles idées il a écrit et sous l'empire de quelles passions. Son génie une fois admis, sous l'empire de quelles préoccupations s'est-il modifié ? comment le jeune homme qui

écrivait *Mardoche*, cette rapsodie, et la ridicule plaisanterie intitulée : la *Ballade à la lune*, est-il devenu le grand poëte des *Nuits*, l'élégant conteur de *Namouna*, le philosophe passionné de *l'Espoir en Dieu?* comment est-ce le même homme qui a parlé le langage charmant, spirituel, empreint de marivaudage, qui est la grâce des *Proverbes et comédies*, et qui a chanté avec un accent terrible ses désenchantements blasphématoires dans *Rolla?* autant d'antinomies qui paraissent singulières à la surface; mais étudiez le type du poëte et son temps, et cette personnalité multiple, si bizarre qu'elle soit, révèle son unité et ses harmonies. Elle a son originalité qui parfois déroute, ses angles aigus qui rompent la perspective, mais l'analyse rajuste bien vite ces lignes momentanément brisées; ce qui était épars se rassemble et se resserre; à travers les complications mystérieuses et les fils embrouillés de cette pensée, l'homme apparaît, et il est le

centre où tout vient aboutir avec une sorte de logique ; ce qui semble au premier abord une contradiction est souvent une conséquence, et les apparentes antithèses, attentivement considérées, se trouvent n'être au fond que les suites naturelles et presque fatales d'une organisation développée d'après les lois ordinaires de l'esprit humain. Il faut sans doute faire la part du génie, dont les manifestations étranges déconcertent souvent l'observateur et rendent le lien logique plus difficile à saisir : mais ce lien existe ; rien ne se fait par bonds : les œuvres de tout homme, même celles d'un fantaisiste comme Alfred de Musset, se déduisent régulièrement les unes des autres sous la double influence de la vie du poëte et de son temps. Isolées, elles n'ont que leur sens esthétique ; replacées par la critique dans leur cadre, c'est-à-dire mêlées aux vicissitudes de l'âme qui les a produites et de l'époque qui les a vues naître, elles prennent toute leur va-

leur morale, toute leur physionomie vraie: c'est la seule manière féconde d'étudier les grands esprits. Essayons de trouver l'enchaînement naturel des sentiments qui ont produit chez Alfred de Musset l'enchaînement naturel de son œuvre, et une lumière se sera faite en nous sur lui et sur son œuvre; une lumière de plus, c'est le but de toutes nos études; sinon, à quoi bon s'arrêter sur un caractère et sur un livre? Rien de plus stérile que la critique si elle n'amène, à propos d'un homme ou d'un ouvrage, quelqu'utile réflexion sur un fait de la nature humaine.

I

EXAMINONS d'abord ce qu'était Alfred de Musset à l'époque où il commença d'écrire : il nous faut ce point de départ comme base pour que nous puissions juger des modifications successives que le caractère primitif a subies. Il était né d'une famille noble de l'Orléanais, dont d'Hozier a vérifié au siècle dernier la brillante généalogie. Dès l'enfance, il fut initié aux traditions du meilleur monde, dont il apprit sur-le-champ le langage pour ne l'oublier jamais, et en même temps aux idées littéraires, car son père, sans être un écrivain dans le sens le plus élevé du mot, était au moins un érudit et

un lettré. M. de Musset-Pathay a publié plusieurs ouvrages historiques, des voyages, des travaux agronomiques et surtout une excellente édition de Jean-Jacques Rousseau. Alfred de Musset trouva donc à son foyer, comme un héritage de famille, le goût des choses de l'esprit : d'excellentes études achevèrent cette première éducation de sa pensée. J'ai ouï dire qu'il aima dès le temps du collége et qu'il comprit tout de suite le mécanisme de la poésie latine, qu'il s'y exerça lui-même avec bonheur dans ses classes, et sans doute cette gymnastique intellectuelle ne fut pas sans influence sur son style. Quels qu'aient été plus tard ses excès de plume, au fond, de tels écarts n'affectent pas les grandes lignes de son talent; il reste malgré tout et en dépit de quelques débauches littéraires, un de nos écrivains les plus châtiés : son vers est pressé, nerveux, solide, résistant, il a autant de souplesse que de vigueur; la pensée se condense dans le terme avec une remar-

quable élasticité. Il dit bien tout ce qu'il veut dire, et rien de plus. Ce sont là de véritables qualités et que l'éducation classique développe et dirige. Si tous les bons écoliers de vers latins ne deviennent pas des poëtes, il est certain qu'à un poëte apprenti la rude école du mètre de Virgile et de Lucain peut enseigner plus d'un secret. Alfred de Musset n'a pas appris la poésie chez les anciens, sans doute : elle était en lui à l'origine et c'est en écoutant les modernes qu'il s'est surpris lui-même à balbutier, puis à chanter admirablement sur un mode qu'il n'a emprunté à personne et que nul ne saurait imiter; mais il s'est accoutumé auprès des anciens à se plier aux lois du rhythme, et dans une intelligence de cette trempe, les leçons de Lucrèce, d'Horace et de Virgile saisissent le vif et ne s'oublient pas.

Quand il sortit du collége et à l'heure solennelle où quelque chose d'harmonieux s'agite confusément dans la pensée des

poëtes, il se trouva en présence d'une situation littéraire si étrange que nous ne pouvons pas en trouver d'analogue dans l'histoire, sinon au point de vue des talents — car il s'en est rencontré de plus complets — du moins au point de vue des principes complétement nouveaux, autant que des principes peuvent être nouveaux sous le soleil. On a trop souvent et trop savamment étudié cette période pour que j'ose en parler encore. On l'a appelée improprement le *romantisme*, ce qui était un mot barbare et une désignation fausse; il faut l'appeler la liberté, ce qui est français d'abord, et ce qui est juste ensuite. Je n'en rappellerai ni les origines ni les gloires : tout le monde les connaît; mais je me bornerai à faire remarquer que la grande force de ce mouvement est venue non pas tant encore du génie des maîtres qui l'ont dirigé, non pas tant de l'originalité des sujets qui les ont séduits, non pas tant même de leur glorieuse tentative d'affran-

chissement intellectuel que de l'opportunité de leur entreprise. C'est là un enseignement pour tous les temps et que notre génération ne doit pas dédaigner. Si les hommes justement illustres dont les œuvres ont jeté tant d'éclat sur notre littérature, ont obtenu une si belle renommée et produit des pages immortelles, c'est qu'ils ont rencontré, par une intuition spontanée, une inspiration contemporaine, puisé dans le siècle même les ondes sacrées de leur poésie, rompu avec des traditions qui avaient pu être excellentes autrefois, à des époques où elles étaient adaptées aux dispositions morales, sociales, politiques des esprits, mais qui n'avaient plus de raison d'être de nos jours. Toutes les fois que, par un hasard heureux, un homme supérieur comprend que la loi des littératures est de respirer l'air de leur siècle sans se laisser engourdir par l'attraction du passé, sans s'abandonner à de vains regrets et à des imitations stériles, une

renommée surgit et une haute poésie apparaît. Le malheur de notre temps est de ne pas sentir cette vérité, et par suite, de ne pas avoir obtenu encore, depuis que les maîtres de la première moitié du siècle, sauf de rares exceptions, sont les uns morts, les autres muets, les autres en décadence, un génie qui soit de force à creuser à son tour, non plus dans la mine des autres, qui est épuisée, mais sous ses pieds, là où personne n'a encore fouillé, dans l'esprit même de l'époque, là où la mine est riche, car elle est inexplorée. Dieu donne à toutes les époques une poésie qu'il s'agit seulement de comprendre et d'exprimer; il y a toujours des trésors enfouis, mais nos mineurs ne semblent pas savoir où se trouvent les filons nouveaux. Ils vont et viennent éperdus, se plaignant de leur temps et des hommes. A quoi servent ces lamentations inutiles et ces courses effarées? Il n'y a pas à courir si loin. Regardez autour de vous.

sur le sol que vous foulez et qui est gonflé de richesses; donnez un coup de pioche profondément, ici-même, là où vous êtes; la mine est vierge et elle est féconde. Les grands écrivains de la Restauration l'avaient compris; c'est leur gloire ineffaçable. Ils ont fidèlement exprimé les rêves, les délires, les splendeurs de leur temps; ils ont réalisé en eux, grâce à leur rare intelligence des conditions littéraires, et grâce aussi à la hauteur de leur talent, ce qui est l'idéal d'une littérature, à savoir des œuvres qui, par la forme, sont de tous les siècles, et par le fond ne sont que d'un seul, celui-là où elles ont été écrites, et qui portent le double cachet nécessaire à tout ce qui doit subsister : la beauté d'abord, la beauté du style et de la pensée, la vie enfin, qui ne s'imite pas et que l'on ne communique jamais à un ouvrage si l'on n'y fait palpiter le souffle du siècle où l'on écrit et les passions contemporaines.

Alfred de Musset se trouva lancé dès l'abord sur cette voie sans y avoir de mérite, car cette voie était tracée; nul ne pouvait y échapper; des maîtres y entraînaient après eux, de gré ou de force, toute une génération enthousiaste. Assurément c'était beau, mais le ver était dans le fruit. A l'époque où parut le jeune poëte, on en était déjà à la seconde période du mouvement; ce n'était plus l'élan chrétien de 1820, la mélancolie suave et tendre des *Premières Méditations*, la revendication ferme, mais timide encore, d'une liberté nécessaire: la victoire était complète, et il y avait dans les esprits le trouble des vainqueurs qui ne savent comment s'organiser. Les idées libérales d'alors étaient, par une logique irrésistible, devenues la passion politique de la jeune génération littéraire, qui en avait adopté violemment tous les principes. Le scepticisme voltairien que les libéraux du temps opposaient, plutôt par taquinerie que par conviction, au ca-

tholicisme fervent de la cour et de l'opinion légitimiste, avait gagné par une contagion naturelle les hommes de lettres de la nouvelle école. Ils répudiaient déjà, les uns leur propre passé, leurs hymnes religieux et leurs cantiques royalistes; les autres, les convictions de leurs devanciers; le doute, et un doute pénible, agité de remords et d'inquiétudes, dominait presque tous les esprits. Le chef de ce grand mouvement littéraire, Victor Hugo lui-même, subissait une transformation que les partis ne lui ont point pardonnée : on sentait déjà, d'après certains symptômes, qu'il était entraîné par ses amis, par le mouvement général des idées, par les tendances de son génie, vers un scepticisme bizarre, travaillé d'aspirations confuses, de vagues regrets, exprimé sous la forme d'une douleur harmonieuse. En même temps, et par la force des choses, la mélancolie, qui avait été le point de départ de la jeune école, prit un caractère nou-

veau; avec le scepticisme, elle perdit le sentiment des aspirations idéales vers des régions plus hautes : elle chercha moins l'infini que l'indéfini; elle trouva dans l'absence de croyances une expression plus sombre, elle devint violente, désespérée, elle s'irrita contre les ténèbres où elle s'était plongée; parfois elle fut amère, superbe, railleuse; elle s'attaqua aux choses les plus saintes, aux plus respectables devoirs, avec une sorte de dédain systématique; pour plusieurs elle fut une mode; nombre de jeunes gens l'adoptèrent comme une pose et pour le plaisir de faire scandale; quelques-uns s'en servirent comme d'un moyen de succès; quelques autres la prirent au sérieux avec une frénésie lugubre; il y eut des malheureux qui en vinrent au suicide; il en est d'autres dont elle a accablé l'âme, qu'elle a amenés à rechercher la satisfaction brutale des appétits matériels, puisque le scepticisme leur défendait les grandes espérances,

qu'elle a conduits à la ruine absolue de leur volonté et de leur courage.

Alfred de Musset débuta dans le monde à cette époque de crise dont il eut le malheur d'être le représentant, et d'exprimer complétement dans ses vers les erreurs funestes, les désenchantements lyriques et la fiévreuse exaspération. Il fut le poëte de la seconde période du romantisme, parce qu'il la personnifia tout entière. Qu'on ne s'y trompe pas, au moment des grands succès d'Alfred de Musset, c'était bien lui qui était l'homme de sa génération. Victor Hugo, sur les hauteurs où s'élevait son génie, dans *Les Voix intérieures* et surtout dans *Les Rayons et les ombres*, son plus beau livre, était devenu moins populaire parmi cette jeunesse sensuelle, incroyante, ironique et triste par la nature même de son ironie, que ce jeune nouveau-venu personnifiant un matérialisme ardent, sceptique et moqueur.

Alfred de Musset était né dans un siècle

incrédule, et il s'était pénétré de cette incrédulité, non pas toutefois sans un frémissement de l'imagination. Je retrouve la trace de ces agitations douloureuses dans un court fragment oublié par lui lorsqu'il publia ses œuvres, et qui parut en 1830, dans une Revue, sous ce titre : *le Tableau d'Église*. C'est une sorte de rêverie pénible devant la figure du Christ, qui lui apparaît pendant son sommeil. — « Jésus, Jésus ! m'écriai-je, sommes-nous frères?... Oui tu es sorti comme moi des entrailles d'une femme... : — Un sourire plus doux et plus triste encore que le premier fut sa réponse ; un inexprimable regret me saisit. — T'aurais-je méconnu ? Une étincelle électrique qui s'échappa de sa main me traversa rapidement. Ainsi consterné, je retombai dans les ténèbres ; alors, sa voix se fit entendre à mon oreille : — Méconnu ! non pas par toi !... » L'homme qui écrivait ces lignes n'avait pas vingt ans ; déjà ses doutes, déjà son impiété étaient pour

sa pensée comme une torture : il blasphémait et il adorait tout ensemble, avec une poétique éloquence : « Des millions d'anges tombent des plaines célestes ; c'en est fait : Christ, ton ouvrage est détruit. Ainsi le sang des martyrs qui s'est séché dans les flammes, tant de soupirs, tant de plaintes, tant de larmes, tout est perdu ! Qui oserait placer la première pierre d'un autre édifice sur les ruines de celui-ci ? tout est perdu pour l'éternité.... Que l'être dont la raison se révolta le plus contre la superstition humaine pleure donc sur ta chute, ô Christ ! que ses larmes se mêlent à celles de ta mère au pied de ta croix sanglante[1] ! » Il y a là, évidemment, un accent de douleur sincère ; mais les distractions du monde la devaient rendre stérile encore ; elle était prématurée et impuissante ; c'était l'élan d'un homme de génie qui devance l'heure des luttes et des décep-

1. Je dois la connaissance de ce fragment à M. Ed. Fournier.

tions, et non pas encore le cri d'un cœur souverainement désabusé. Plus tard seulement, cet instant devait venir, et lorsqu'Alfred de Musset écrivit *Rolla*, où se retrouve plus d'une expression, plus d'un mot du *Tableau d'Église*, il avait parcouru la voie épineuse, et sa parole inspirée disait complétement, sur un rhythme sublime, tout ce que la vie lui avait coûté et tout ce qu'il avait souffert.

Au moment où il jetait à la publicité cette petite œuvre en prose dont je viens de citer quelques lignes, il songeait plus à l'art et au plaisir qu'à Dieu. Il était jeune, impatient de jouir de la vie; aucun frein religieux et moral ne lui imposait une contrainte salutaire; il se précipita dans tous les excès avec la fougue de son âge, l'emportement de son imagination, et il permit à ses vers d'exprimer ses égarements. Il réveilla ainsi le sentiment littéraire, un peu lassé dès lors; mais ce fut en s'adressant moins à l'esprit qu'aux sens, en flat-

tant le matérialisme de la foule. Il devait plus tard en porter la peine; mais il est certain qu'il émut la curiosité publique, d'abord en portant le romantisme aux extrêmes, en renchérissant avec une violence dont il devait sourire lui-même sur les excès des plus hardis, en inventant une littérature plus excentrique, plus dévergondée dans ses allures poétiques qu'il ne s'en était rencontré encore, surtout en introduisant dans ses poëmes des scènes dont le cynisme et la crudité charmaient le goût énervé de plusieurs et les entraînements de la jeunesse.

Il parlait de toutes ces passions avec l'ardeur et la fièvre de ceux qui les partagent, ce qui est une séduction de plus, et aussi avec une grande richesse de couleur, un merveilleux luxe d'accessoires, une étincelante variété de style. Il fut un peintre éblouissant; nul ne l'a dépassé pour l'éclat, et sa poésie de cette époque justifie les enthousiasmes qui l'ont accueil-

lie. Oublions quelques divagations puériles et quelques excès de plume, nous avons toujours devant les yeux l'œuvre d'un coloriste puissant. Il sait, sur la trame compliquée d'un texte obscur, faire éclater, comme une broderie, la pourpre et l'or de ses descriptions. Il sait faire rayonner son style comme les mers d'Orient sous les feux du soleil, comme les yeux des belles Espagnoles, comme les girandoles des fêtes vénitiennes; il sait créer, comme Byron, des types étranges, prodiguer un langage aussi harmonieux que la brise de l'Adriatique, des vers brillants comme la poignée du sabre d'un pacha et la rouge banderille du *picador*, des personnages saisissants et bizarres, comme les *bravi* et les matamores de l'Italie du seizième siècle. Puis, il avait des transports incomparables de jeunesse et d'amour : le soleil du Midi inonde les héros des *Contes d'Espagne* de ses radieuses clartés; on dirait qu'ils ont du feu mêlé au sang de leurs veines; le vin de

cette coupe petille sous les jeux de la lumière orientale; il y a une tempête dans ces âmes. Ici ce sont des chansons voluptueuses dites par un amant sous le balcon de sa belle; plus loin la sérénade est interrompue par l'attaque brusque et sanglante d'un rival jaloux. Partout l'antithèse de l'amour et de la guerre; des luttes, des rapières, des dagues, des guitares et des éventails. Lorsqu'on a lu *les Marrons du feu*, *Don Paez*, *Porcia*, on se demande avec stupéfaction, quel fiévreux emportement dictait ces pages au jeune poëte et comment il pouvait allier au plus flagrant matérialisme ces trésors de fantaisie, et parfois cette suavité de l'expression. C'est qu'il y avait toujours une sorte de fluctuation dans sa pensée, une lutte instinctive entre l'élan vers les choses spirituelles et l'attraction vers les joies terrestres. Parfois ces tendances supérieures se reproduisaient seulement dans la forme, qui soudain prenait des ailes, parfois aussi

elles envahissaient l'idée elle-même. Voici un passage qui n'a pas encore été recueilli dans ses œuvres, et qui date de ses premiers jours : n'y sentez-vous pas frémir un souffle chrétien ?

Elle sort d'un caveau que la foule environne....
Des fleurs, un crucifix.... des femmes à genoux !
O sœurs ! ô pâles sœurs ! sur qui donc priez-vous ?
Qui de vous va mourir ? qui de vous abandonne
Un vain reste de jours oubliés ou perdus ?
Car vous, filles de Dieu, vous ne les comptez plus !
Que le sort les épargne ou qu'il vous les demande,
Vous attendez la mort dans des habits de deuil,
Et qui sait si pour vous la distance est plus grande
Ou de la vie au cloître, ou du cloître au cercueil[1].

Étrange et mystérieuse intelligence, qui se débattait entre le scepticisme et l'espoir ! La France avait un grand poëte de plus : les *classiques*, comme on disait alors, éperdus devant le rayonnement poétique

1. Même note que pour la citation précédente. Ces vers, qui font partie d'une pièce intitulée : *le Saule*, ont été publiés dans le *Keepsake américain* (1831), où M. Ed. Fournier les a retrouvés.

de cet enfant de vingt ans, essayaient bien de hausser les épaules, mais ils ne pouvaient se dissimuler le mérite de cette forme et de cette splendeur. Plus d'un tableau est digne de Véronèse, plus d'un hymne fait songer aux psaumes, et il y a des scènes terribles qui éclatent tout à coup au milieu d'un de ces paysages abrupts, chers au pinceau de Salvator Rosa.

II

Ce début était brillant, mais l'esprit humain subit d'étranges fatalités. Il ne se peut pas faire que l'on s'arrête sur une pente et qu'un génie surexcité de la sorte ne soit pas entraîné aux abîmes. Tout se tient dans l'ordre intellectuel et moral, et ce grand succès des *Contes d'Espagne*, Alfred de Musset devait en être la victime. S'il écrivit cette œuvre, c'est que les passions matérielles l'emportaient dans son âme; pour lui, à cette époque, en dépit de quelques contradictions éloquentes, Dieu est un mot, l'immortalité une chimère, la morale un préjugé ridicule. Son impétueuse jeunesse méprise comme un

hochet inutile tout ce qui n'est pas le plaisir insolent et superbe; ses sens exaspérés ne reconnaissent d'autre loi que le caprice, d'autre limite que la satiété. Tout cela est beau : le poëte a vingt ans, il a des cheveux blonds et un charmant sourire; partout des applaudissements, des mains tendues, des succès faciles. Heure d'enivrement et de joie! il semble qu'il fallait être un moraliste bien pédant pour s'affliger de ce succès et pour pleurer sur ce jeune homme adulé partout et radieux de sa victoire. Et cependant, quel deuil devait suivre ces jours de triomphe! c'est Alfred de Musset lui-même qui le dira avec un accent sinistre :

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche!
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond!

Il le sentait lui-même, le malheureux poëte! il y avait une tache ineffaçable au

fond de son cœur. Le scepticisme avait fait son œuvre : quelque chose de saint et sacré s'était brisé en lui. C'est une loi : la théorie vicieuse entraîne les actes qui réagissent à leur tour sur la pensée ; il se fait entre ces deux forces humaines, la volonté et l'intelligence, un échange funeste de paradoxes et de fautes jusqu'au jour où les actes l'emportent sur l'intelligence et même sur la volonté. Alors on roule sur une voie fatale, on est pris dans les rets que l'on a tissés ; la matière, dont on a aimé les séductions perfides, devient une despotique ennemie ; elle opprime le cœur, elle écrase l'esprit, elle dégrade l'âme. Après s'être servie des facultés morales pour dominer, elle domine à son tour les facultés complaisantes et désormais soumises, elle inspire d'abord des œuvres où elle apparaît tout entière avec sa séve ardente, ses bouillonnements fiévreux, ses transports aveugles ; puis, quand cette flamme s'éteint, elle saisit l'esprit, le courbe, l'étouffe,

l'asphyxie pour ainsi dire, le fait silencieux et morne, jusqu'au jour où le corps lui-même succombe dans la lutte et où elle triomphe sur des ruines.

Telle a été la destinée d'Alfred de Musset. Comme tout cela s'enchaîne avec une remarquable logique! comme les œuvres sont la conséquence de la vie, et par suite, comme la vie est la conséquence des œuvres! L'homme qui a écrit *les Contes d'Espagne* va s'enfoncer de plus en plus dans les abîmes; il s'abandonnera, non plus seulement aux passions de l'amour, mais à d'autres plus dégradantes, aux séductions de l'ivresse. Puis viendra à son heure, dans un tempérament ruiné, dans une âme blasée, cette mélancolie terrible dont j'ai décrit plus haut les symptômes, ce désespoir morne et navrant. Pendant longtemps toutefois, le poëte, avec sa riche imagination, va lutter encore; il retrouvera çà et là, par un puissant effort, les inspirations élevées. C'est alors qu'il écrit les spiri-

tuelles scènes du *Spectacle dans un fauteuil*, le conte léger et original qui est intitulé *Namouna;* c'est alors qu'avec la distinction et les façons de dire du gentilhomme et de l'homme du monde, il crayonnera ses *Proverbes* charmants dont le plus grand nombre restera non pas seulement au théâtre, ce qui est déjà rare, mais dans les mémoires, ce qui est plus rare encore; c'est alors enfin qu'il chantera, dans une hymne qui est demeurée son chef-d'œuvre, la mort de la Malibran, cette jeune ombre que la mort a frappée sous tant de couronnes, au bruit des applaudissements enthousiastes :

> Ces pleurs sur tes bras nus quand tu chantais le Saule,
> N'était-ce pas hier, pâle Desdémona!

La Malibran restera vivante à jamais dans ces beaux vers d'un poëte qui avait tout compris, même l'amour pur, même la sainte mort de l'artiste pour son art, qui aspirait vers l'idéal et en décrivait parfois les féli-

cités souveraines avec entraînement, mais que de fatales passions repoussaient toujours dans l'abîme d'où il voulait en vain sortir. Je ne sais rien de plus triste que ces luttes de l'esprit contre la matière, où l'esprit est définitivement vaincu. Alfred de Musset en souffrait à mourir ; il se débattait contre les étreintes de son bourreau, mais en vain ; il sentait peu à peu s'amonceler en lui des trésors de colère et de pitié ; il s'indignait contre sa faiblesse, contre les terribles divinités du siècle qui l'avaient perdu ; il se savait frappé à mort et il se retournait avec désespoir vers le ciel, qu'il croyait vide. Il était saisi alors d'une angoisse profonde ; tout ce que les hommes avaient adoré lui semblait anéanti, et il voyait devant lui avec terreur des mystères qu'il ne pouvait sonder ; il regrettait alors des croyances consolatrices et jusqu'à des erreurs évanouies.

Comme tous les génies souffrants, il avait aussi ses heures d'ironie et de dédain.

Son poëme *la Coupe et les Lèvres* est amer à la fois et terrible; c'est par la raillerie que plusieurs de ses contes révèlent une douleur intense. Sa mélancolie prenait volontiers cette forme : « Je ne pleure pas souvent, dit-il, dans un conte publié sous ses seules initiales et perdu au fond des bibliothèques, car, ou ma douleur passagère est trop profonde pour demander des larmes, ou ma tristesse habituelle m'empêche d'en trouver dans mes yeux. Les esprits légers seuls pleurent aisément[1]. » Le rire, mais quel rire pénible! était souvent la forme de son précoce désenchantement : que de passages je pourrais citer dans ses œuvres! Mais voici un fragment enfoui dans un petit journal de l'époque et sans doute inconnu au lecteur : Alfred de Musset y exprimait, sous la figure du célèbre héros de Molière, de Byron et de Mozart, ses propres amertumes de voluptueux

1. *L'Anglais mangeur d'opium*, traduit de l'anglais par A. D. M. Paris, Mame et Delaunay, 1828.

blasé; *la Matinée de don Juan*, tel est le titre de ce bizarre dialogue entre l'épicurien moderne et son valet Leporello. Don Juan bâille, don Juan s'ennuie, son laquais importun l'a éveillé trop tôt; il n'est que midi et quart; ses créanciers sont déjà dans l'antichambre, mais il se garde de payer les uns pour ne point désobliger les autres: il y a un billet doux à son adresse, mais il le brûle: il en a tant vu! il ne sait que faire et n'imagine rien de mieux pour se distraire que de relire la liste de ses maîtresses pour retrouver par le souvenir quelque chose des voluptés passées; mais à chaque nom qui reparaît il laisse échapper un sourire moqueur, une phrase dédaigneuse ou un mot d'oubli.

LEPORELLO. — La baronne de Valmont.

DON JUAN. — Quelle paire de moustaches elle avait!

LEPORELLO. — Henriette Merteuil, sans date.

DON JUAN. — Passe!

LEPORELLO. — Miss Julia Pipty.

DON JUAN. — Charmante fille! Elle était bête comme une oie.

LEPORELLO. — Jeanne Trois-Étoiles.

DON JUAN. — C'était un lundi gras, — etc., etc.

Quelques noms encore, puis don Juan, lassé de les entendre, s'écrie en s'adressant à lui-même et à sa propre folie : « Et que te reste-t-il pour avoir voulu te désaltérer tant de fois? une soif ardente, ô mon Dieu! » Parole étrange et profonde! N'est-ce pas là ce qui désespère ceux qui ont bu trop avidement à cette coupe? désirs inassouvis et rêves insatiables, passions inépuisées! antithèse douloureuse des sens fatigués et de l'imagination en délire! sentiment vertigineux de l'inconnu, de l'impossible et de l'infini! Alfred de Musset, lui aussi, comme don Juan, avait vu son âme retomber ainsi sur elle-même, après ces élans inutiles, et cependant il persistait encore

à chercher dans les voluptés ces satisfactions décisives qu'elles ne donnent pas, et qu'il était condamné à poursuivre toujours sans jamais les connaître. Il se représentait encore dans ce bizarre dialogue : don Juan veut une nouvelle aventure, mais il est raffiné désormais et prétend trouver ce qu'il ne connaît pas : à tout ce que Leporello propose il répond par quelque raillerie : il ne veut ni de cette « grosse ronde, rebondie poulette dont l'œil babille, » ni de cette «petite Cendrillon qui trottine à côté d'un chanoine, » ni de «cette duchesse d'antichambre, » ni d'une prude, ni de ce « pâle narcisse, la démarche à l'anglaise et les yeux battus, » tout cela est pour lui, et de longtemps, pays conquis et plaisir usé; il lui faut quelque virginité mystérieuse, quelque vertu toute neuve : il s'écrie avec une audacieuse et cynique éloquence : « Celui qui sent son corps brûler par les ardeurs de l'été doit plonger sa tête dans une source plus pure et plus fraîche que le cristal;

passe, Leporello : j'aime assez en hiver la neige où personne n'a marché. » Et quand il croit avoir trouvé ce trésor inconnu, « Lève-moi donc, dit-il à Leporello, et me donne mon corset ! » Quelle fantaisie étrange que cette courte scène, et comme le poëte y a peint admirablement ses propres désirs flottants, son matérialisme inquiet, la fatigue de son âme et les impatiences vagues de sa pensée !

Au fond, toutes les agitations qui se révélaient une à une dans certaines pages volantes — *ludibria venti* — préparaient quelque grande chose; ces petits torrents devaient se fondre en un fleuve impétueux et sonore : le jour vint où ces rêves prirent une forme et où son âme éclata. Une œuvre puissante était depuis longtemps en germe dans sa pensée : il écrivit *Rolla*. Ce poëme est la prodigieuse conséquence de toute la vie d'Alfred de Musset ; il la résume et il exprime à la fois tout ce qu'elle a laissé en lui de sublimes émotions, d'ironie intense,

de génie lyrique, toutes les monstrueuses erreurs qui s'étaient successivement accumulées dans son esprit. Le poëte a concentré là ce qui était épars dans ses œuvres; mais comme c'est une loi morale que les fautes s'aggravent avec le temps et qu'on s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres, une fois qu'on y a pénétré, ce qui était passion dans les *Contes d'Espagne*, aux premières heures de la jeunesse, devient débauche dans *Rolla;* ce qui était scepticisme dans *la Coupe et les Lèvres* s'est transformé en impiété dans le dernier poëme. La chanson commencée dans le boudoir de la *marchesa d'Amaegui* s'achève dans la maison suspecte au coin du carrefour, et la raillerie des causeries légères devient un blasphème orgueilleux. Rien de cela n'est étrange, il serait même singulier qu'il n'en fût pas ainsi. C'est l'histoire d'un si grand nombre de ceux qui entrent dans la vie, joyeux, étourdis, entraînés par tout ce qui brille, oublieux de tous les de-

voirs! Tout est charmant d'abord et tout leur sourit ; la grâce de leur âge, la mobilité de leurs impressions, cette élégance à part dont rayonnent même les fautes de la jeunesse, cachent la gravité du péril ; mais quelques années s'écoulent et la dégradation apparaît. La foi aux nobles choses est morte, l'intelligence est remplie de paradoxes effrontés, l'âme est accablée sous une profonde tristesse, et la dignité est souvent détruite pour jamais. Alfred de Musset, par une prédestination toute spéciale de sa nature, échappa à cette dernière conséquence : il y a des grâces à part pour les êtres d'élite ; l'auteur de *Rolla* a le mérite de ne point accepter en souriant sa défaite, mais de protester avec une éloquente énergie et d'avoir gardé d'un temps qui n'est plus et d'une grandeur morale qu'il ne retrouve pas en lui-même un sentiment pareil à celui de l'exilé qui pleure la patrie absente.

Il est incontestable que si l'on envisage ce poëme uniquement par le sujet, il est

difficile de voir une œuvre plus mal faite et plus absolument fausse. Les digressions forment les trois quarts de l'ouvrage ; le plan, s'il y en a jamais eu un, ce dont je doute, disparaît complétement sous les détails ; enfin ce héros immonde qui se prépare au suicide par une nuit passée dans un bouge ne parvient à inspirer aucun intérêt et aucune sympathie. Le poëte a beau le déclarer, dans un élan d'enthousiasme que j'avoue n'avoir jamais pu comprendre,

Bon comme la pitié, grand comme l'espérance,

pour moi, et, j'en suis persuadé, pour tous les lecteurs, c'est là un vers sonore sans doute, et même un peu emphatique, mais rien de plus. Rolla n'en demeure pas moins un être infiniment méprisable qui traîne sa corruption effrontée du cabaret à la maison de jeu et de la maison de jeu au boudoir des plus ignobles courtisanes ; il est descendu, je me trompe, il est tombé dans la boue et ne s'en relèvera jamais. Il termine

sa vie inutile et honteuse par la séduction d'une fille pure, à ce que dit l'auteur, ce dont on ne se serait jamais douté; il se tue enfin, ce que nul ne regrette, mais ce qui n'en demeure pas moins une suprême lâcheté. Jamais héros de poëme ne fut moins héroïque et plus vil; on a essayé bien des réhabilitations de nos jours, rarement il s'est rompu plus de lances en faveur des âmes perverses ou vicieuses, mais du moins le poëte relève par quelque grande vertu, par quelque chaste amour, le type dégradé qu'il prétend couronner d'une auréole; ici, rien : jusqu'au bout Rolla demeure au fond des abîmes; nul rayon ne vient luire sur son front, pas une pensée vraiment élevée n'illumine son intelligence abaissée; il n'y a pas un cri du cœur, pas un souffle d'âme chez ce misérable physiquement et moralement ruiné par la débauche. Lorsqu'en terminant le poëme, Alfred de Musset s'écrie :

Et pendant un instant tous deux avaient aimé!

on se demande s'il en était venu à ignorer même ce que c'est que le véritable amour, pour en parler de la sorte et pour en prostituer ainsi le nom sacré.

Mais, quoi! ce n'est pas là qu'il faut chercher la poésie du maître : on n'y trouverait qu'un sophisme monstrueux, mal démontré et maladroitement exposé. C'est dans les détails, dans les digressions d'une incomparable éloquence que le poëte se révèle et qu'on retrouve les sentiments bons ou mauvais, mais toujours sincères, longtemps contenus en lui-même et tout à coup exprimés dans un langage sublime. C'est alors, c'est au milieu de ce débordement, si je puis dire, d'une imagination féconde, qu'il est vraiment lui-même, et qu'il se livre tout entier. Ses admirations d'artiste, ses découragements de philosophe, ses indignations d'homme inférieur à son idéal, les préoccupations de son génie poétique, les amertumes de son cœur, le cortége funèbre de ses illusions détruites et

de ses rêves déçus, le murmure confus que formaient en lui sans cesse la prière et le blasphème, l'ensemble de son âme, enfin, avec ce qu'elle avait de débile et de fort, de sublime et de dégradé, apparaissent dans toute leur violente beauté, dans toutes leurs inconséquences si profondément naturelles, dans toute leur majesté lyrique. Je ne sache rien de plus beau, dans aucune langue, que cette résurrection du paganisme essayée dans les merveilleux vers qui ouvrent le poëme. Alfred de Musset semble avoir pénétré par la pensée dans le vrai monde des idées païennes : ce n'est plus la roide et fictive mythologie classique; c'est le mythe réel, tel que les maîtres de l'antiquité l'ont compris, cachant un matérialisme ardent sous le voile de formes exquises ; Lucrèce, l'athée, eût chanté ainsi les dieux des premiers âges, ces forces vivantes dont l'imagination populaire avait fait de merveilleuses et charmantes créations : je retrouve la radieuse couleur de

sa poésie dans ces vers qui sont dans toutes les mémoires :

Regrettez-vous ce temps où le ciel sur la terre
Vivait et respirait dans un peuple de dieux,
Où Vénus-Astarté, fille de l'onde amère
Secouait, vierge encore, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux?
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives,
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives,
Les faunes indolents couchés dans les roseaux?

Je ne sais si je me fais illusion, mais cette mythologie-là me semble plus vraie que l'autre, la mythologie classique, qui a produit bien des chefs-d'œuvre et bien des rapsodies, bien des statues merveilleuses et bien des sujets de pendule. L'antiquité a été comprise ainsi pour la première fois chez les poëtes modernes par Gœthe : la seconde partie du *Faust* évoque aussi les formes bizarres d'une mythologie inconnue au vulgaire. Alfred de Musset, sans pénétrer aussi profondément dans ces questions, a été ému du même sentiment, et

l'exprime dans les plus beaux vers que les mythes grecs aient inspirés dans notre littérature contemporaine. Il se sentait d'ailleurs attiré par ses instincts d'artiste vers la Grèce : nul ne peut échapper à la séduction de la beauté antique ; en vain on veut la fuir, elle s'impose à la pensée ; tout homme qui porte en soi le sens de la forme idéale, c'est-à-dire tout poëte vraiment digne de ce nom est visité, à son heure, par la mystérieuse vision ; plus il s'élève sur les hauteurs de l'art, plus il aperçoit le génie grec dans une immense clarté. Alfred de Musset avait été hanté par l'immortel fantôme ; sans doute, ce qu'il exprime avant tout dans ses vers, c'est, d'après le sens vrai de la mythologie, la vie frémissante de la matière féconde, incarnée dans les anciens dieux ; sans doute, sa pensée matérialiste devait se retrouver à la fin de l'éblouissante évocation, mais il avait été séduit, comme Gœthe, par la grâce ineffable des types rêvés par les

poëtes de l'Ionie, il avait subi la fascination de l'enchanteresse, qui, après avoir inspiré les sculpteurs et les rapsodes de la Grèce, est demeurée la passion et la joie des artistes de tous les siècles. Il céda enfin à l'attrait invincible, et si ce ne fut pas là, si ce ne devait pas être, en effet, le dernier mot de son génie moral, du moins, au point de vue exclusif de l'art et de la forme, il n'a jamais dépassé, dans ses plus belles heures, cette invocation harmonieuse aux divinités disparues.

Elles sont disparues malgré leur beauté souveraine : quel dieu le poëte va-t-il adorer ? Est-ce celui qui a jeté du haut du Golgotha le cri mystérieux de son agonie, et qui tendait ses bras sanglants à toutes les générations ? Hélas ! cette foi était détruite dans le cœur d'Alfred de Musset : on sait quel air il avait respiré, et surtout quelles erreurs l'avaient perdu. Du moins a-t-il eu le mérite de reconnaître la

grandeur de la loi qu'il déclare ne pas accepter :

O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants.
. . . . . .
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte!

Quel aveu et quel sophisme poétique! Mais on ne discute pas les poëtes. Sachons gré à ce sceptique de n'avoir pas caché la douleur de son scepticisme. Elle est profonde, et ce n'est pas sans une émotion pénible qu'il s'écrie :

Ta gloire est morte, ô Christ, et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

Il ne se console pas en rêvant la venue d'un nouveau Messie :

Qui de nous! qui de nous va devenir un dieu?

Il sent le vide en son âme, et dans ces vers, j'aperçois avant tout l'accent d'un désespoir sincère, la terreur du néant,

la pénible lassitude du voyageur égaré dans un désert, et qui ne sait où trouver, sous le ciel, une source vive et un abri.

Gardons-nous cependant, tout en reconnaissant ce qu'Alfred de Musset a souffert, d'absoudre complétement de telles paroles. S'il est vrai que le temps où il a vécu, l'influence de ceux qui l'ont entouré dès l'origine, lui aient été funestes, on ne peut se dissimuler que ses fautes l'ont entraîné plus que son siècle.

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux!

s'écrie-t-il dans *Rolla*. Est-ce absolument vrai? Je ne crois pas. Trop souvent on accuse son temps quand on ne veut pas s'accuser soi-même, et il en coûte moins de déclarer qu'on renie l'Évangile à cause de ses contemporains, que de reconnaître franchement que l'on est trop attaché à ses passions pour accepter la loi chaste, et trop égoïste pour croire au dévouement de Jésus-Christ. Demeurons

toutefois indulgents pour ce grand poëte, même dans cette erreur, parce qu'il n'est pas de ceux à qui l'on peut reprocher de chercher des prétextes et de se complaire dans une forfanterie emphatique; s'il a été quelquefois injuste, et s'il a forcé la note, il demeure respectable dans sa douleur, parce qu'on y sent au fond une âme blessée, une fière nature atteinte par ses propres fautes, il est vrai, mais aussi par mille autres causes, dans la foi, dans les sentiments les plus nobles, dans toutes les hautes pensées qu'elle était digne de comprendre et d'aimer. Son trouble a été grand. « Il est certain, dit-il, que je vais et viens ici et là, comme un renard dans une ménagerie; mais, il n'est pas prouvé que cela s'appelle vivre. Ainsi pourtant, l'âge arrive et la mort!... A quoi vais-je rêver[1]? » Il a maudit, d'ailleurs, les sophistes avec une éloquence qui n'a rien d'affecté : dans

1. *Faire sans dire*, proverbe qui ne se trouve pas

son imprécation contre Voltaire, il est impossible de méconnaître le cri de son cœur et l'explosion d'une colère vraiment touchante; s'il ne faut pas prendre à la lettre toutes les expressions de cette invective, nous acceptons pleinement pour le scepticisme, pour l'impiété que Voltaire personnifie dans ce poëme, les reproches sanglants de cet incrédule désolé. C'est par là, c'est par ces élans sublimes qu'Alfred de Musset se relève, comme homme, et s'honore comme poëte. L'homme démontre par de tels vers tout ce qui vibre encore en lui de bon et de juste; le poëte rencontre des accents d'une merveilleuse harmonie, et ceci ne saurait nous surprendre : notre siècle, tout voltairien qu'on le suppose, est tellement pénétré par le christianisme, que nos grands poëtes sont toujours heureusement inspirés, quand ils touchent

dans ses œuvres, mais dans le *Dodecaton* (livre des douze), in-8°, imprimé en 1837. (Citation empruntée aux recherches de M. Ed. Fournier.)

cette corde de la lyre; ils sont toujours écoutés, soit qu'ils chantent, en croyants sincères, les grandeurs de l'histoire ou de la loi évangéliques, soit qu'ils laissent, comme Alfred de Musset, tomber leurs larmes brûlantes sur le livre divin que leur âme n'a pas accepté.

III

Il y a dans les hautes natures un instinct sublime qui les sauve toujours, l'instinct du ciel. Tout attaché qu'il eût été aux choses de la terre, Alfred de Musset avait des ailes. Les passions l'enchaînaient, mais son âme aspirait à s'élancer vers les hauteurs. Il semble que son génie ait dit comme le Psalmiste : « Des profondeurs de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur! » A la fin, il prend des forces dans l'indignation même que son abaissement lui inspire, et il remonte vers l'azur que ses yeux n'avaient pas quitté. C'était là une admirable conséquence de sa vie, parce qu'il n'était point tombé assez bas, comme tant d'autres, pour ne

se point pouvoir relever. Ceux qui souffrent de leur chute, — et qui donc en avait plus que lui subi les angoisses ? — ne sont jamais abandonnés. Des retours imprévus sont réservés à leur âme, comme la récompense méritée par la douleur même qui les a navrés. Un homme, un grand poëte comme Alfred de Musset ne devait pas demeurer englouti ; il devait recevoir la grâce infinie d'une illumination supérieure et retrouver le chemin des cimes. Il était déchu, mais il était fort, et il se redressa, non sans blessure, mais encore vivant. C'est l'histoire de tous les grands cœurs.

Alors la muse reparaît ; non plus celle qui lui a inspiré dans les veilles de l'orgie ou dans les ténèbres du désespoir tant d'hymnes bizarres, mais la muse tendre, pensive, consolatrice, qui vient dans la solitude des nuits sereines murmurer de douces paroles au poëte accablé. Il la reconnaît et il l'aime, et alors commencent

entre lui et elle ces impérissables cantiques dont nous savons tous par cœur les strophes mélodieuses :

O ma pauvre muse, est-ce toi ?
O mon ange ; ô mon immortelle
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi !

Oui, ce sont des cantiques, en vérité, que ces *Nuits* pleines de rêveries et d'inspirations suaves. Un apaisement mystérieux s'est fait dans cette pensée inquiète : un clair de lune infiniment chaste a succédé aux ardeurs du soleil brûlant. Bientôt une consolation plus haute est accordée à son âme : lui qui s'était courbé sous les déceptions et qui se laissait aller, indifférent ou cynique, à la plus énervante lassitude, il relève lentement la tête, il soupire, des larmes brûlantes montent dans ses yeux, il est ému par un sentiment divin qu'il croyait avoir oublié pour jamais : il parle, il chante l'*Espoir en Dieu !*

Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?

. . . . . .

Je souffre! il est trop tard! le monde s'est fait vieux;
Une immense espérance a traversé la terre :
Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux!

Demeurons sur ces paroles : elles ont exprimé la dernière pensée de ce vaste esprit qui avait beaucoup appris à l'école de la vie, qui avait appris surtout le dédain de ce que font les hommes, et qui, harassé après une recherche inutile d'un lieu de repos et de joie, se réfugiait à la fin dans la contemplation des choses éternelles. Mais il était trop tard pour qu'il pût jouir de ce calme jusqu'alors inconnu; déjà la mort, que ses excès avaient hâtée, avait commencé son œuvre; il semblait que, pour la terminer, elle eût attendu ce cri d'espérance et d'amour. Un tel hymne couronne bien cette œuvre : pour ceux qui ne voient rien qu'à la surface, il est une antithèse, il est une inconséquence; pour nous, il est l'achèvement nécessaire de tous les chants du poëte. Il

était contenu dans tous, et même dans ses blasphèmes et dans ses délires, puisque le sens du divin ne l'avait jamais abandonné. D'ailleurs n'est-ce pas une loi universelle? Après le travail vient le repos; après la lutte vient la paix; après le tumulte des choses mortelles la sérénité des choses impérissables. Le voyageur qui a gravi les rudes pentes parmi les rochers et les ténèbres, et qui a laissé bien des gouttes de sang aux ronces du chemin, ne doit-il pas, au-dessus de la région des nuages, contempler l'azur infini?

MAURICE DE GUÉRIN

MAURICE DE GUÉRIN.

I

Il y a vingt-deux ans, mourait à Paris un jeune homme qui demeura inconnu du plus grand nombre, malgré les quelques pages émues que lui consacra George Sand. Il se nommait Maurice de Guérin. Passionné pour la gloire littéraire, et digne peut-être de l'obtenir, s'il n'était point parvenu encore à dominer l'indifférence du monde, il

avait fait mieux peut-être, puisqu'il avait acquis d'impérissables amitiés. La foule oublie souvent ceux qu'elle a le plus vantés; mais le sentiment que Maurice de Guérin avait laissé dans de nobles âmes devait être plus fort que la mort. Ce sentiment a survécu en elles aux impressions primitives : le temps et les distractions de la vie n'ont pu l'éteindre ; il est demeuré envers une chère mémoire tel qu'il était du vivant du poëte, et le touchant spectacle de cette tombe prématurément ouverte lui a donné je ne sais quoi de respectueux et d'attendri, l'a élevé presque à la hauteur d'un culte envers l'ombre bien-aimée. C'est pourquoi les amis de ce jeune homme ont voulu réunir ses remarquables essais dans un livre que leur pieuse émotion a nommé *Reliquiæ*, et certains qu'après vingt-deux années ces fragments n'auraient point vieilli, ils ont espéré faire vivre à jamais la pensée de celui qui restera toujours jeune dans leurs immuables regrets.

II

La biographie de Maurice de Guérin n'offre point de ces événements romanesques dont le public suit avec un vif intérêt les incidents et les péripéties. Sans être vulgaire, elle est simple : elle touche, elle attire par sa gravité mélancolique, et non point par l'imprévu des aventures. On n'en considère pas moins avec recueillement l'aspect un peu effacé de cette vie méditative, et la physionomie rêveuse du jeune poëte qui nous parle maintenant du fond de sa tombe. Né d'une famille noble et ancienne, mais pauvre, élevé au château de ses pères, le Cayla, jusqu'à l'âge de quatorze ans, il vint à Paris, au collége

Stanislas, faire des études qui furent brillantes. Au sortir du collége, il se trouvait incertain sur la carrière qu'il devait choisir; trop timide pour oser tenter sur-le-champ la seule qui lui plût, la littérature, incapable d'ailleurs d'y réussir encore, il était trop agité cependant par le vague pressentiment de sa force et les sollicitations de son esprit pour se décider à en aborder une autre; aussi accepta-t-il avec joie, vers 1832, comme un compromis entre son irrésolution présente et les perspectives de l'avenir, de prendre place parmi ces jeunes gens qui formaient alors une sorte de séminaire laïque auprès d'un homme illustre à cette époque, seulement par les premiers volumes d'une œuvre catholique, auprès de M. de Lamennais. A la Chênaie, la solitude bretonne de l'auteur de l'*Essai sur l'indifference*, Guérin assista d'abord aux premiers rayonnements de ce grand esprit, puis il dut considérer plus tard, avec un trouble indécis encore,

avec une douleur de disciple enthousiaste agité par une foi sincère, les colères, les résistances, la révolte ouverte enfin de celui qui sembla vouloir étonner le monde tour à tour par l'intensité de sa foi et l'audace de sa pensée libre, et qui fut la plus éloquente victime de la lutte, inévitable peut-être, mais funeste, entre l'idée moderne et l'aveuglement obstiné du pontificat romain. Guérin ne prit cependant aucune part à la polémique de ce temps. Simple spectateur, spectateur ému, il est vrai, mais silencieux, il était au fond moins préoccupé de ces graves événements que de sa propre mélancolie. On ne voit pas qu'il ait étudié ces questions théologiques et sociales : plus poëte que philosophe, il vivait à la Chênaie, renfermé en lui-même, absorbé par de longues rêveries, entourant le maître d'une admiration plus passionnée que réfléchie. Il passait des heures inactives devant les nébuleux paysages de la Bretagne, à contempler le ciel, les arbres, les formes

de la nature, à pénétrer dans le dédale de son cœur avec une perspicacité pleine d'angoisses, de tristesse, de découragement. Il écrivait enfin chaque soir, sur ce cahier bien connu de ses amis sous le nom de *Cahier vert*, et publié aujourd'hui, ses impressions de la journée, fixait ainsi les moindres mouvements de son âme, réunissait les divers symptômes psychologiques dont il était fier, joyeux ou effrayé. Ainsi, tandis que la foudre grondait sur la tête du maître, tandis que M. de Lamennais se débattait sous les étreintes de son indignation présente et des orageux pressentiments de l'avenir, il s'était fait, sous le même toit, une retraite où le retentissement des bruits du monde était amorti par les préoccupations impérieuses d'une pensée attentive surtout aux murmures intérieurs, et qui était pour elle-même l'étude la plus aimée.

Mais enfin le jour vint où le divorce du maître avec l'Église étant consommé, la

réunion de la Chênaie se dispersa. Maurice, dont les désirs flottaient encore dans une indécision douloureuse, et dont l'anxiété s'était accrue à mesure qu'il avait creusé plus avant dans son propre cœur, reçut un asile tour à tour chez ses amis les plus chers, chez M. de la Morvonnais, au val de l'Arguenon, à la Brousse chez M. de Marzan. Mais ce n'était là qu'un état transitoire; le moment approchait où il faudrait envisager face à face la vie et le monde, lutter contre la malveillance des uns, vaincre l'indifférence des autres, se faire une place au milieu des hommes, se trouver en présence de ces difficultés qu'on ne peut surmonter sans une inébranlable persévérance. Maurice de Guérin, malheureusement, se connaissait trop bien lui-même pour se faire illusion : sa volonté flottante, l'habitude de la rêverie, une invincible tendance à d'énervantes mélancolies, les délicatesses même de sa nature si poétique, si sensible, si généreuse, étaient

pour lui des obstacles plus redoutables que ceux du dehors. Aussi dès qu'il fut aux prises avec la vie réelle, il se sentit inférieur à la lutte. Son âme n'avait point de force de résistance, et ne se donnait jamais par la réflexion qu'une énergie factice. Il poursuivit toutefois la carrière du professorat qu'il avait abordée pour en obtenir le pain quotidien, et il ajourna ses travaux littéraires. Mais son cœur n'était pas là; il ne pouvait apporter dans aucune autre carrière, cette ferveur, cette action qui soutiennent dans le combat et présagent la victoire. D'ailleurs, à cette époque de sa vie, le doute avait envahi son cœur et était venu lui enlever la grande ressource des âmes tendres, la prière et l'espoir en Dieu. Témoin de l'ardeur avec laquelle M. de Lamennais s'avançait chaque jour davantage dans les voies périlleuses, s'il ne s'y était point engagé avec lui, il avait senti du moins se troubler dans son esprit les notions de la foi chrétienne; et voyant discuter ce

qu'il avait longtemps considéré comme la lumière, il n'osait plus affirmer que l'ombre : « Je ne sais d'où je suis et où je vais ! » s'écriait-il découragé. Cet état de lassitude religieuse fut de peu de durée ; il revint bientôt à ses premières croyances, mais ses jours étaient comptés. Peu de temps après un mariage qui, faisant cesser les incertitudes de sa vie matérielle, allait donner à sa pensée le calme qu'il n'avait fait qu'entrevoir dans ses dernières années, il mourut à vingt-neuf ans.

III

Etudions maintenant de plus près cette intelligence et cette âme. Deux puissances existent chez Maurice de Guérin : la contemplation extérieure et l'analyse intime, et elles dominent toutes les autres. Elles semblent opposées, et cependant il les unit, mais par une singulière opération de l'esprit. Guérin, dans ces fragments où il déposait jour à jour toutes ses idées, ne poursuit en vérité qu'un seul but, se connaître et se décrire. Il est clair que cette expérience a été le grand intérêt de sa vie, et il sait faire converger toutes les forces de son être vers ce centre unique, avec une méthode ingénue, mais sûre. Ainsi la contemplation, la

rêverie en présence des beautés naturelles ne l'éloignent jamais de lui; c'est toujours par rapport à lui qu'il considère ou qu'il étudie les choses extérieures, et l'impression que sa sensibilité en reçoit l'occupe beaucoup plus que les objets eux-mêmes. Il les décrit toutefois, comme il les a contemplés, avec une passion vive, mais il nous dit surtout quel sentiment ce qu'il a vu éveille en lui, et quelle direction ce spectacle a imprimé à ses pensées. Après avoir longtemps contemplé un paysage, il rentre en lui-même pour écouter le retentissement que la nature y a laissé après elle, et pour étudier le sens mystérieux de cette harmonie.

Il était de ces êtres nerveux et délicats dont les dispositions varient suivant les objets qui sont placés devant leurs yeux, et qui, n'ayant pas en eux une puissance supérieure aux influences secondaires, subissent presque fatalement l'ascendant des choses qui les entourent. Un rayon de so-

leil, un horizon chargé de pluie, c'est pour lui de la joie ou de la tristesse : « Jour de neige, écrit-il ; moi, dans ma pauvre enveloppe, je me resserre comme la nature. » Bientôt le ciel se rassérène : « C'est un azur, une limpidité, une clarté à vous mettre aux anges. » Il est impossible d'être plus impérieusement subjugué par les phénomènes de l'atmosphère : « Ce vent, ce maudit vent d'ouest, dit-il, agitait si tristement mon âme ; » et plus loin : « Par ces jours-là, il se révèle au fond de mon âme une sorte de désespoir étrange ; » et ailleurs, s'exagérant à lui-même peut-être ce qu'il ressent, ou plutôt dominé par une sorte d'irritation maladive : « J'ai le cœur plein de pensées étranges et lamentables, car la tempête rugit au dehors, et l'année expire dans les convulsions d'une nuit sombre et orageuse. » Sa mélancolie est quelquefois trop forte pour que même le retour du beau temps parvienne à la dissiper ; il y a des instants, il est vrai, où il s'écrie : « Jour

réjouissant, plein de soleil; brise tiède, parfum des bois, dans l'âme félicité ! » Mais il se roidit souvent contre cette impression bienfaisante : « Ce beau soleil, dira-t-il alors, qui me fait tant de bien d'ordinaire, a passé sur moi comme un astre éteint : il m'a laissé comme il m'a trouvé. »

C'est ainsi que sa contemplation le ramène toujours vers lui-même, et cependant il comprenait, il aimait passionnément la nature. Il y a peu de paysagistes plus remarquables, lorsqu'il décrit en quelques mots brefs et sentis les horizons qu'il a sous les yeux, les nuages surtout. C'était une âme rêveuse et absorbée dans son rêve, mais il rêvait les yeux au ciel. Aussi combien de fois a-t-il étudié les formes des nuées! Combien de fois a-t-il suivi dans l'azur ces vapeurs lumineuses ou sombres, demeurant triste ou joyeux, selon leurs attitudes. A voir la netteté de ses descriptions, et surtout leur variété, j'incline à croire que, pareil au peintre qui travaille

d'après nature, il écrivait les yeux fixés sur son mouvant modèle. Chez la plupart des écrivains, l'aspect du ciel est une banalité du paysage; la description de Guérin a le caractère de la réalité : il y a là une précision qu'on n'obtient point par les seules ressources du souvenir. Qu'on me permette de citer quelques-uns de ces passages où il a su allier une remarquable élévation de style à une exactitude heureuse : « Les nuages volaient rapidement par masses noires et bizarres, et semblaient effleurer la cime des arbres. Ce grand voile sombre et flottant laissait parfois des défauts par où se glissait un rayon de soleil qui descendait comme un éclair dans le sein de la forêt ».... « Le coucher du soleil est ravissant; les nuages qui l'ont escorté vers l'occident s'ouvrent comme un groupe de courtisans qui voient venir le roi, et puis se referment sur son passage. Quelques-uns s'en reviennent et remontent dans le ciel; les plus lourds restent là aux

portes du palais. Ils ne touchent pas tout à fait à l'horizon : une bande lumineuse qui va s'effilant par les extrémités, court entre eux et la ligne bleue de la terre. » Voilà, certes, une précision qui n'enlève rien au charme de cette description aérienne. Ce n'est point du réalisme, c'est du vrai exprimé dans un poétique langage. Le style poétique est du reste familier à Guérin : il sait en éviter l'emphase, et la sobriété de son esprit n'en prend que la couleur, la grâce et l'harmonie. Aperçoit-il, après un brouillard, les objets reprendre des figures distinctes, il s'écrie avec une joie fervente : « On eût cru voir s'envoler les ténèbres antiques, Dieu enlever de sa main, comme un statuaire, la toile qui voilait son œuvre, et la terre exposée dans toute la pureté de ses formes premières aux rayons du premier soleil. »

Après le ciel, c'est la mer qui est la grande passion de Guérin. Le jour où parvenu au but d'une longue course, il

l'aperçoit du haut d'une falaise, il ne peut contenir une exclamation d'enthousiasme : « Enfin j'ai vu l'océan ! » « L'âme, dit-il encore, ne suffit pas à ce spectacle ; elle s'effare et ne sait plus où elle va. » Plus tard, il se plaira souvent à errer au bord des grèves ; il se sentira « lié et comme fasciné » par le charme des flots ; il aimera à en décrire l'immensité calme et silencieuse ou les bruyantes colères : « L'entrée de la baie est comme défendue par une chaîne d'îlots de granit. Il fallait voir les lames courir à l'assaut et se lancer follement contre ces masses avec des clameurs effroyables ; il fallait les voir prendre leur course, et faire à qui franchirait le mieux la tête noire des écueils. Les plus hardies et les plus lestes sautaient de l'autre côté en poussant un grand cri ; les autres, plus lourdes ou plus maladroites, se brisaient contre le roc en jetant des écumes d'une éblouissante blancheur, et se retiraient avec un grondement sourd et profond. »

Ainsi, parfois ses contemplations prenaient pour un instant dans son esprit un caractère impersonnel; mais ces intervalles sont courts, et le plus souvent ce n'est plus, en vérité, la nature qu'il décrit, bien qu'elle demeure le prétexte de sa rêverie, c'est son âme elle-même qui vole avec les nuages, se fond dans les lointains bleus, se balance avec les vagues. Il s'unit à la nature au point d'en ressentir en lui-même toutes les émotions : c'est une sorte de panthéisme poétique, mais poétique seulement, et nous ne croyons pas qu'il soit possible d'en conclure que Guérin ait jamais été panthéiste dans la doctrine.

Certainement on a pu être trompé par quelques expressions singulières, par le sens équivoque de certaines phrases, où Guérin semble s'identifier mystiquement à la nature des choses; mais il ne faut pas se faire illusion : il a pu, entraîné par sa rêverie nébuleuse et par un sentiment exagéré de l'étrange harmonie qui existait

entre son âme et les objets extérieurs, risquer parfois un terme indécis, mais son exaltation n'en calculait pas la portée. Il était organisé, je n'hésite pas à l'affirmer, d'une façon qui pouvait tendre un piége à sa propre imagination, en ce sens, si j'ose le dire, qu'il voyait les spectacles naturels moins au dehors qu'en dedans de lui-même; qu'il les contemplait moins avec les yeux du corps et dans la réalité, qu'avec les yeux de l'âme dans une sorte de tableau intérieur où ces objets étaient venus se reproduire. La subjectivité, si je puis employer ici des expressions familières à la philosophie allemande, absorbait en lui l'objectivité. De là ces émotions tout intimes, de là cette bizarre identification de sa pensée avec les choses, de là aussi quelquefois cette erreur dont son imagination seule a été la dupe dans une de ces « langueurs qui assoupissent la vivacité des facultés intellectuelles et les endorment dans un demi-sommeil. » Il confond alors la double vie de sa pensée et

de la nature dans le même tableau; il se figure, dans un moment d'enthousiasme, s'unir par l'extase à la force et à la beauté des choses; il se croit animé de leur souffle et absorbé par leur immensité.

Tout cela est, chez Guérin, purement de la poésie. Ce prétendu panthéisme n'a jamais été métaphysique ; on ne surprend pas, dans ces deux volumes, un argument en faveur des doctrines allemandes; tout se borne à quelques élans de rêverie, à quelques paroles obscures; mais Guérin n'est le disciple d'aucune école philosophique. Il avait simplement oublié ou dédaigné le sage conseil que lui donnait l'abbé Gerbet, « de ne point se laisser emporter si loin dans l'ordre idéal qu'on se prenne de dégoût pour l'ordre réel, et que la vie contemplative nuise à la vie pratique. » Lui au contraire, est obligé de l'avouer : « Je n'ai presque pas travaillé de ma vie. » Ce qui lui manque, c'est l'action : là est la faiblesse de ce noble jeune homme que

l'imagination détourne souvent du travail sérieux; qui va sans cesse d'une méditation vague, d'une contemplation passionnée, aux plus minutieuses analyses du cœur, et ne sachant pas, ne pouvant pas peut-être, sans cesse trahi par une santé débile, donner toute son âme à un labeur suivi, comprendre la grandeur de l'action et en goûter les joies sereines.

C'est cette application continuelle, exclusive, impérieuse de son esprit sur lui-même qui a produit cet étrange *Cahier vert*, où les moindres agitations de cette âme se réfléchissent si fidèlement, où le regard intime descend jusqu'à de si obscures profondeurs. On peut dire qu'il n'est pas une des impressions de Maurice de Guérin qui ne soit là notée, étudiée, commentée dans tous les sens, et souvent exposée avec une merveilleuse concision. Il ne prétend pas moins « ne rien entendre à l'analyse »; à l'analyse des objets extérieurs, c'est vrai; mais quant à l'analyse

de ses propres sensations, il est démenti par chaque page du *Cahier vert*. On peut dire même qu'il a passé sa vie entière à regarder et à écouter vivre sa pensée : il était moralement dans la situation pénible de ces hommes continuellement préoccupés du jeu de leurs fonctions physiques. Aussi ressent-il à toute heure « l'anxiété et le tremblement d'un esprit sans cesse alarmé. » Il épie toutes les époques de sa « vie intérieure; » — ce mot revient fréquemment sous sa plume; — il reconnaît les moindres symptômes avec une habile perspicacité; il nous dira qu'il sent en lui « une alternative d'élans et de défaillances, de rêves fous à force d'ardeur et de refroidissements désolants. » Il mesure le niveau de ses facultés avec une douloureuse exactitude : « Voici tantôt huit jours que ma vie intérieure a commencé de diminuer. » Il nous parle sans cesse de ses « mouvements d'âme; » il s'aperçoit de l'instant précis où les moindres phéno-

mènes psychologiques s'accomplissent en lui, où « ses rêves nonchalants et indécis prennent de la consistance et deviennent actifs, » et il suit le développement de ces rêves avec une étrange sûreté de regard : « Ils se transforment insensiblement, dit-il, en pensées fortes et pleines : autant j'avais de désirs flottants et tièdes, autant je compte de soifs ardentes. L'instinct est devenu passion. »

Mélancolique par nature et d'ailleurs porté à la tristesse par les obstacles de santé et de fortune, il n'avait pas assez de force pour qu'une si minutieuse étude ne lui fût point fatale. Ce *Cahier vert* qui nous charme aujourd'hui, donnait une forme à ce qui aurait dû demeurer vague, et il n'a été pour Guérin qu'un instrument de torture. Il ne lui offrait que des consolations apparentes, et fixait devant son regard le souvenir et la définition de ses douleurs. Ah ! que des philosophes, dans un but impersonnel, s'étudient avec une atten-

tion scrupuleuse, que, pour bien connaître les facultés de l'âme, ils descendent en eux-mêmes et s'y enferment loin des distractions du monde; tout cela est, chez eux, seulement de la passion de curieux et de l'enthousiasme de savant. Ces émotions-là font vivre : celles de Guérin le tuaient. Loin de généraliser ses observations, il les ramène sur lui-même comme pour se donner plus longtemps le douloureux spectacle de son infirmité. Comme il ne cherche pas à acquérir, par sa propre expérience, des notions scientifiques, son analyse ne sert qu'à imposer de plus en plus à sa mélancolie les sensations qu'il étudie; des impressions qui passeraient rapidement comme le nuage, le souvenir, la vague inquiétude qui les a fait naître, prennent à ses yeux, grâce à l'étude dont elles sont l'objet, une importance exagérée; leur âpre saveur s'en aigrit encore; Guérin acquiert ainsi une susceptibilité nerveuse dont la moindre déception froisse le déli-

cat épiderme ; rien ne le distrait de cette angoisse : bien plus, à force de creuser en lui-même avec un tel acharnement, il rencontre des sources inconnues à ses premières investigations, et d'où découlent, comme des flots amers, de nouveaux chagrins et des tristesses multipliées. Alors il tombe dans une sorte de marasme ; l'imagination surexcitée grossit les révélations du sens intime. Au lieu de chercher par ses lectures à écarter ces images, il semble choisir de préférence les livres capables de les entretenir. C'est René, le type et le modèle des héros torturés par des peines intérieures, René qu'il relit « l'un des jours les plus désenchantés de sa vie. » C'est Gœthe, c'est Bürger et ses ballades, dont il comparait les fantaisies bizarres à ses propres émotions : « Il y a un état de l'esprit, dit-il quelque part, où l'âme, comme Lénore, se sent emportée à bride abattue vers je ne sais quelles régions lugubres. »

C'est ainsi que cette noble intelligence s'assombrit et souffre de plus en plus à à force d'approfondir sa souffrance. On ne joue pas avec la mélancolie : si on ne la repousse comme une faiblesse, elle s'impose, elle envahit tout l'être, elle subjugue la volonté. Guérin subit cette loi inflexible : il vint un moment où les consolations n'eurent plus de prise sur son esprit : « Le désenchantement m'a saisi de nouveau, dit-il. Tout ce qui me riait hier, aujourd'hui grimace ; tout ce qui était blanc est noir, ce qui était limpide est troublé. » Il revient d'un voyage charmant ; il ne pense qu'à l'absence de ce bonheur passé : « Mon Dieu ! voilà donc comment finissent toutes choses, des regrets et des larmes ! » Il est frappé lui-même de la « constitution maladive et incomplète de son organisation morale », et il en est profondément ému. Mais il ne peut plus réagir contre les attraits impérieux de la douleur ; sa raison s'égare parfois dans ce dédale plein d'ombres :

« Je goûte, s'écrie-t-il alors, une étrange volupté à sentir mon âme enlevée comme ce prophète qu'un ange emporte par les cheveux ; mais que me revient-il de ces voyages effrénés ? Lassitude, éblouissement, surcroît de vertige. » Dominé par des hallucinations violentes, il écrit ces paroles désespérées : « Ma pensée jette sur le monde un voile funèbre ; elle ne voit partout que misère et destruction, et lorsque dans mon sommeil elle est livrée à elle-même, elle va errer parmi les tombeaux. » Bientôt il se sent de plus en plus troublé, le style même de ses confidences devient saccadé et obscur : « Tout se brouille, dit-il, au dedans et au dehors. Un immense chaos : la nature, les hommes, la science, une âme perdue dans l'écume et le bruit ». On sent là une agitation terrible : un trouble funeste le bouleverse, il en vient à s'écrier : « Le gouvernement de moi-même ne m'appartient plus ! »

Il est facile, d'après ce qui précède, de

comprendre quelle peut être l'œuvre de cette intelligence. Guérin n'était point arrivé à cet âge où l'expérience de la vie inspire à ceux qui sont trop généreux pour qu'elle les flétrisse et trop fermes pour qu'elle les fasse chanceler dans leur voie, une sagesse supérieure aux événements passagers, dédaigneuse des illusions vaines et des déceptions énervantes. Cette œuvre, à part le mérite vrai d'un style solide, corroboré par la puissance d'images exactes, coloré par une poésie brillante, présente les caractères de force et de faiblesse que nous avons signalés chez son auteur. Elle est tourmentée comme son âme, dont elle reproduit, pareille à un miroir fidèle, les troubles et les peines. Elle est profonde comme son esprit, elle a le recueillement austère de sa pensée, elle est belle, en un mot, de la beauté sombre d'un cœur noble et désolé. Mais il lui manque d'embrasser quelque chose de matériel et de visible. elle est insaisissable, intangible comme

une ombre. On n'en peut fixer les contours ni préciser le sens. C'est l'inspiration incertaine d'une imagination qui erre au hasard : c'est une réunion de mélodies aériennes qui étonnent et qui charment, mais qui vivent d'une pure vie idéale et sans toucher la terre.

Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

Guérin le sentait bien quand il disait de lui-même ces paroles sévères : « Qui ne s'est pas surpris à regarder courir dans la campagne l'ombre des nuages d'été ? Je ne fais pas autre chose en écrivant ceci. Je regarde courir sur ce papier l'ombre de mes imaginations » ; et plus loin : « Telle est la nature de mes pensées : un peu de vapeur flottante » ; et ailleurs encore : « Ma pensée exécute follement un vol capricieux qui ne va nulle part. »

S'il eût vécu, aurait-il pu produire enfin une œuvre achevée et vivante ? Cette question que l'on se pose involontairement en

présence de ses méditations et de ses lettres charmantes, nul ne peut la résoudre, et nous croyons inutile de nous arrêter longtemps à exposer nos vaines conjectures. Sans doute dans ses dernières années, il apercevait dans son esprit un grand développement : « A la croissance presque subite de plusieurs de mes facultés, dit-il, à l'accélération de mes mouvements de vie intérieure, je reconnais l'approche d'une révolution que j'appelle depuis longtemps. » Mais qui peut savoir comment il aurait dirigé cette force nouvelle, et quelle eût été l'expression de cette puissance inconnue? Les seuls ouvrages entiers qui nous restent de lui sont deux morceaux écrits dans une sorte de prose poétique; l'un est intitulé *le Centaure*, l'autre *la Bacchante;* on les a beaucoup loués, et sans doute ils accusent une véritable originalité d'esprit, une profonde étude du sens mystérieux prêté par les anciens à la nature des choses. Plus d'une pensée rappelle les descriptions pan-

théistes de Lucrèce, mais on ne peut, selon nous, rien conclure de ces œuvres. On n'y retrouve ni la lucidité ni la concision de style du *Cahier vert* et des *Lettres*, l'incontestable titre de Guérin à la renommée, et, en revanche, la pensée de ces morceaux est incertaine, flottante et obscure. A côté d'expressions énergiques, et pénétrantes, on regrette d'y trouver une affectation de style qui révèle le désir de l'effet. Rien de moins naturel que ces poëmes : rien n'y coule de source ; c'est l'œuvre d'un travail savant et habile, et, si l'on ne peut nier que çà et là un sentiment intime des forces naturelles n'y apparaisse avec une certaine poésie, il est également certain que ce sentiment est outré et presque toujours déclamatoire. Nous demeurons donc, même après cette lecture, absolument indécis ; nous ne savons point si ces facultés auraient pu dominer le caprice et le rêve, se concentrer, se circonscrire, produire enfin des œuvres résistantes, ani-

mées d'un souffle régulier et relativement achevées.

Hélas ! Maurice de Guérin était destiné à conserver éternellement devant la postérité la mystérieuse attitude d'un poëte mort avant l'âge ! Cette poésie qui, nous dit-il, « jaillira si Dieu me laisse le temps, » ne devait jamais nous être complétement révélée. « Les parties faibles et désarmées » de son âme ne devaient jamais se fortifier par l'usage de la vie et la pratique des hommes. Du moins a-t-il eu la grandeur, dans un siècle absorbé par les soucis matériels, d'être avant tout préoccupé de l'âme. De tels hommes sont rares : il faut les entourer d'une sympathie respectueuse, et l'on ne peut s'entretenir, sans émotion, de leur œuvre incomplète et de leur fin prématurée.

EUGÉNIE DE GUÉRIN

EUGÉNIE DE GUERIN.

A côté de Maurice de Guérin, sa sœur Eugénie apparaît à la pensée, et l'on ne peut pas séparer ces deux noms unis dans la postérité comme ils l'ont été dans le cours de leur triste vie : passons de l'un à l'autre avec une égale sollicitude.

On dit que la renommée a des caprices : il est vrai qu'elle donne souvent des faveurs trop rapides à des gens qui ne les

65087

méritent guère, et qu'elle est coupable parfois d'étranges oublis. Mais toujours elle répare ses torts, et met définitivement toutes choses en leur place. Rien de plus éphémère que les gloires imméritées; ceux qui sont dignes d'être illustres obtiennent d'éclatantes revanches, et c'est un des spectacles rassurants de ce monde que cette justice suprême du temps.

Pour la noble femme dont j'ai inscrit le nom en tête de ces lignes, cette justice se fait à l'heure où nous sommes, et cela sans qu'il y ait lieu de regretter que son œuvre ait jamais été méconnue. Eugénie de Guérin était ignorée, il est vrai, et l'est demeurée jusqu'à sa mort; mais elle n'avait jamais sollicité l'attention publique pour les pages de ce journal quotidien où elle épanchait son cœur, pour ces lettres où elle se révélait à quelques amis émus. C'est la pieuse sollicitude des amitiés fidèles qui a été chercher dans l'ombre où ils semblaient devoir rester ca-

chés pour toujours, ces cahiers auxquels elle s'était librement confiée; auprès de cette tombe prématurément ouverte, ses amis, fidèles à son souvenir aussi bien qu'à celui de Maurice, ont voulu faire veiller un peu de gloire, et il s'est trouvé qu'ils ont réussi, que, dans notre siècle préoccupé de tant de choses, ces rêveries d'une âme solitaire ont touché toutes les âmes, que ce livre appartient à toutes les bibliothèques, est salué par les maîtres de la critique, et a obtenu une couronne que l'opinion publique lui avait décernée avant l'Académie française. Ce que je voudrais aujourd'hui, ce serait, non pas essayer de faire connaître ce nom et cette œuvre déjà célèbres, mais chercher les causes de ce grand succès ou plutôt en définir la cause: car il en est une qui domine toutes les autres, c'est que ce livre est l'expression nouvelle d'un sentiment profond.

I

Les plus belles œuvres de femmes sont celles qu'une passion forte a inspirées, quelle que soit cette femme et quelle que soit cette passion. L'amour maternel donne leur accent, leur couleur et leur vie aux lettres de Mme de Sévigné; l'amour de Dieu illumine les pages de sainte Thérèse; chez Eugénie de Guérin, c'est l'amour fraternel qui fait l'éloquence. Jamais il n'avait été exprimé avec tant d'énergie, et cette passion portée si loin, sans cesser d'être infiniment chaste, a été comme une découverte, comme une nouveauté philosophique et littéraire. On sait quelle fut la vie de Maurice de Guérin, quelles ont été auprès du

morose génie de Lamennais les aspirations et les amertumes de cette âme, dans quels longs et pénibles efforts s'est épuisé ce mélancolique jeune homme pour obtenir une renommée qui ne devait être accordée qu'à son ombre. Ce fut pour lui en vérité qu'existait cette sœur si noble et si austère, et, par un juste retour, cette affection si absolue, ce dévouement à toute épreuve sont devenus pour Eugénie de Guérin un titre à une renommée qu'elle n'a point cherchée, mais qui ne périra pas. Elle restera désormais comme le type le plus achevé de cette tendresse fraternelle qui a inspiré tant de femmes demeurées inconnues; plus d'un homme aujourd'hui célèbre pourrait nous dire tout ce qu'il a dû d'élevé dans son âme et de pur dans son œuvre à cet amour courageux et sincère. Combien de sœurs ont été pour leurs frères, lancés au milieu de ces terribles luttes du rêve et de la vie, le conseil le plus éclairé et le plus tendre, et à certaines heures l'inspi-

ration même et le courage. Eugénie de Guérin personnifiera dans l'avenir ces existences modestes et ces affections désintéressées, et il semble que les sympathies publiques aient voulu glorifier en elle tant de dévouements qu'on ignore.

Il faut, pour bien comprendre cet amour fraternel, se faire une idée de ce qu'était la vie d'Eugénie de Guérin. Qu'on se la figure dans ce château un peu délabré du Cayla. Maurice, l'ami de son enfance sérieuse, l'espoir de cette noble et pauvre famille, est au loin, à Paris ou en Bretagne, parmi les hommes, dans l'arène. Eugénie est seule avec son père, son second frère et sa sœur, dans cette maison isolée au milieu d'un village; pas de distractions, jamais de plaisir; çà et là, de loin en loin, quelques lettres, quelques visites affectueuses dont il faut garder longtemps le souvenir dans le cœur; rien de plus grave et parfois de plus sombre, car, dans ce grand silence, toutes les tristesses de la vie

ont un long retentissement; dans cette solitude, on se trouve sans cesse face à face et bien souvent sans secours avec les réalités les plus rebutantes, quelquefois les plus douloureuses. Représentez-vous cette fille d'une race antique dont l'illustration remontait au règne de Philippe-Auguste, préoccupée des soins les plus vulgaires du ménage, et mêlant aux études les plus élevées, aux plus fortes lectures, le souci des petites choses nécessaires qu'il ne lui était pas permis de dédaigner. Je la vois d'ici dans cette habitation à demi seigneuriale et à demi rustique; je la vois tout ensemble laborieuse comme une paysanne, par devoir, et rêveuse, pensive, studieuse comme une femme éclairée du meilleur monde, par instinct; elle va et vient dans la vaste cuisine où les maîtres de la maison ruinée vivent mêlés aux domestiques de leur exploitation agricole; elle y « fait demeure, comme elle dit, toute la matinée et une partie du soir. » Elle surveille tout

son monde, commande, défend, dispose toutes choses ; parfois elle mange avec ses gens, et le raconte en souriant, des pommes de terre bouillies et un gâteau qu'elle fit la veille au four du pain. Puis, elle est entourée de paysans, d'indigents, de malades qui viennent à elle, confiants dans sa raison et dans sa charité, lui demander des conseils et des secours ; elle passe au milieu de ces souffrances, répandant les consolations : c'est là sa joie ; mais aussi ce spectacle, bien souvent, l'inquiète, la tourmente ; c'est une douleur pour elle sans cesse renouvelée que ces peines morales et physiques qui la sollicitent, ces misères qu'elle ne peut toujours soulager, ces morts dont elle est témoin. Les âpres difficultés de l'existence sont apparues dès l'origine à cette noble femme qui n'en devait pas connaître les joies, et chaque jour elle se trouve aux prises avec ce qu'elles répandent dans l'âme de gravité et de tristesse. Mais parmi tous ces soins, si elle a

une consolation, c'est ce qu'elle rêve et ce qu'elle lit. Sa rêverie, il est vrai, lui rappelle sans cesse que les plus grands bonheurs de la femme, les tendresses de l'épouse et de la mère lui seront refusées, qu'elle est condamnée à cette vie solitaire qui ne donne guère de compensation aux peines qu'elle impose ; mais avec son imagination et sa piété elle prend sur elle-même, et parvient à une sorte de résignation charmante : « Faisons ma soupe de bonne grâce, dit-elle, les saints souriaient à tout. » Sans doute elle pensait à ce beau sourire des saints durant ces jours où elle « n'avait fait que coudre et repasser. » Ailleurs elle évoquait de classiques souvenirs, et en parlant de sa lessive elle se comparait gaîment à la Nausicaa d'Homère. Il y a là un écho de ses lectures ; elle saisissait au vol les moments pour dévorer des livres et des plus graves auteurs : l'étude se mêlait sans l'interrompre aux travaux domestiques. Une de ses notes

quotidiennes définit bien et laconiquement ce double labeur : « Le 10, filé ma quenouille et lu un sermon de Bossuet. » Filé ma quenouille! Ce trait lui aurait manqué. Il a son prix. Le noble instrument de l'antique travail intérieur de la femme est bien à sa place dans ses mains laborieuses, auprès d'un livre, ce qui ne gâte rien. Aujourd'hui, c'est Bossuet, demain ce sera Leibnitz, un autre jour elle dira, se décrivant admirablement elle-même sans le savoir : « Avec qui croirais-tu que j'étais ce matin au coin du feu de la cuisine ? avec Platon. »

Mais, rêveries et lectures, nécessairement restreintes et rares, n'empêchaient pas que cette vie ne fût très-monotone et ne laissât dans un esprit entraîné vers l'idéal d'incommensurables tristesses. Eugénie de Guérin n'était pas si renfermée au Cayla qu'elle n'entrevît d'autres horizons : sans doute elle pouvait dire avec un accent très-sincère : « Je n'envie d'autre beauté

que celle de l'âme; » elle pouvait se plaire à écrire ses notes ou des lettres : « C'est mon signe de vie, dit-elle, comme à la fontaine de couler, » et goûter quelque douceur dans ses pensées, durant ses promenades du matin par des sentiers fleuris, tandis que « les petits oiseaux chantaient par-ci par-là dans les haies, » mais au fond elle souffrait, et comme elle avait besoin « de se répandre devant Dieu et devant quelqu'un, » de combien de larmes refoulées son cahier fidèle n'a-t-il pas été le confident! C'est l'ennui d'abord qui l'accablait : « Il est le fond et le centre de mon âme, » dit-elle; à plusieurs reprises, elle y revient : « Travail, repos, livres, hommes, tout m'est à dégoût. » Elle ne sait à quoi se prendre pour distraire cet « inexorable ennui; » composer un livre, ce fut sa pensée première, puis elle l'abandonna sans songer qu'en écrivant ses rêveries jour par jour, elle formait page à page le meilleur livre qu'elle pût faire. Une

autre fois elle s'écrie : « Oh! si je savais la musique! On dit que c'est si bon, si doux pour les maladies de l'âme! » Elle cherche un but à sa vie : « Vienne cela et je serai tranquille ; je me reposerai là dedans; » elle est lassée de ces horizons qui l'entourent : « Rien ne fait mouvement dans ma vie. Il y a eu tels jours d'immobilité où j'ai souhaité la foudre. » Ses rêves pénibles et stériles l'agitent sans la satisfaire : « En haut! en haut! dit-elle, Eh! que trouvons-nous ici-bas ? » Je crois entendre le poëte allemand Ruckert s'écriant : « Des ailes! des ailes! »

Son recours encore, c'était la piété. Que de prières ferventes, un peu vagues peut-être, mêlées de sanglots et plus souvent de soupirs, se sont élevées de cette âme vers Dieu! Eugénie de Guérin avait vu assez de choses tristes, elle avait suivi assez de cercueils, elle contenait dans son cœur assez d'ombres pour désirer échapper à la terre et s'élancer vers la lumière et la vie.

Aussi comme elle parle avec attendrissement de ses heures de prière : « Entre le ciel et nous, dit-elle, il y a une mystérieuse attraction ; » et ailleurs avec une rare beauté d'expression, elle écrit à son frère : « Que ne te fais-tu soulever par quelque chose de céleste ? » Ne sentez-vous pas frémir dans ce mot admirable le souffle d'un ardent prosélytisme et en même temps une foi impatiente en une destinée meilleure que notre existence terrestre ! Elle a dû, en effet, à cette foi toujours vivante d'ineffables consolations, et elle savait bien n'avoir pas d'autre force en ce monde : « J'étais perdue et sans bonheur sur la terre », dit-elle. Sans bonheur ! retenons ce mot. Ce fut là sa plus grande peine, et qu'on n'en sourie point : il en est peu d'aussi triste. Qui n'aimerait mieux quelques douleurs, pourvu qu'elles fussent mêlées de joies ? Ce qu'il y a de plus redoutable en ce monde, ce sont ces existences décolorées, fussent-elles même épar-

gnées par les orages, mais qui n'ont pas connu le soleil.

Du moins Eugénie de Guérin a-t-elle eu assez d'énergie pour garder en soi, dans cette vie pénible, l'immuable sérénité de son âme, et pour éviter le scepticisme et l'envie, ces fléaux des êtres éprouvés et déçus. Combien peu en avons-nous vu qui aient su noblement accepter leur destinée ? La plupart croient se consoler en paraissant dédaigner ce que le sort leur refuse : inutiles efforts ! Leur douleur s'aigrit à mesure que leur âme semble se pétrifier. Nous connaissons tous des femmes qui n'ayant pu aimer prennent l'amour en haine et blasphèment le dieu qu'elles ignorent. Elles se font une philosophie sèche et maussade, proclament l'argent le roi du monde et trouvent un plaisir amer à railler ceux qui cherchent d'autres joies. Il n'est pas de spectacle qui m'inspire une plus profonde pitié. Eugénie de Guérin n'a pas faibli : elle n'a été ni épouse, ni

mère, mais son âme a gardé ses élans ; elle n'a pas assisté du moins au naufrage de ses croyances, elle sait ce que valent les trésors incomparables des affections humaines, et jamais l'expression de la cupidité ou de l'égoïsme n'a souillé ses lèvres virginales.

II

TELLE était cette femme et telle fut sa vie. On comprend maintenant combien dut être vive et profonde, dans cette existence incolore et dans ce cœur avide de tendresse, la sympathie qui l'entraînait vers un frère, son espoir et son orgueil. Eugénie aima Maurice de cette affection incomparable qui vivait en elle, sans qu'elle eût trouvé personne sur qui la répandre tout entière. Elle était de ces êtres que l'infini de la passion peut seul satisfaire, et ce fut à lui qu'elle donna la tendresse sans bornes qu'elle eût vouée à un époux et à des enfants. Elle l'aima exceptionnellement, pour ainsi dire, et toute sa vie lui fut pro-

diguée ; c'est ainsi que l'affection fraternelle atteignit chez elle ses dernières limites, envahit toutes les avenues de sa pensée, et parvint enfin à ce degré où, chez certaines natures d'élite, les sentiments s'élancent au dehors, prennent une forme et s'incarnent dans un langage éloquent. C'est ce langage passionné, exprimant une si chaste tendresse, qui est la vraie et profonde originalité d'Eugénie de Guérin ; sans doute son style est pur, sans doute elle trouve d'instinct des manières de dire ingénieuses et charmantes, elle décrit avec un certain sens du pittoresque, et ses coups de crayon sont souvent heureux ; elle a le secret d'émouvoir et d'attirer vers elle, mais combien d'autres ont reçu les mêmes dons et avec beaucoup plus d'abondance ! Ce qui lui assigne une place à part dans la littérature, ce qui est sa véritable force et fait sa véritable gloire, c'est d'avoir la première rencontré l'expression absolue d'un sentiment auquel

nul n'avait prêté un pareil accent, et, de même que Mme de Sévigné a été et est demeurée la plus éloquente des mères, de se trouver être avec moins d'éclat et de génie, il est vrai, mais autant d'âme, la plus éloquente des sœurs.

Je ne sache rien de plus touchant que de suivre à travers ces pages toutes les variations de sa pensée sur un thème unique. Tout la ramène à Maurice, les plus petits détails comme les plus grands : elle se transporte sans cesse en esprit auprès de son frère, s'inquiète de ce qu'il pense, de ce qu'il veut, de ce qu'il souffre : « Oh! que je voudrais de tes lettres ! s'écrie-t-elle; parle, explique-toi, fais-toi voir! » et ces lettres, quand elle les reçoit, après des attentes qui se prolongent et dont ses notes exposent jour à jour les angoisses, comme elles satisfont peu, si tendres qu'elles soient, son amour impatient : « Te souviens-tu de cette petite courte lettre qui m'a tourmentée quinze jours! que tu

me semblais froid, indifférent, peu aimable; » elle goûte dans toute son étendue la joie d'écrire à ce frère adoré et de lui écrire à lui seul, certaine de n'être écoutée que par lui : « Ceci n'est pas pour le public, lui dit-elle en savourant tout le secret de son bonheur; c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est pour un. » Son rêve, c'est d'être auprès de Maurice : « Mon avenir s'attache au tien, ils sont frères, » lui dit-elle; et ailleurs, emportée par les élans de son cœur, elle s'écriera sur un mode plus passionné qu'elle ne l'aurait voulu peut-être : « Si jamais j'ai désiré te voir, c'est bien l'heure.... Le plaisir de nous voir serait-il trop doux? Tous ces jours-ci je pensais : Si Maurice arrivait, quelle joie! Arrive! viens! » Plus loin, elle essaye de définir ce qu'elle sent et elle se plaît à se décrire avec exactitude : « Si jamais tu lis ceci, tu auras l'idée d'une affection permanente, ce quelque chose pour quelqu'un qui vous occupe au coucher, au

lever, dans le jour et toujours, qui fait tristesse ou joie, mobile et centre de l'âme. » Elle a dans l'esprit les subtilités de la passion; elle s'ingénie à trouver ce qui en elle a pu déplaire à Maurice; elle s'accuse parfois avec le désintéressement et les scrupules des cœurs tendres : « J'ai regret de ne t'avoir pas répondu. Je serai peut-être cause de quelque pensée triste, de quelque doute qui t'aura fait mal. Tu auras cru que je ne voulais plus de ton amitié. » Ce mot l'afflige, elle s'arrête, elle a hâte de se justifier; de là cette confidence exquise d'une malice aimable que son affection lui a suggérée : « Je t'écrivais ici tous les jours, dit-elle avec un sourire, mais je voulais te donner le temps de désirer une lettre. Ce délai t'aurait fait répondre plus vite une autre fois. » Ce sont là de jolis détails, et ces ruses charmantes donnent bien la note de cette tendresse si ardente et si pure à la fois. Celui qui s'étonnerait de ce langage dont les

formes rappellent souvent celui de l'amour, ignorerait cette grande vérité, que toutes les affections portées à l'extrême, quelles que soient les profondes dissemblances de l'objet qu'elles poursuivent, se touchent en plus d'un point, sont également exclusives et exigeantes, connaissent les mêmes délicatesses, les mêmes élans, les mêmes détours et s'expriment souvent dans les mêmes termes. La lyre des tendresses humaines a plus d'une corde sans doute, mais chaque corde est dans le même ton, et le cœur leur donne à toutes le même rhythme et la même harmonie.

III

Il n'a rien manqué à cet amour fraternel, pas même la douleur de la séparation suprême. La fin de Maurice vint donner à ce sentiment une consécration solennelle et la majesté des larmes qui ne doivent jamais tarir.

Depuis le jour où Maurice lui fut arraché, Eugénie de Guérin était frappée à mort. Sa pensée abandonna la terre pour suivre en haut, dans l'invisible, dans l'inconnu, l'ombre bien-aimée. De là ces étranges entretiens avec une âme, ces contemplations mystiques où elle se recueille, cette intensité de souvenir qui ressuscite un mort, pour ainsi dire, devant le regard

du cœur. Ce cahier, ces notes qu'elle adressait à son frère vivant, Eugénie les continuera pour son frère qui n'est plus : elle lui parle encore au delà de la tombe, mais d'une voix sans cesse interrompue, étouffée par des sanglots; quelquefois son cœur éclate, elle ne peut écrire que des lignes entrecoupées; plus souvent sa parole navrante est mélodieuse et caressante comme un hymne funèbre; il y a des instants où se mêlent sur ses lèvres le soupir et la prière, où il semble qu'on voie tomber sur le papier où elle écrit les larmes silencieuses d'une résignation infiniment triste; il en est d'autres où des cris presque inarticulés s'échappent de son âme, tant sa douleur est vive, où elle aspire à la tombe. « Je meurs à tout, dit-elle, je meurs d'une lente agonie morale. » C'était vrai : sa mélancolie naturelle était devenue un désespoir morne; ce qui était autrefois la distraction de ses longues heures : lire, écrire, rêver, n'avait plus de charmes

pour elle; un voile de deuil s'est étendu sur tout ce qui l'entoure; il n'est rien qui ne lui rappelle celui qu'elle pleure : tel banc, c'est celui où il aimait à s'asseoir; tel rosier, « il était cher à Maurice et il a fleuri le jour de sa mort. » Aussi, dans ces notes dédiées à Maurice qui n'est plus, on sent que l'excès de la douleur trouble cette raison si belle : « Ma tête n'y tient pas.... je me sens des ébranlements de cerveau.... la mort, je crois, me ferait plaisir.... Le ciel! le ciel! oh! que mon âme monte au ciel! » Puis des fantômes l'assiégent : « Que d'ombres dans ce vieux château sortent de toutes les chambres! de partout me viennent des morts.... si je pouvais en embrasser un ... oh! les âmes ne se laissent pas saisir! » Elle vécut ainsi quelques années encore dans « un ennui désespéré avant d'aller rejoindre son frère. » Peu à peu, Maurice prit dans sa pensée des proportions étranges : ce souvenir devint pour elle un culte mystique :

« Je ne prononce plus ton nom que comme celui des reliques, j'éprouve en entrant dans ta chambre quelque chose d'une église ; tes livres, tes habits, à peine j'ose les toucher, quelque chose de sacré est répandu sur toi et tout ce qui fut à toi. » Une douleur exaltée épuisait en elle les sources de la vie, et qui donc en sera surpris? N'avait-elle pas défini elle-même aussi bien sa tendresse que ses souffrances le jour où elle écrivait : « Mon âme vit dans un cercueil. J'étais moins sœur que mère! »

N'ajoutons rien à ce mot qui dit tout. La mesure de l'amour et de la douleur était comblée. S'il ne faut pas surfaire le mérite littéraire de ces notes éparses, qui sont belles sans doute, mais non pas d'une beauté parfaite, on n'en peut, du moins, trop admirer le sentiment. C'est par là qu'elles vivront et qu'elles obtiendront dans l'avenir, de toutes les âmes, aussi bien que les *Reliquiæ* de Maurice, cet at-

tendrissement sincère et durable qui est le plus enviable succès des œuvres humaines, et que la postérité ne prodigue pas.

EDGAR POE

EDGAR POË.

La vie et l'œuvre d'Edgar Poë sont également étranges. A la distance du temps, l'une semble aussi fantastique que l'autre; elles présentent toutes deux à la pensée des splendeurs et des ténèbres; renommée rapide et brillante, heures tristes et fin sinistre, voilà la première; la seconde est mystérieuse comme la nuit; l'œil en sonde avec peine les détours obscurs, et le génie y

éclate soudain comme une lumière imprévue. Peu d'écrivains se trouvent être aussi fidèlement représentés par leur œuvre, et il semble, en effet, que pour écrire ces contes merveilleux et bizarres, pour créer ces aventures surnaturelles, ces personnages qui tâtonnent pour ainsi dire, au milieu des ombres, qui sont tourmentés sans cesse par une curiosité fébrile, entraînés vers quelque découverte singulière ou funèbre, et qui paraissent agités par une sorte d'ivresse de l'âme, un homme souffrant, inquiet, morose, était prédestiné. Il fallait que le peintre de ces abîmes dont on ne peut souvent contempler sans vertige les mornes profondeurs, fût lui-même une de ces créatures audacieuses et désespérées que rien n'étonne, qui regardent tout avec le regard de la fièvre, un regard fixe, ardent et parfois troublé, et qui analysent certaines folies, certaines déviations des lois naturelles, certains mystères, avec le sang-

froid des fous qui racontent le délire des autres. Je ne connais rien de plus saisissant que ce ton tranquille, ces observations minutieuses, presque scientifiques, appliquées à quelque fait monstrueux, à quelque hypothèse inouïe, parfois à la poursuite de quelque secret puéril. On surprend là un extraordinaire état de l'âme, une argumentation précise singulièrement appliquée à des idées vagues, une raison subtile, vigoureuse dans son égarement lui-même, et il semble qu'Edgar Poë ait résolu, parmi tant d'autres questions obscures, un problème psychologique dont on poserait ainsi la formule : *Donner la logique de la folie*. Tout se suit et s'enchaîne dans le délire qu'il raconte, et l'on dirait, à voir l'ordre parfait des raisonnements et le calme de cette dialectique absurde, que la démence est aussi sage que le sencommun. La pensée d'Edgar Poë flottait sans cesse dans ces extravagantes hallucinations. Il a été le poëte et

le romancier de ces brumes, à travers lesquelles se sont débattues jusqu'à la mort, comme dans un rêve pénible, son intelligence malade et sa vie agitée.

I

En moins d'un siècle, l'Amérique a vu surgir de grandes renommées littéraires. Tandis que Washington-Irving imitait dans ses récits charmants le beau style des écrivains classiques de l'Angleterre, Cooper fondait la littérature originale de cette nouvelle société. Il se dégageait, à son insu peut-être, — comme les plus beaux génies, — de toute tradition précédente et il en fondait une profondément nationale. Il faut aux nations jeunes un grand poëte qui chante leurs origines et qui les établisse dans leur domaine intellectuel comme les hommes d'État les organisent en corps politique. Il leur faut des ancêtres qui leur servent

de guides en tout ordre d'idées, et la gloire de ceux qui leur ouvrent les vastes horizons littéraires où se développera leur force et s'épanouira leur jeunesse, n'est pas moindre que celle des soldats qui l'ont défendue par le glaive ou des administrateurs qui l'ont servie à l'origine et pour ainsi dire formée dans les conseils. Cooper a été, dès les premiers jours de la République américaine, l'initiateur de ses concitoyens, je ne dirai pas à la littérature, — car depuis longtemps l'Amérique lisait, — mais à une pensée nouvelle et à un souffle nouveau. Ce peuple récent, à peine établi sur ses bases, décidé à prendre sa place séparément dans le concert des nations, appelé à un prodigieux avenir, et si profondément dissemblable de toute autre société, continuerait-il à écrire comme s'il était demeuré anglais? prendrait-il, au contraire, un caractère à lui dans les lettres aussi bien que dans la politique? Telle était la question. Cooper l'a résolue dans

le sens national ; ses œuvres sont américaines avant tout, et c'est là sa gloire.

Il avait ouvert la route par ces romans où l'histoire du peuple nouveau-né et les souvenirs des héroïques luttes de la veille palpitent encore, par ces belles descriptions d'une nature inconnue à l'Europe, et surtout par ces récits des mille entreprises tentées par les races sauvages pour défendre contre la civilisation invincible la solitude grandiose des déserts. Il avait donné à l'Amérique le sentiment de ce qu'elle pouvait par elle-même, et, sans prétendre imposer à ceux qui le devaient suivre une forme de composition ou un style déterminés, il avait affranchi son pays de la tutelle anglaise, et lui avait montré les ressources de la liberté. L'Amérique entra dans cette voie, et de ce jour sa littérature était faite. Il y a peu d'analogie sans doute entre les divers écrivains qui l'ont illustrée depuis lors et les œuvres impérissables de celui qu'on a appelé le

Walter Scott américain et qui fut plus grand que Walter Scott par l'invention, le sentiment et surtout l'influence; mais tous dérivent de lui par cela seul qu'ils ont usé de la liberté conquise par son génie et qu'ils ont diversement et avec une puissance inégale interprété, exprimé pour ainsi dire, l'Amérique dans leurs écrits. La tradition anglaise est demeurée vaincue au delà de l'océan ; la pensée américaine a sa vie propre, son génie et la conscience de soi- même; sa physionomie ne saurait être confondue avec une autre ; une nouvelle forme littéraire est acquise au patrimoine de la littérature universelle. Cooper avait créé, chez la jeune république, le roman historique et le poëme; Prescott lui a donné l'histoire; d'éminents écrivains ont imaginé les romans de mœurs exclusivement américaines, Miss Cummins, le roman méthodiste, Mrs. Beecher-Stowe, le roman abolitioniste, Hawthorne, le roman transcendentaliste; des poëtes ont

formé son langage aux rhythmes harmonieux; un immense mouvement intellectuel s'est produit dans le domaine de la critique et la politique; Edgar Poë, enfin, a doté son pays de la fantaisie la plus riche et la plus surprenante, et de ce fantastique *sui generis* qui emprunte ses effets bizarres à des phénomènes psychologiques indépendants de la vulgaire analyse et perceptibles aux sens mystiques des initiés.

II

Il était né à Baltimore, d'une bonne famille ; tous les avantages extérieurs, il les avait reçus ; sa figure, régulièrement belle, était de celles qui attirent le regard et qui révèlent sur-le-champ des facultés de premier ordre. Son front était large et haut, ses yeux ardents ; la pâleur de son visage n'était point maladive ; on sentait sous cette blancheur mate circuler une vie intense, et l'ensemble de la physionomie dénotait une habituelle mélancolie. C'est qu'il semblait en effet avoir été destiné dès l'enfance à une vie romanesque et douloureuse : son père, fils d'un général américain que la Fayette avait aimé et estimé, s'était épris

d'une actrice et l'avait épousée après avoir fui avec elle sa ville natale. Le malheureux David Poë monta lui aussi sur le théâtre, et, de plus en plus abandonné par la fortune, ne trouvant pas de ressources dans son talent médiocre, il mourut en même temps que sa femme, à Richmond, misérable et obscur comme elle. Ils laissaient trois petits enfants dénués de tout au monde, même de cet amour infiniment tendre qui dépose dans l'âme l'oubli des maux et des peines en même temps que le baiser maternel sur les lèvres. Edgar Poë était donc lancé tout jeune dans la vie, sans secours, sans famille : son pénible roman allait commencer.

Il semble que la Providence ait voulu donner au moins quelques jours de tranquilles joies à cet enfant qui, devenu homme, devait beaucoup souffrir. Edgar, seul et abandonné, fut adopté par un riche négociant de Richmond qui lui donna des maîtres et l'emmena dans ses

voyages. Il vit les Iles Britanniques, y passa quelques années dans les plus sérieuses études et revint en Amérique pour y suivre les cours de l'Université. Ce fut alors que se développèrent, avec une intensité effrayante, les germes des passions fatales qui devaient envelopper d'ombre son intelligence si belle, troubler sa vie, le jeter, sans cesse révolté et sans cesse impuissant, dans les plus honteux désordres où puisse tomber un homme, et ouvrir enfin pour lui avant l'âge, tout à coup, dans une nuit sinistre, en pleine gloire, ce tombeau dont il avait plus qu'un autre sondé les questions redoutables.

Hélas! il faut bien le dire avec une pitié profonde : cet être si bien doué, si énergique devant tous les périls de la vie, était sans force devant les séductions de l'ivresse. Était-ce vraiment un désir fougueux? était-ce la volonté impatiente d'échapper à des réalités tristes et de rechercher le délire? Qui le saura? c'est le

mystère de cette âme. Il n'y a rien de plus douloureux à contempler que les passions sinistres dont les grands esprits sont les victimes; mais, parmi ces passions, il n'en est pas qui épouvantent autant que celle-là. Voir se dégrader et s'abrutir ces hautes intelligences, voir s'évanouir ces flammes, voir un homme beau, jeune, désigné par son génie à dominer, à remplir de soi l'imagination de la foule, le voir s'affaisser lentement, les yeux mornes, les cheveux épars, les membres énervés, auprès de cette table où il a laissé retomber enfin la coupe, le voir oubliant tout, et les plus belles et les plus saintes choses, et sa rêverie, et son avenir, et ses espérances dans ce formidable anéantissement, voilà qui doit faire pénétrer dans la pensée le plus pénible sentiment de notre faiblesse.

Tel est le spectacle navrant qu'Edgar Poë présente à ceux qui l'aiment. Faut-il s'indigner ou le plaindre? l'histoire sera-t-elle attendrie ou sévère? Accabler du

haut de sa sagesse celui qui a payé ses fautes de sa vie, n'est-ce pas empiéter sur les droits du Juge qui connaît seul tout ce qu'il y a d'excuses au fond de nos erreurs? prétendre voir clairement cette âme si grande et si ténébreuse, n'est-ce pas témérairement se croire digne de connaître l'inconnu et de sonder l'insondable? Préférons la mansuétude à cette justice rigoureuse qui souvent s'égare. Je ne sais pas si Edgar Poë fut malheureux ou coupable; je crois que la raison humaine vacille à certaines heures, qu'il y a plus de démence que de crimes, que les natures à la fois passionnées et nerveuses admettent de redoutables hallucinations, que les tristesses et les défaillances épuisent à la fin la vigueur morale, et que le dispensateur suprême des arrêts éternels reconnaît dans sa clairvoyance infinie, plus souvent que nous ne le croyons nous-mêmes, tout ce que la nature surexcitée par de pénibles fièvres ou presque anéantie

dans sa faiblesse, a coûté à l'âme de courage et de vertu.

Plaignons donc le malheureux poëte assiégé par ces tentations qui s'exhalent des liqueurs fortes dont l'abus fait des poisons; il a souffert de sa défaite, et souffert jusqu'à en mourir. Depuis l'instant où il s'abandonne, il n'a plus un jour de repos ni de joie. Il parcourt l'Europe comme un proscrit; chassé par son père adoptif, il visite la Grèce et l'Orient, il passe du Sud au Nord, errant plutôt que voyageur, il traverse la Russie et revient en Amérique. On dirait, dans cette course rapide, qu'il fuyait quelqu'un ou quelque chose; n'était-ce pas lui-même et la passion implacable? ne voulait-il pas user par le mouvement et par le bruit les désirs persécuteurs? peut-être aussi, tourmenté par l'impatience de son génie inquiet, s'imaginait-il satisfaire par le spectacle des choses extérieures ses ardentes aspirations vers les problèmes de l'autre monde? peut-

être encore subissait-il, comme tant de grands poëtes du siècle, l'irrésistible fascination de l'Orient? on ne sait : lui-même n'a rien laissé qui explique ou raconte ce temps de sa vie, mais ses voyages au pays du soleil ont évidemment donné à son talent une splendeur nouvelle ; il leur doit l'admirable coloris qui étincelle dans son œuvre comme un feu d'artifice dans la nuit.

III

Le retour d'Edgar Poë en Amérique coïncide avec ses débuts littéraires. Il publia d'abord un volume de poésies. C'était dans la langue sacrée qu'il avait épanché ses premiers rêves comme presque tous les grands écrivains; les vers sont la langue des fraîches inspirations de la jeunesse; ils expriment mieux que la prose ses désirs, ses douleurs et ses joies, parce qu'ils ont des ailes et que la jeunesse est ailée; plus tard, l'homme rudement repoussé sur la terre s'y attache; ses peines et son bonheur s'exhalent avec moins d'élan; il a perdu bien des illusions et bien des espérances; il s'est épris des ambitions terrestres non sans

une nuance de dédain pour tout ce qu'il leur préférait autrefois, et il parle alors avec plus de calme la sobre et austère prose, le langage des affaires humaines, des émotions contenues, de la raison éprouvée par la vie. Edgar Poë n'avait pas connu encore les âpretés du chemin, le cortége des détails misérables qui forcent l'homme à s'abaisser jusqu'à leur niveau, les déceptions qui laissent dans le cœur tant de dégoûts et de lassitude; il chantait d'instinct dans le rhythme harmonieux cher à ceux qui voient encore la vie au travers de leurs premières larmes et de leurs premiers sourires, au travers de leur imagination surtout, cette fée des jeunes années qui fait apercevoir tour à tour tant d'arcs-en-ciel et tant de ténèbres. Mais ce n'était là pour Edgar Poë qu'un essai irréfléchi; il céda plutôt à un entraînement de son cœur qu'à une vocation d'artiste; ses vers qu'on a trop vantés annonçaient beaucoup sans doute; ils avaient déjà de l'ac-

cent, de la mélancolie, une couleur vive; ils ne parvenaient pas toutefois à exprimer bien tout ce que l'auteur précoce voulait dire; ils n'étaient pas la forme même de son esprit, car Edgar Poë — c'est là encore un des mystères de son intelligence — était un de ces étranges poëtes qui ne savent pas et ne peuvent pas parler en vers. Il en est beaucoup dont l'intelligence est faite de la sorte qu'ils ont tout de la poésie excepté le langage; mais la poésie s'échappe dans une autre forme : elle est comme un torrent qui suit une autre voie quand un barrage a été placé dans son lit; de là ces proses enthousiastes et harmonieuses qui sont l'ornement des littératures. Chez Edgar Poë, elle ne devait pas se révéler par la forme, mais par la pensée dans un genre à part. Il réussit donc médiocrement dans les vers, et je crois savoir la cause de cet échec : il subissait une loi bizarre du langage humain; c'est que la poésie, qui semble essentiellement destinée

à exprimer les idées vagues, n'en saurait supporter l'abus; il y a des choses qu'elle dirait trop obscurément, dont elle ne donnerait pas tout le sens si elle ajoutait son rhythme à leur grâce nébuleuse; alors la prose intervient : sa précision rétablit l'équilibre; la forme solidifie l'aérienne subtilité de la pensée. C'est pourquoi Edgar Poë fut un prosateur et préféra renfermer dans les lignes de sa belle prose les rêves flottants de son imagination et les prodigieuses audaces de sa fantaisie.

De là ces contes qui sont sa gloire. On a dit que ses concitoyens ne les admiraient pas. Je suis, quant à moi, persuadé du contraire. La renommée du jeune écrivain démontre qu'il était lu et que son talent était aimé. D'ailleurs ne représentait-il pas fidèlement dans les lettres toute une nuance du caractère américain ? cette passion de l'hypothèse, cette recherche téméraire de l'impossible, cet élan vers

l'inconnu, n'est-ce pas le génie d'Edgar Poë, n'est-ce pas le génie de la jeune Amérique? Il avait, comme ses compatriotes, dans le domaine de l'esprit, ce courage aventureux, ce mépris du temps, ce goût de l'excentrique, avec ce je ne sais quoi de colossal, de monstrueux parfois dans la conception qui semblent le propre d'un peuple tourmenté par un excès d'audace, livré par une inexpérience juvénile aux plus bizarres emportements, ignorant le frein et la règle dans les formidables désirs de son imagination, épris à la fois du plus incurable matérialisme et, si je puis employer ce néologisme, de la plus vague religiosité, remplissant de tumulte et de bruit des cités immenses et subissant l'attraction des incommensurables déserts. Edgar Poë, pour qui le sait bien comprendre, reflète dans son œuvre ces passions et ces délires; on y entend la tempête de la multitude, on y surprend les hallucinations des mystiques et les calculs

précis du plus froid matérialisme; il se joue avec le terrible, et il commente, analyse, étudie toutes les émotions et toutes les épouvantes; il crée des situations impossibles comme pour se donner un spectacle inouï; il pose des personnages énormes, des grotesques surhumains, des scènes surnaturelles comme dans le but d'obéir au goût de son pays pour la fantaisie démesurée; il se jette sans peur au milieu des combinaisons merveilleuses, dans les détours d'une psychologie ou d'une physique admirablement raisonnées et insensées à la fois; il y a dans ses contes tout ensemble la brutalité sanguine d'un peuple qui use souvent du révolver, et l'émotion solennelle du colon errant dans les prairies. Je ne crains pas de dire que nul écrivain américain, depuis Cooper, n'avait été aussi parfaitement l'expression du Nouveau-Monde dans son procédé littéraire; mais Edgar Poë débutait quand l'auteur de l'*Espion* allait mourir : c'est

une nouvelle société qui avait surgi et dont sa pensée devait reproduire sous une forme saisissante les grandeurs, les ridicules et les faiblesses.

IV

Bien qu'il soit impossible de donner en peu de mots une définition complète et absolument vraie d'un génie aussi varié, il me semble qu'en considérant Edgar Poë de haut et pour ainsi dire par les sommets, il se présente à la critique avant tout comme un curieux passionné. Il est certainement un grand artiste, mais son art, son invention, sa couleur, son style, tout est mis au service d'un immense désir, d'une sorte de besoin de pénétrer dans les secrets de la nature ou dans les combinaisons de l'esprit. Plus on l'étudie, plus on trouve que cette tendance est dominante : il y a une énigme au fond de tous ses contes, énigme

physique ou morale, accessible ou insoluble, lugubre ou d'un grotesque qui fait frissonner, un mystère au milieu duquel se complaît sa pensée, un abîme souvent dont les anfractuosités et les détours, les ténèbres et les horreurs sont familiers à son âme et satisfont son esprit. C'est parmi ces obscurités qu'il va son chemin; ici en tâtonnant, là avec une certitude de seconde vue; parfois il s'écrie *Eureka*, comme Archimède, et il place alors le mot en tête d'un volume rempli d'étranges révélations; parfois on dirait un homme penché au-dessus d'un précipice, décrivant avec un calme souverain les profondeurs du gouffre, saisi de vertige, mais, par un effort surhumain, parvenant à analyser scientifiquement les sensations qu'il éprouve et le terrible inconnu dans lequel son regard clairvoyant a pénétré.

Les puissances occultes, voilà ce qui l'attire et le fascine, puissance de la passion, puissance de l'industrie, puissance du

calcul, puissance magnétique, tout cet ensemble de forces qu'on ne voit pas, et qui, répandues dans l'univers, à la fois dans la matière et dans la pensée, se manifestent parfois au dehors par des effets visibles ou par d'incompréhensibles phénomènes. C'est là son élément. Quand il écrivait le conte qu'il intitule *Une descente dans le Maelstrom*, c'était en vérité la destinée même de son génie qu'il exposait sans le savoir sous la figure d'un naufragé entraîné au fond d'un tourbillon gigantesque. Lui aussi il descendait sans cesse dans un gouffre; comme le naufragé du Maelstrom, il en observait toutes les horreurs avec une présence d'esprit incroyable; les cheveux de son héros ont blanchi dans cette lutte formidable, et sa pensée, à lui, s'égarait de plus en plus pour avoir si longtemps et si obstinément hanté les ténèbres.

Toujours et partout des secrets bizarres dont il se sentait entouré et dont il pour-

suivait le mot avec une sorte de fièvre ardente, et souvent une pénible ironie. Quand il approchait des mystères de la nature, il lui fallait chercher les plus insondables, ceux du pôle où nul navigateur ne peut aborder, ceux de l'espace où l'homme à une certaine hauteur ne saurait vivre. Alors il se crée une science à lui, un instrument de raisonnement *sui generis;* il applique aux hypothèses désordonnées les plus savantes inductions et les déductions les plus rigoureuses; il use de toutes les ressources des diverses méthodes, et l'on dirait qu'il raconte une expérience de physique dont il a pu vérifier les faits et apprécier la certitude. Dans l'*Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfall*, il calcule et raisonne avec une merveilleuse précision tout un voyage de la terre à la lune en ballon; les effets de la raréfaction de l'air, les formes de notre planète vue du haut de l'empyrée, les prodigieux phénomènes de l'espace, les jeux de la lu-

mière, sont l'objet de dissertations formulées avec le plus audacieux sang-froid, avec tout l'appareil scientifique et de façon à donner pour ainsi dire l'illusion de la réalité. Lorsqu'il raconte cette fantastique *Descente dans le Maelstrom*, que j'ai citée plus haut, il décrit la situation en savant, aussi bien qu'en artiste; il discute les problèmes des forces et de la vitesse en même temps qu'il accumule avec une merveilleuse imagination les plus redoutables épisodes de ce naufrage dans les tourbillons de la mer. Il sait du reste encore, lorsqu'il est nécessaire au grandiose du drame et à l'horreur qu'il doit inspirer, laisser de côté son bagage d'érudition paradoxale, pour représenter seulement les plus effrayantes angoisses de la vie fantastique, et, lorsqu'il fait parler un voyageur englouti par les hypothétiques embouchures du pôle, il confie au *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, la description et les aventures

du navire légendaire avec un admirable sentiment du terrible et du lugubre, avec je ne sais quelle passion effrénée et surhumaine de connaître ce que nul n'a jamais connu et d'aborder l'inaccessible. Il y a dans ce dernier récit dont pas un écrivain des choses surnaturelles n'a certainement dépassé l'expression sinistre, il y a le sens mystique et la terreur de l'homme devant un secret que le destin interdit à sa vue sacrilége, et dont il doit payer de sa vie le fatal honneur d'avoir aperçu vaguement les abords : on dirait le rêve de Vasco de Gama devant le Génie des tempêtes ; ce sont là les grandes épouvantes de l'humanité vaincue par un dieu jaloux.

La curiosité d'Edgar Poë s'attaquait souvent à des secrets de moindre importance, et ce sombre esprit se reposait de ses voyages fantastiques par la recherche de quelque énigme ingénieuse dont il exposait les données embrouillées avec infiniment

de finesse et parfois de malice. « Je veux me poser en OEdipe de l'énigme de Rattlebourg, » dit-il en commençant *le Cadavre accusateur*, et sur le point de raconter à l'aide de quelles combinaisons inextricables et par suite de quelles calomnies le véritable auteur d'un crime persuadait aux juges de condamner un innocent. Ailleurs il vous décrira les bizarres appareils qui remplacent chez un *Homme usé* tous les membres qu'il a perdus, et sous une forme piquante, il posera le problème de la vie conservée par des mécaniques. Ailleurs encore, dans *le Double assassinat de la rue Morgue* et dans *la Lettre volée*, il conduira le lecteur d'induction en induction et par une chaîne psychologique admirablement forgée à la découverte d'un meurtrier ou d'un fripon; enfin, dans *le Scarabée d'or*, il mettra en scène un homme d'esprit subtil, qui comprend par de prodigieux calculs, d'une remarquable exactitude, un billet chiffré, et

il donnera de la sorte une clef pour deviner les formes hermétiques dont la prudence enveloppe la manifestation des idées par l'écriture. C'est un nouvel et curieux chapitre de la mystérieuse question des signes.

Le Scarabée d'or est le chef-d'œuvre du genre ; la perspicacité raisonnée ne saurait être poussée plus loin ; rien de plus singulier que cette série d'hypothèses dont une suite de preuves mathématiques démontre la justesse, et qui, saisissant l'un après l'autre des signes conventionnels inconnus, leur substitue par un violent effort de réflexion et par les ressources de l'analogie les véritables lettres de l'alphabet que chacun d'eux représente. Si c'est là toutefois où l'adresse intellectuelle d'Edgar Poë et sa dextérité pour les tours de force apparaissaient surtout, il faut le chercher ailleurs encore que dans ces nouvelles pour comprendre pleinement sa pensée inquiète et morose. Nous avons

vu sa curiosité de savant, voyons sa curiosité de psychologue. Là se sont révélées dans toute leur étendue la richesse de son imagination et la profondeur de son coup d'œil; c'est l'étude des abîmes de l'âme qui le troublait jusqu'au fond de lui-même, et qui laissait dans son esprit une inexprimable agitation. Nul ne saurait descendre aussi avant dans les ténèbres de la nature humaine, essayer d'analyser les forces développées en nous par des moyens factices ou des passions délirantes, saisir ces drames qui se jouent dans la pensée hallucinée, se laisser aller avec les personnages eux-mêmes au charme funeste d'une psychologie pénible comme un cauchemar et démesurée dans ses problèmes et dans ses efforts, nul ne saurait faire une telle œuvre sans être hanté par des visions frémissantes; peu à peu ces visions sans cesse interrogées envahissent l'intelligence d'autant mieux soumise à leur despotisme que la séduction de ce

de ce délire est douce, et que, plus la pensée est égarée, plus elle aime le fantôme qui la subjugue.

Il faut lire la nouvelle intitulée : *Le rendez-vous*, pour bien voir jusqu'où Edgar Poë savait pousser la passion dans le drame et l'exaltation des caractères qu'il cherchait à peindre, pour être saisi comme lui par une sorte de vertige en présence de ces horizons de l'autre vie vers lesquels il précipitait des héros impatients de se réunir. On reste comme étourdi après cette enivrante et rapide lecture ; ceci ne semble plus appartenir à la terre. On dirait que ces étranges amants qui se tuent pour se retrouver ailleurs sont animés de la vie incorporelle des formes entrevues dans le sommeil. Tout est complet dans cette ébauche à peine indiquée : une brume épaisse enveloppe les personnages et par instants il s'en échappe des éclairs. On voit les objets, mais d'une vue indécise. L'effet de couleur beaucoup plus que le

contour a frappé le regard ; on dirait des draperies d'écarlate et d'or secouées dans un nuage. Edgar Poë est peintre un instant comme Véronèse, lorsqu'il décrit l'intérieur merveilleux d'un palais vénitien, mais son drame l'appelle et il se hâte : en quelques lignes il révèle le mot du secret cherché et la solution insensée que deux êtres au désespoir ont soudainement donnée à leur vie. On voit qu'il aime ces conclusions brutales, et, après avoir pénétré dans ces âmes, il se plaît à les jeter violemment dans l'abîme où elles se réuniront peut-être.

Dans d'autres nouvelles, *Ligeia*, *Morella*, son esprit s'égare au milieu des problèmes qu'il soulève ; ici, c'est l'âme d'une mère qui reparaît dans sa fille, là, c'est une première épouse oubliée qui se substitue à la seconde épouse sur le lit funèbre où celle-ci s'est couchée à son tour. Edgar Poë lutte corps à corps avec l'impalpable et l'impondérable ; il vit parmi les spectres

et il interroge le tombeau. Il veut percer la pierre où gisent les morts et connaître la destinée de notre âme tourmentée; il évoque ceux qui ne sont plus, il les fait se survivre et même garder une sorte de mémoire vague d'une existence antérieure comme dans les *Souvenirs de M. Bedloe;* il entend, dans *Éléonore*, leur voix douce calmant les angoisses et les remords du second amour que le nom de la première aimée inquiète; la première aimée! une ombre qui pardonne à l'infidèle et qui le bénit à travers la mort. Edgar Poë se plaît parmi ces fantômes; ils ont pour lui des sourires funèbres et de douloureuses révélations; mais ce curieux insatiable ne les a pas appelés en vain; il poursuit leur secret, il prétend qu'ils lui donnent le mot suprême. Ce qu'ils lui refusent, il va le demander à une science neuve, au magnétisme. Peut-être trouvera-t-il là le sens qu'il a le plus désiré au monde, le sens de l'inconnu, ces paroles-

là qui lui diraient tous les secrets de création et de la vie. Il ira jusqu'à se demander si le magnétisme peut arrêter la mort : il écrira *La vérité sur le cas de M. Valdemar* pour traiter à son aise cette question bizarre; il étudiera les faits avec sa patience ordinaire et les racontera avec son flegme et sa méthode de savant; pendant sept mois, l'homme est mort mais le corps subsiste : on l'éveille, mais ce corps, à peine sorti de l'état cataleptique, tombe, s'émiette, se putréfie; la nature en une seconde a fait son œuvre.

Arrivée là, on le sent, la pensée d'Edgar Poë avait atteint les régions frontières du délire ; il vacillait dans l'impossible, son imagination désordonnée s'agitait en vain, mais son talent d'artiste est si grand qu'il donne une vie extraordinaire, j'allais presque dire une sorte de vraisemblance à ces hallucinations d'un cerveau troublé ; même à ses plus mauvaises heures, même lorsque,

dans son intelligence artificiellement surexcitée, l'invention libre et la fatalité de l'ivresse confondaient leurs tumultueuses images, même en ses jours les moins lucides, Edgar Poë demeure en effet un écrivain et un poëte. A plus forte raison, quand il est maître de lui, sait-il manier admirablement sa langue, décrire dans le style le plus ardent les merveilles qu'il a rêvées, accumuler les effets lumineux et sombres, railler avec un accent superbe ou douloureux, donner une couleur imprévue aux tableaux qu'il expose, rencontrer avec un rare bonheur ces combinaisons de tons et de lignes qui reculent à l'infini les profondeurs de l'horizon. Et ce n'est pas seulement à cet art si puissant que son œuvre doit son relief et son éclat; on y sent palpiter son âme, ses désirs, ses illusions, ses désespoirs; il s'identifie à ses personnages, il respire avec eux, il subit leurs angoisses et leurs délires, il est pénétré de leurs tristesses et de leurs terreurs, il

est travaillé par leurs curiosités puériles et les suit dans leurs effroyables voyages à travers l'inconnu; aussi parle-t-il toujours en son propre nom; c'est toujours lui-même qui se met en scène; *moi*, *je*, dit-il dans tous ses récits, comme s'il ne pouvait se détacher, même par la fiction, de son intense personnalité, comme s'il ne pouvait éviter de laisser voir qu'il s'analyse lui-même avant tout, qu'il expose ce qu'il a senti, ce qu'il a souffert et qu'il chante le poëme de sa vie.

Sa vie! elle est là tout entière; son œuvre, je l'ai dit plus haut, en reflète toutes les préoccupations pénibles et vagues, en exprime, dans son désordre même, les funestes égarements. On y retrouve les traces sensibles des événements qui l'ont troublé, surtout de la mort de sa femme, cette belle et douce Virginia Clemm, dont l'amour avait été la joie et l'honneur de son âme et qu'il ne devait jamais oublier. C'est à son ombre plaintive qu'il pense sans

doute quand il écrit *Ligeia* ou *Éléonore*, c'est elle qu'il se représente diaphane et légère, inclinée sur son sommeil et toujours vivante dans son cœur. Hélas! comme il eût pu être grand et pur s'il eût vécu de ce cher souvenir; mais la fatale passion le tenait : « Quelle maladie que l'alcool ! » a-t-il dit quelque part : il en devait être la victime. Un jour on put croire qu'il allait retrouver dans un nouvel hymen une vie calme et éclairée doucement par les saintes tendresses; il devait épouser une jeune Américaine qui lui donnait en échange de son nom toutes les garanties du bonheur en ce monde; sur le point de conclure cette union que tout autre eût désirée, un délire imprévu saisit le malheureux poëte, et, pour rompre avec plus de certitude les négociations commencées, il anéantit en lui tout sentiment de la dignité humaine, et vint dans un complet état d'ivresse se présenter à sa fiancée.

La destinée lui avait offert un moyen de

se relever dans l'estime des hommes et d'être désormais aussi noble par le caractère qu'il était grand par le génie. Il n'avait pas voulu l'accepter, et il y a certaines erreurs qui sont à jamais funestes, dont on porte la peine jusqu'au dernier jour. Sa renommée se développait de plus en plus, et peut-être touchait-il à l'heure d'un grand triomphe : ses lectures à Richmond sur le *Principe de la Poésie* avaient obtenu un succès brillant. Mais le vieil homme qu'il avait tant essayé de vaincre était vivant toujours en lui; Edgar Poë partit pour New-York : à Baltimore il rencontra d'anciens amis; il entra dans une taverne; quand il en sortit, sa raison était égarée. Le lendemain, dans la rue, on ramassait un corps inconnu qui fut porté dans un hôpital. C'est là que mourut, peu d'heures après, l'un des plus illustres écrivains des États-Unis. Il n'avait que trente-sept ans. Le *delirium tremens*, amené par la débauche, avait éteint cette pensée ar-

dente. Son œuvre survivait pour l'étonnement de l'avenir, et son ombre, au nom de son génie, demande la miséricordieuse sympathie de la postérité.

RACHEL

RACHEL.

Un artiste devait faire une statue de marbre qui représentât Melpomène; il n'alla point chercher une figure dans son imagination : le cri public lui désignait un modèle vivant pour sa muse idéale; il reproduisit avec exactitude les traits de Mlle Rachel. Avant elle, il y avait eu d'éminentes artistes, mais aucune femme n'avait complétement compris la pensée antique. Depuis qu'elle

est morte, si jeune, au milieu de sa gloire, au bruit des applaudissements enthousiastes d'une foule dont elle agrandissait les âmes, toutes celles qui ont essayé de reprendre le sceptre tragique échappé de ses mains défaillantes, ont échoué dans leurs tentatives. Elle reste inimitable et incomparable; elle a été l'expression définitive des plus beaux personnages tragiques et de la plus haute pensée des maîtres; elle a eu la force, elle a eu la grâce, elle a eu l'inspiration; elle a renoué le présent au passé, sa propre tradition à celles de Talma et de Lekain; elle a imposé à l'art dramatique de notre temps un caractère jusqu'alors ignoré, un titre de noblesse inconnu; elle a dépassé les acteurs célèbres qui l'avaient précédée dans les admirations de la foule, elle a été belle comme une statue, harmonieuse comme la poésie, ardente comme la passion, le rêve animé du poëte. On l'a nommée *la Fille des morts;* c'était là son plus beau titre : s'il s'est trouvé des igno-

rants qui lui en ont fait une injure, elle avait le droit d'en être fière ; tandis que tant d'acteurs sont les fils des vivants, et de quels vivants! et réalisent tous les soirs sur les planches tant de médiocres ou de puériles inventions de vaudevillistes ou de dramaturges, elle a voulu quelque chose de plus noble qui est de réaliser les types immortels des grands génies. Elle est parvenue à accomplir cette œuvre, de telle sorte qu'à mon sens l'admirer c'était admirer le beau lui-même, et que l'on peut apprécier le goût d'un homme selon la manière dont il a compris Rachel.

I

L'art dramatique pour le vulgaire est un art d'imitation. L'éminente artiste dont j'essaye de définir le génie, a eu ce grand, ce rare mérite d'avoir été créatrice dans un genre où la plupart sont des imitateurs. C'est le privilége des hautes intelligences que de transformer les éléments ordinaires de leur art, de les façonner à leur gré, de les marquer de leur sceau, et de leur donner une vie nouvelle. Il y a des copistes plus ou moins adroits et plus ou moins heureux; ce sont des gens d'esprit. Les maîtres créent : de là leur gloire. Mais qu'est-ce donc que créer? C'est donner une

forme à l'idéal. Le poëte l'incarne dans les mots, le peintre dans la couleur, le statuaire dans le marbre; le grand acteur l'incarne en soi. Chez Racine, il devient Monime ou Phèdre, chez Raphaël la Vierge au voile, chez le sculpteur grec inconnu la Cérès ou l'Euterpe; chez Rachel, il devenait un type innommé, à la fois tableau, statue et poëme, tableau par les couleurs, statue par les contours, poëme par la pensée, vivant de la double vie humaine et spirituelle, il devenait Rachel elle-même dont l'enveloppe mortelle, regards, gestes, voix, costume, revêtait soudain la majesté des choses impérissables. L'artiste dramatique, à ces hauteurs, est à soi-même sa toile et son marbre; c'est sa personnalité qu'il circonscrit de lignes sévères, qu'il sculpte, qu'il cisèle, qu'il illumine de la clarté sereine du beau.

Il y a beaucoup d'acteurs de mérite qui imitent ingénieusement la nature, mais l'imitation n'est pas la fin suprême de

l'art dramatique. Ils savent à merveille reproduire des intonations et des gestes, mais il n'y a pas là création. Un tel talent est l'inverse même de la création, c'est-à-dire un calque, une copie. Aussi n'est-il pas rare : nous voyons tous les jours nombre de comédiens représenter avec une étonnante vérité les différentes scènes de la vie sociale ou les types que l'on coudoie à chaque instant dans les rues. Tout cela peut être plus ou moins amusant, mais ce n'est point du grand art. Il faut pour atteindre à ces cimes que l'acteur donne infiniment de lui-même, de sa pensée et de son âme, et, pour tout dire en un mot, qu'il soit, lorsqu'il joue les maîtres, l'égal de ces immortels. C'est pourquoi il y a eu, depuis l'apparition de nos grands poëtes, si peu d'artistes capables d'interpréter leurs œuvres d'une façon absolument digne d'elles. Quelques-uns ont parlé avec beaucoup de convenance, de goût, de dignité, de sentiment, le fier langage de la tra-

gédie. Mais il ne s'est guère rencontré plus de tragédiens hors ligne que de vrais poëtes tragiques. Il y a une corrélation intime entre l'acteur et l'auteur; il faut à l'auteur d'esprit un acteur intelligent et spirituel; au poëte sublime il faut un acteur sublime. Quelquefois l'acteur est inférieur à l'auteur, ce qui fatigue et déplaît; quelquefois il lui est supérieur, ce qui amuse, car le plaisir de voir un comédien habile domine l'ennui d'entendre une méchante pièce. Ce qui est nécessaire, c'est l'égalité; elle existe souvent entre les talents secondaires; mais on n'est pas témoin deux fois par siècle de cette merveilleuse union de deux génies du même ordre, dont les âmes se correspondent, dont les intelligences sont aussi hautes, dont les sentiments s'accordent. Quel jour que celui où ce prodige infiniment rare s'accomplit, où le poëte a trouvé un acteur qui lui est pareil, le jour où les vers divins sont prononcés par des lèvres inspirées!

Nous avons assisté à ce spectacle et c'est un des souvenirs qui nous sont le plus chers. La mémoire doit garder de telles images si elle a le noble souci du beau idéal. Conservons les impressions et les enseignements que nous a laissés dans l'âme l'illustre artiste que nous ne devons plus revoir. Représentons-nous-la telle que nous l'avons admirée et applaudie, en ces belles soirées où elle nous révélait, à nous, jeunes gens épris de sa gloire, les types de cet art antique, objet de nos chères études. La voir pendant quelques heures sur cette scène où revivaient avec elle les immortelles héroïnes, nous en apprenait plus que de longues méditations solitaires : il nous restait dans la pensée une lumière et nous étions surpris de tout ce qu'un mot, un regard, un geste d'elle nous avait montré de plus profond ou de plus suave chez nos poëtes aimés. Bien des gens nous disaient que nous étions passionnés pour des choses mortes ; aux palpitations de notre

cœur, à l'enthousiasme de notre esprit, nous sentions bien que l'art des maîtres est toujours vivant. Quelque chose de grand nous restait dans l'âme ; cette voix sonore retentissait à notre oreille, cette statue animée gardait devant nos yeux l'immatérielle beauté de ses lignes pures, les vers de Corneille ou de Racine avaient pris tout leur sens et toute leur harmonie. Vous le rappelez-vous encore ? quand nous revenions à travers les rues sombres, comme notre tête était remplie de ses paroles, comme nous étions éclairés par la vision antique, comme le fantôme de la beauté grecque apparaissait à nos regards éblouis !

Je la revois comme si c'était hier : la nature qui prévoit et prépare tout, qui prédestine les grands artistes à l'interprétation des grands poëtes, non-seulement avait mis en elle le sentiment de l'idéal, mais encore l'avait physiquement modelée de telle sorte qu'il lui fût possible et facile de réaliser en elle les formes impalpables

que son regard intérieur considérait avec amour. Sans être belle, comme l'entend le monde, elle eut le bonheur de n'être pas jolie. Il n'y avait pas une des lignes de ce visage qui ne fût austère et superbe : rien n'y rappelait la nature frivole de la femme : on eût dit que les seules passions grandioses des héroïnes de la tragédie pouvaient agiter ces muscles d'airain. Elle avait le galbe impérial qu'on rêve à ces princesses imposantes dont la Muse inspire le langage. Sa tête était petite comme celle des plus parfaits ouvrages de la statuaire : ses yeux, de grandeur moyenne, illuminaient son front fait pour porter la couronne des reines tragiques ; son regard était majestueux même quand elle voulait sourire, de sorte qu'en dépit de ses efforts, elle ne put jamais jouer la comédie qui exige des yeux moqueurs : il y avait quelque chose, dans son coup d'œil, de fatal et de sinistre. Son nez, légèrement courbé, semblait sculpté dans un beau marbre par

le fin ciseau d'un maître romain; il rappelait celui des impératrices de la maison d'Auguste. Ses lèvres, dessinées d'un trait correct et fier, exprimaient le dédain, l'ironie et l'amour par la seule accentuation de leur forme ; ses cheveux noirs semblaient avoir pris d'eux-mêmes l'attitude de la coiffure antique; c'est ainsi que les déesses des statuaires, c'est ainsi que les patriciennes de Rome, c'est ainsi que les prêtresses sévères disposaient les tresses de leur chevelure et qu'elles enroulaient à l'entour les bandelettes de pourpre et d'or. Son cou long soutenait comme une colonnette de marbre de Paros cette tête charmante et grave. Sa taille était moyenne, mais les proportions de ses membres étaient si justes qu'elle paraissait grande sans avoir besoin de chausser le cothurne et elle s'avançait avec la dignité solennelle des jeunes filles athéniennes sculptées dans les bas-reliefs du Parthénon.

Lorsque Rachel demeurait immobile, on

croyait voir sur un piédestal un marbre de Praxitèle ; les draperies se déployaient avec un admirable style à l'entour de son corps parfait : elles l'enveloppaient de leurs plis pudiques, dessinaient ses harmonieux contours avec une rectitude sculpturale, et laissaient retomber à terre leurs élégantes et correctes sinuosités. Il faut bien peu de chose, souvent une imperceptible ligne, pour détruire le charme d'une statue ; Rachel demeurait au point fixe que jamais ne dépassent les maîtres. Elle usait dans ses ornements d'un goût merveilleusement sobre et se gardait de surcharger son vêtement d'inutiles richesses. Aussi quelle mesure chez une femme qui aurait pu éblouir de bijoux la salle entière ! Elle ne voulait pas que l'attention publique fût détournée, et que l'admiration devînt une insipide curiosité. Elle laissait l'étalage des diamants et des étoffes aux actrices que leur toilette seule fait tolérer sur les planches et qui doivent à ces colifichets le

succès éphémère qui réjouit leur vanité ; pour elle, ses pensées étaient plus hautes ; elle poursuivait et comprenait le beau ; rien ne devait distraire la foule de la contemplation où la conviait la tragédienne ; les richesses de sa parure étaient nobles comme l'art lui-même ; le goût le plus parfait en avait disposé la beauté simple. Le costume et la pensée du rôle formaient un ensemble harmonieux ; jamais femme ne connut à ce point l'art merveilleux de l'élégance antique. On eût dit que son manteau avait été teint avec la pourpre de Tyr, que la broderie de sa tunique avait été façonnée par des esclaves Lydiennes, que son bracelet venait d'Ionie ou de Sicile, et qu'un sculpteur de Corinthe avait ciselé l'agrafe d'or qui retenait sa tunique sur son épaule ou le diadème qui couronnait ses cheveux.

L'expression du visage et le geste achevaient sa beauté. Jusqu'ici nous avons vu ce que la nature a fait pour elle ; le rôle de

l'intelligence va commencer. Puisque nos sentiments, nos passions, nos idées doivent paraître au dehors, puisque l'âme doit se faire visible sur le visage, il faut que l'acteur reproduise et rende perceptibles à tous les yeux les mouvements divers qui agitent le personnage. Mais ici l'expression grossière n'a qu'une valeur médiocre; lorsqu'on joue l'œuvre d'un poëte habile à saisir toutes les nuances, on peut même dire qu'elle est fausse. Le premier venu, pour peu qu'il soit familier avec l'art dramatique, et que sa physionomie s'y prête, peut exprimer aisément les passions vulgaires, la haine, la colère, la joie, la pitié. Réfléchissez au contraire que dans les mémorables tragédies, le poëte, qu'il se nomme Racine, Corneille ou Shakespeare, ne s'est pas contenté d'indiquer l'attendrissement ou la fureur; il ne serait point supérieur alors aux plus médiocres dramaturges qui savent y parvenir sans effort. Il a profondément analysé toutes les va-

riations des sentiments divers, n'a certainement négligé aucune d'elles, en a révélé les plus fins détails souvent dans quelques vers, souvent dans un seul mot. L'artiste dramatique doit comprendre ces nuances insaisissables pour les esprits secondaires et dont le génie seul aperçoit la délicatesse. On pouvait juger de la supériorité de Rachel, même sans l'entendre; rien qu'à voir le jeu de sa physionomie, il était facile de deviner combien la pensée du maître lui était familière, combien toutes les profondeurs des vers immortels, ténébreuses pour tant d'autres, étaient pour elle pleines de clarté. Son visage reflétait tout ce que sentait l'âme qu'elle s'était faite, l'âme du rôle. L'expression qui ne faisait jamais défaut à l'idée, si haute que l'idée pût être, jamais ne la dépassait. L'exagération en ce sens est l'écueil de l'acteur ; Rachel avait dans le regard, sur les lèvres, dans les moindres plis de son visage mobile, à la fois une justesse ex-

quise et une grâce infinie. C'était bien là, mais rien de plus, ce qui devait se montrer de ces passions hautaines sur les traits de la tragédienne émue : aller au delà, c'était outre-passer la limite ; rester en deçà eût été n'en pas assez laisser voir. Son geste n'était pas moins exact et moins sobre. Tandis que les acteurs secondaires gesticulent à tort et à travers et parfois s'agitent en furieux sur la scène, elle, la grande artiste, éprise des lignes fermes et pures de la plastique idéale, savait garder une mesure qui ne coûtait rien aux effets du drame. Elle n'ignorait pas que le vrai et le beau sont toujours assez touchants par eux-mêmes, que ces écarts ne sont point de la dignité de l'art et surtout de la dignité des maîtres qu'elle interprétait. Elle se souciait peu de leur concilier et de se concilier à elle-même les sympathies du vulgaire par des condescendances dégradantes. En dépit des mauvais juges qui l'excitaient à sacrifier l'inaltérable pureté de l'art aux erreurs

d'un parterre accoutumé à tous les excès, elle se contenta, dis-je, de donner un sens à ses moindres gestes tout en gardant une dignité vraiment tragique; jamais l'action, dont elle savait le prix, ne fit défaut à ses rôles, et jamais cette fille respectueuse des maîtres, exagérant la pantomime, ne cessa de poursuivre l'accomplissement de cet art tout intellectuel qui est la véritable création de son génie. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un seul exemple, c'est ainsi que, suppliée par Andromaque, Hermione, immobile, distraite, haineuse, rétablissait négligemment sur son bras les plis de son manteau ou jouait avec son bracelet d'or. L'embarras de répondre, l'indifférence pour un malheur qui la venge, la satisfaction dissimulée d'un abaissement dont le contre-coup l'élève, le dédain de la princesse triomphante pour la captive humiliée, l'impatience d'écouter un discours qui interrompt les transports d'un bonheur si fugitif, mais si impétueusement compris,

on retrouvait cette multitude de sentiments dans son expression tout ensemble ennuyée et hautaine, dans ce geste familier qui disait tant de choses.

II

Telle était donc Rachel pour les regards. Mais une autre joie surprenait l'esprit lorsque les vers divins s'échappaient de ses lèvres. La difficulté n'est point pour un acteur, qui a travaillé sérieusement un rôle, de donner l'intonation à peu près juste; on y voit parvenir quelques élèves du Conservatoire, soufflés par leur professeur. Ce que nul professeur ne peut apprendre, c'est l'intelligence absolument complète du sens profond caché sous le vers et qu'il s'agit avant tout de faire comprendre au spectateur. Pour en venir là, il ne faut pas moins que du génie et en outre la connaissance intuitive de tout ce qu'une inflexion

de voix peut révéler de sublime à celui qui l'entend. Il y a dans l'œuvre d'un grand poëte, tout un monde de pensées invisibles pour le vulgaire et que l'artiste doit révéler par l'accent. Que dire de cette difficulté? il n'est personne qui n'en voie l'étendue, et n'apprécie aussitôt le mérite immense de celle qui l'a si glorieusement vaincue. Lorsque d'ineptes jalousies attribuaient ce mérite, tantôt à des leçons d'un éminent comédien dont j'admire autant que personne le talent aimable, tantôt à la tension des nerfs, je me suis toujours contenté de sourire. Assurément les conseils d'un artiste distingué sont utiles, mais il y avait dans la manière dont Rachel comprenait ses rôles une intensité de génie qui ne s'enseigne pas : on y sentait la puissance originale d'une pensée qui saisissait une autre pensée et qui se l'était assimilée avec une énergie souveraine; la mémoire a ses allures et l'inspiration a les siennes; on ne démontre pas

d'ailleurs la diction elle-même : elle appartient en entier à la spontanéité de l'individu. Dans tous les arts, ce qui est précisément le plus élevé et le plus noble, ne saurait être l'objet d'une leçon : on apprend le dessin et la grammaire, mais non pas le style : on s'exerce par l'étude au doigté et à la lecture musicale, mais on ne devient pas musicien. On l'est naturellement, ou bien on ne le sera jamais. Il en est de même de l'art dramatique : un savant professeur peut expliquer beaucoup de choses, donner une foule de détails, noter certaines intonations, mais le sentiment des beautés littéraires, l'instinct supérieur de la poésie et de la pensée des maîtres, l'élan, l'inspiration, ce sont là les mystères de l'art. Aucun professeur n'a pu les inculquer à son élève, lui en offrît-il même personnellement le modèle.

Il y a, lorsqu'on récite des vers, une mesure à garder et que peu d'acteurs observent. Un petit nombre connaît cette loi

décisive de l'art que je formulerais ainsi : ne pas déclamer est la première règle de la déclamation. Dès que la voix, au lieu d'être guidée par la pensée, s'abandonne aux séductions de la cadence, suit le mouvement des hémistiches et la seule harmonie des rimes, elle devient monotone, fût-elle mélodieuse, et elle endort après avoir quelque temps fatigué. Il est des acteurs qui, pour éviter cet écueil, ne tiennent aucun compte du rhythme, brisent l'allure de l'hémistiche, dédaignent la rime et la césure, et réduisent la poésie aux conditions d'une prose difforme. Autant de systèmes, autant d'erreurs; il faut, sans déclamer, dire, mais, qu'on ne s'y trompe pas, dire des vers. Je dois sentir que vous ne parlez pas en prose, mais sans que ce soit l'ennui qui m'en avertisse ou bien le ton traînard d'une lente mélopée. Rachel avait ce grand mérite d'exprimer les plus fines nuances avec une telle variété et en même temps un tel sentiment de la vraie mélodie du vers, que

tout le charme mystérieux dont la poésie pare la pensée subsistait dans sa pureté, que l'attention, toujours soutenue, suivait les détours de l'idée et s'élevait avec elle sur les hauteurs.

Mais la nature qui l'avait prédestinée à devenir une grande tragédienne, lui avait donné une grâce spéciale et qu'elle seule a obtenue parmi toutes celles qui ont jamais prononcé les vers des poëtes. C'était un organe étrange, à la fois flexible et sonore : cette voix qui n'était ni creuse, ni dure, semblait sortir d'un gosier d'airain. De là, pour l'expression tragique, pour les prolongements de l'alexandrin, une puissance incomparable, et lorsqu'il fallait que l'accent fût doux et tendre, elle devenait insinuante, passionnée, mélancolique sans perdre son timbre vibrant. Il y avait une saisissante beauté dans ces tons graves qui retentissaient avec une prestigieuse harmonie. Rien ne convenait mieux à ces hautes figures pour la manifestation de

leurs âmes que cette voix profonde. On n'eût pas rêvé autrement la parole ironique ou irritée d'Hermione, l'accent hautain et sauvage de Camille; ainsi devait retentir, sous les voûtes du palais d'Auguste, le sévère monologue d'Émilie enivrée de vengeance; quand Pauline s'écriait :

Je vois, je sais, je crois! je suis désabusée!

la vigoureuse intonation de ces notes gutturales semblait ajouter je ne sais quelle affirmation souveraine au cri de l'enthousiasme; dans la déclaration de Phèdre, l'amour exprimé par le son bizarre, pénétrant, moelleux et âpre tour à tour, qui s'échappait de ces lèvres ardentes, avait un caractère effrayant et fatal; dans Monimë, les cordes de cette lyre résonnaient avec une douceur vraiment ionique et une virginale majesté.

III

RACHEL apparaissait ainsi dans tous ses rôles, et elle développait ces qualités admirables dans chacune de ses créations. Mais son génie était aussi varié que les personnages même dont elle exprimait les passions et dont la pensée était incarnée en elle. Voir Rachel dans un de ses rôles, quel qu'il fût, nous révélait soudain non-seulement une âme éloquente, agitée des passions les plus puissantes, mais encore le temps où nous devions être transportés. Par une intuition merveilleuse, Rachel nous faisait connaître tout ensemble la femme en général telle qu'elle est dans tous les siècles, et la femme en particulier, telle

qu'elle était à telle ou telle époque déterminée. Elle réalisait ainsi cette double condition de toute œuvre d'art, qui est aussi la double condition de la nature humaine : l'unité dans les grandes lignes du caractère et la variété dans les lignes accessoires; elle demeurait une femme toujours et avant tout, et elle devenait une Romaine de ce siècle ou de cet autre; une Grecque des temps héroïques ou des temps historiques; une Espagnole, quand elle jouait Chimène, une Juive, quand elle disait avec une suavité qui n'a guère été comprise l'élégiaque rôle d'Esther, une Française même, bien qu'avec moins d'aisance, lorsqu'elle ressuscitait l'aimable et malheureuse Adrienne Lecouvreur dans le drame touchant d'un homme de cœur qui est un charmant esprit.

Rachel, dans Camille, c'était la jeune fille latine passionnément héroïque et à demi barbare. Sa robe de lin accentuait les formes pudiques de la future matrone :

on retrouvait en elle quelque chose de la Clélie de Tite Live; elle avait je ne sais quoi de farouche, de fier, de virginal; on la voyait au foyer de la famille romaine à peine constituée; on sentait dans son attitude sérieuse, dans la simplicité de son vêtement, l'austérité des mœurs primitives; nous étions chez un peuple de soldats et de laboureurs; la charrue et l'épée pour les hommes; pour les femmes la quenouille laborieuse : Rachel sortait de l'atrium où s'écoulait sa jeunesse timide sous les yeux du *Pater familias;* on eût dit que sa main tout à l'heure encore filait la laine auguste de la femme romaine. Elle donnait à l'éternelle colonnade de la tragédie classique l'aspect des maisons rustiques chères à la pauvreté mâle des premiers sénateurs de la cité naissante; elle aimait Curiace avec la sereine chasteté si bien comprise dans la patrie des Vestales, et, quand le désespoir évoquait sur ses lèvres les imprécations furieuses, il y

avait encore dans ce cri de rage de la femme indignée l'énergie des grandes rébellions romaines, quelque chose de l'âme des Coriolan et des tribuns séditieux, la majesté déjà imposante du peuple enfant mais superbe dont elle était la fille, une sorte de religieuse terreur de son propre blasphème contre la ville prédestinée, et la rudesse de cette race de matrones qui seront les mères de tant de héros.

Lorsqu'elle représentait Émilie, elle avait la physionomie hautaine de la grande aristocratie de Rome illustrée par cinq siècles de victoires. Il semblait qu'il eût passé dans son port et dans sa voix un peu de la dignité des antiques maisons sénatoriales ennemies de César. On ne se figurait pas autrement les filles des partisans de Pompée méditant la vengeance après le désastre de Pharsale ; le souvenir des proscriptions vivait dans ses yeux assombris ; les tendresses de la femme éclairaient

sans doute son visage lorsqu'elle disait ce vers si harmonieux :

J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste;

mais, par instants, on croyait voir passer dans son âme la fureur républicaine de Brutus et les tempêtes de la guerre civile. Elle était la dame romaine des derniers jours de la république, prête au meurtre comme Brutus et à la mort comme Caton.

Lorsqu'elle devenait Hermione, sans doute elle était avant tout une femme qui aime jusqu'à l'égarement; elle exprimait d'abord l'ironie ou l'indignation; son regard dur et terrible supposait bien des haines et parfois contenait bien des larmes; elle dardait ses paroles railleuses comme autant de flèches aiguës contre Pyrrhus indifférent à sa beauté; elle accablait sa rivale abattue sous le poids de sa pitié insolente; elle ordonnait le crime avec une fureur concentrée qui saisissait d'effroi le spectateur pensif; mais elle avait compris

aussi le type naïf, charmant et même un peu sauvage de la jeune princesse grecque des temps héroïques : elle était bien la vierge ardente des montagnes de Laconie, née en un siècle voisin encore de celui des nymphes et des demi-dieux; elle avait la fierté d'un sang illustre; on voyait qu'elle était la fille d'Hélène et la descendante des Olympiens : son front semblait accoutumé à se redresser avec un orgueil presque divin sous la voûte mythologique du palais des pasteurs des peuples.

Quand elle était Monime, c'était encore un autre aspect de son génie; elle devenait l'Ionienne esclave des barbares, et qui a conservé de son ciel une indéfinissable nostalgie; sa jeunesse, on le voyait bien, s'était écoulée parmi les chefs-d'œuvre de l'art, et la captive, égarée au fond d'un pays lointain, avait appris au milieu des statues de marbre de sa chère patrie, la grâce souveraine qui éblouissait les rois. Nulle part Rachel n'avait une voix aussi

harmonieuse, une telle nonchalance dans la pose et dans la diction : elle était bien alors la fille de cette terre d'Ionie où l'air était si pur, le ciel si bleu, les femmes si belles, où la langue grecque s'était amollie encore dans un dialecte plus mélodieux; elle avait aussi la mélancolie charmante des femmes antiques arrachées par un vainqueur violent à l'exquise civilisation du sol natal; ses yeux, son geste, son langage révélaient toutes les tristesses de l'esclavage, tout le charme douloureux du poëme de la captivité que tant de peuples des anciens âges ont chanté tour à tour; elle était résignée, mais en femme supérieure et qui sent sa chute; elle a beau être traitée en reine dans « ce climat barbare, » elle n'oublie pas les fleuves de l'Asie mineure, leurs rivages couverts de violettes et d'hyacinthes, leurs eaux d'azur où se mirent les temples de marbre blanc.

Le génie reçoit d'étranges bénédictions. Rachel, qui n'a jamais été ni épouse, ni

chrétienne, se trouva soudain, par une intuition subite, devenir dans Pauline la plus chaste épouse et la chrétienne la plus fervente. Elle représenta merveilleusement la femme préparée par des vertus austères à recevoir l'illumination soudaine de la foi. Grâce à la noble gravité de son accent, à l'ardente passion du bien, au désir du sacrifice qui étincelaient, pour ainsi dire, dans sa physionomie et dans sa parole, on comprenait d'abord ces âmes prédestinées pour le martyre et dignes du Christ par leur dévouement et leur courage, ensuite le temps lui-même où les vertus païennes prenaient un caractère plus pur et plus noble, par une sorte de pressentiment de l'Évangile. Pauline, sous les traits de Rachel, c'était bien encore la femme romaine, comme Camille et comme Emilie; mais quelle différence dans l'expression, dans l'attitude, dans la manière de dire, dans le regard! On voyait, en écoutant Rachel, qu'il y ayait des siècles

entre Pauline et les autres héroïnes; un souffle chrétien avait transfiguré son visage avant même que son âme eût été transfigurée par la foi. En ces temps mystérieux, je ne sais quelle ineffable pureté se répandait sur la face humaine comme un commencement d'auréole; Rachel donnait à la chasteté sublime de cet admirable rôle, à ce profond sentiment du devoir qui est la gloire de Pauline, une forme visible, si j'ose le dire, et cette forme rayonnait d'une douce lumière : on l'eût dit éclairée par l'aube mystique de la croix qui grandissait à l'horizon.

Lorsqu'enfin Pauline déclare la foi qui l'a foudroyée, Rachel, les bras tendus, les yeux au ciel, en extase, ressuscitait pour ainsi dire en elle et dans un type unique le cri sublime de tous les martyrs; elle personnifiait le siècle dans ce qu'il a eu de grand, l'enthousiasme et le sacrifice; ce qu'il y a eu de pur dans l'âme de cette société romaine, à ses dernières heures,

s'était incarné dans l'artiste ; elle était la néophyte et l'inspirée qui annonçait le monde nouveau sur les ruines de l'ancien monde.

Ce merveilleux génie était aussi varié qu'il était puissant. Après avoir joué Pauline, Rachel, deux jours après, jouait Phèdre, et, remontant le cours des âges, après avoir été la chrétienne, elle devenait la femme des temps héroïques. Qui ne l'a pas vue dans ce dernier rôle, a été privé de la plus étrange révélation de la mythologie grecque sous sa forme monstrueuse. Ce qu'elle était comme femme, indépendamment du caractère religieux du poëme, demeurait à la hauteur de ses plus belles créations : l'amour lui brûlait les veines, sa figure pâlie et son corps épuisé dénonçaient ses angoisses ; la volupté, durant son aveu funeste, s'exprimait par un accent âpre et lugubre ; ses sens soupiraient avec une langueur brûlante, son rêve se perdait dans les solitudes des forêts ombreuses, son

regard semblait suivre la vision fantastique des chars volant dans la carrière. Tout cela était beau sans doute, et jamais les fureurs d'une passion physique n'ont été exprimées avec une telle énergie; l'artiste ne pouvait pousser plus loin l'enivrement et le délire, et cependant l'art en sauvait le péril et les scènes les plus ardentes demeuraient infiniment chastes. Mais le plus grand prodige accompli par Rachel lorsqu'elle jouait Phèdre, c'était de nous donner l'impression la plus complète du paganisme des premiers âges. On la voyait en proie aux mystérieuses divinités; le ciel et les enfers remplissaient son âme torturée : l'action se passait entre la déesse invisible, la Vénus fatale, la destinée inflexible et son cœur. Elle semblait marcher, effarée et frémissante, à travers toutes les superstitions et toutes les terreurs du monde antique. De cette voûte tombaient sur elle les malédictions infernales; elle les subissait et les accusait avec un désespoir

navrant. Dans son amour éperdu vivait le sens mystérieux de la volupté mythologiques; il y avait là quelque chose de supérieur à l'amour humain et qui touchait aux amours des Dieux, et aussi quelque chose d'au-dessous de l'amour humain puisque la fatalité gouverne et terrasse cette âme. Rachel avait compris qu'il ne s'agit pas seulement de se tordre, de trébucher, de tomber assise, de languir et de se pâmer, et d'exprimer les diverses nuances de l'amour, de la colère, de l'indignation et de la jalousie; il fallait tout cela sans doute, mais plus encore. Ce n'est pas une mince audace que d'oser prendre ce masque auguste; cette tunique de Crète est la tunique de Nessus pour les imprudentes; cette torche ardente, on ne la manie pas impunément. Rachel pénétrait au fond du sombre mythe grec, de la légende formidable; sans cesser d'être une femme, elle se plaçait dans les régions lointaines où l'histoire

se confond avec la fable et les hommes avec les dieux.

On pourrait, en la suivant ainsi dans tous ses rôles, retrouver dans chacun d'eux à la fois une âme humaine admirablement étudiée et le sentiment d'une personnalité et d'un temps évanouis. Lorsqu'elle était Roxane, dans les emportements fougueux de la passion asiatique, la fille de la Grèce et de Rome se transformait en sultane impérieuse et jalouse jusqu'à la frénésie. Il y avait en son cœur toute l'intempérance de l'amour et aussi quelquefois la mélancolie de l'esclave au sérail.

Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées!

disait-elle avec une douloureuse lassitude à Bajazet; et plus loin, avec quelle colère hautaine laissait-elle tomber le fameux : « Sortez ! » foudroyant comme un coup de hache, laconique comme l'ordre d'un despote oriental. Dans Athalie, ce rôle qu'elle a abandonné trop vite, elle avait saisi du

premier coup le caractère sombre des reines bibliques idolâtres ; on sentait respirer en elle l'âme de ces grandes criminelles qui régnaient par le carnage et la terreur aux pieds des idoles phéniciennes et menaçant le temple de Jérusalem; elle donnait l'impression de ces puissances sanguinaires maudites par les prophètes et ruinées par la colère divine. Dans ses rôles de moindre importance, dans Lucrèce, dans Ériphile, dans Esther, dans Valéria, dans Adrienne Lecouvreur, elle révélait toujours cette triple énergie qui a été sa gloire, elle était la femme par excellence avec ses passions et ses rêves, elle était telle ou telle héroïne vivante, et elle personnifiait un siècle, mais tout cela avec un prestigieux sentiment de l'idéal. Le jour où, au milieu des tempêtes civiles, elle entonna, aux applaudissements du parterre, l'hymne de la Révolution, elle eut la gloire de le dégager par un effort de génie de tout ce que les fureurs politiques lui ont prêté de sinistre et de san-

glant. *La Marseillaise* prononcée par elle plutôt que chantée, c'était le chant de l'indépendance nationale et rien de plus; et certes, lorsqu'agenouillée pieusement devant le drapeau tricolore, Rachel s'écriait:

Amour sacré de la patrie!

il n'y avait pas un Français dans la salle, quelle que fût son opinion, qui ne fût ému profondément, et ne sentît palpiter en lui, sans alliage de haine ou de colère, le souffle divin du patriotisme.

IV

On a dit qu'elle n'était pas émouvante. S'il n'était pas puéril de discuter avec la jalousie ou l'ignorance, je dirais que je ne comprends pas même la valeur de ce reproche. Quant à moi, rien ne me touche plus que l'idéal. Ce qui provoque en ma pensée une admiration insatiable, ce qui parfois fait monter des pleurs dans mes yeux, c'est la manifestation éclatante du beau, qu'un poëte le révèle par le vers, un peintre par la couleur, un sculpteur par le marbre, un acteur par sa personnalité. Il est vrai que Rachel, par les aptitudes mêmes de son génie, ne recherchait pas les rôles doux et tendres : elle préférait représenter les pas-

sions impétueuses, et bien qu'à mon sens elle fût aussi parfaite dans l'expression des sentiments mesurés que dans l'expression des sentiments violents, aussi belle dans Monime que dans Hermione, il est certain qu'elle était plus accessible à la foule lorsqu'elle était jalouse, ironique, furieuse, que lorsqu'elle était aimante, mélancolique ou sereine. De là sans doute ces critiques pitoyables dont sa gloire n'a pas à souffrir. Ceux qui étaient capables de l'étudier, ne se sont jamais plaints de n'être pas assez fortement touchés. Le spectacle de ces passions tragiques si savamment interprétées agitait toute la sensibilité de leur cœur. Ce n'était pas une surexcitation grossière produite sur les nerfs par une déclamation larmoyante, mais un sentiment d'un autre ordre, formé des plus nobles jouissances intellectuelles, des plus intimes ravissements du goût, des plus vives émotions devant de grandioses infortunes. Il faut plaindre ceux qui regrettaient des

attendrissements vulgaires devant cette femme qui a été pendant quinze ans la muse auguste de la tragédie et l'interprète sublime des poëtes sacrés.

Alfred de Musset, pleurant dans un admirable poëme la mort de la Malibran, regrettait que l'artiste dramatique mourût « tout entier. » Est-ce là une pensée absolument vraie? Je ne le crois pas. Non, êtres de génie ne meurent jamais sans laisser de trace. Il subsiste d'eux quelque chose de grand, même quand leur voix s'est éteinte. Rachel a retrempé toute une génération aux fécondes sources littéraires, elle a réveillé l'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre et pour l'austère tragédie. Elle est venue à une époque où les violences d'une jeune école avaient rompu avec les traditions et où le goût public avait presque oublié les hautes traditions de l'art; elle est venue comme la prêtresse d'un culte évanoui; elle a relevé l'autel, elle a ranimé le feu sacré, elle a fait entendre de

nouveau l'oracle, elle a ramené la foule dans le sanctuaire. Rien de tout cela n'est stérile. Maintenant les statues des dieux de la poésie française sont rétablies sur leur piédestal d'où elles ne seront plus ébranlées. Nous avons vu pendant quinze ans la foule attentive préférer aux séductions des nouveautés la splendeur du beau éternel. Le sens de l'idéal a été réveillé de sa torpeur, et il est demeuré vivant dans nos âmes, grâce au mystérieux enseignement qui émane comme un parfum de la pensée des grands poëtes.

HÉGÉSIPPE MOREAU

HÉGÉSIPPE MOREAU.

BEAUCOUP de gens ont parlé d'Hégésippe Moreau, la plupart avec trop d'indulgence ou trop de sévérité. Les premiers, attendris profondément par ses malheurs et sa mort, ont oublié ses fautes et surfait le mérite de son œuvre[1]; les seconds n'ont voulu lui tenir

1. C'est ce qui est arrivé récemment, et à propos d'Hégésippe Moreau, à un aimable écrivain, encore une jeune ombre!—Armand Lebailly, qui vient de mourir il

compte ni des tentations de sa vie, ni des entraînements de son époque. Je crois qu'il faut, lorsqu'on étudie un homme, le considérer tout entier, sans parti pris d'apologie ou de satire, sans se soucier d'en faire un héros parfait ou d'abaisser dans l'estime publique une âme faillible comme toutes les âmes. La perfection est infiniment rare, aussi bien que la perversité. La plupart des hommes flottent dans un milieu qui n'est ni l'une ni l'autre; ils ont quelques vertus, ils ont des vices; ils aperçoivent par un coin la vérité, et ils sont plongés, d'autre part, dans de très-épaisses ténèbres. L'œuvre de la critique est précisément de peser la valeur de ce

y a quelques mois. Il a publié des œuvres inédites de l'auteur du *Myosotis* et une *Étude sur la vie du poëte*. Ce travail très-consciencieux et très-habilement fait est plutôt une apologie qu'un portrait. On y sent beaucoup d'émotion et beaucoup de sentiment littéraire, mais ce n'est qu'un côté du tableau. Les lettres demeurent néanmoins fort redevables à Armand Lebailly, qui a retrouvé beaucoup de détails curieux sur la vie d'Hégésippe Moreau, ce frère en poésie qui l'avait précédé sur le funèbre lit de l'hôpital.

bien et de ce mal et de reconstruire un personnage réel à l'aide de ces données contradictoires. Elle ne doit rien dissimuler, de peur d'altérer la ressemblance du portrait qu'elle présente ; elle est comme un miroir qui n'est pas responsable de l'image, mais elle est plus intelligente qu'un miroir, parce qu'elle raconte les causes de la laideur ou de la beauté. Ajoutons qu'il lui sied d'être toujours bienveillante envers ceux qui ont beaucoup souffert. Hégésippe Moreau est de ce nombre : une sévérité aveugle serait inepte et cruelle ; son histoire est triste comme un martyrologe, et si je ne crois pas qu'il y ait lieu de faire, à son sujet, un réquisitoire contre la société, sa vie a été trop pénible pour que la critique ne soit pas douce pour son ombre. Elle lui doit la vérité, sans doute, comme à tout autre, parce que la pitié même ne dispense pas de la dire, mais elle lui doit en même temps la sympathie qu'on ne refuse jamais à de telles douleurs et à une

telle mort. Dans les quelques pages où je parlerai de lui, je m'efforcerai d'être juste envers l'homme, envers le poëte, et de dire ce qui sera, je le crois, le sentiment de l'avenir.

I

On sait qu'il était enfant naturel, et que son père ne l'a jamais reconnu. Bientôt même il fut orphelin. Heureusement que la Providence a des caresses pour les enfants sans mère : celui-ci trouva des bienfaiteurs qui se chargèrent de son éducation et le placèrent dans un collége dirigé par un ecclésiastique. Il en sortit, ses études faites, et entra chez un imprimeur de Provins, sa patrie d'adoption : lui-même était né à Paris, mais ses parents l'avaient emmené à Provins, dès son enfance, et c'est là qu'il fut élevé, qu'il a grandi, qu'il a commencé à penser et à aimer. En faut-il davantage pour qu'on puisse considérer, comme sa

patrie, Provins, la ville des roses? Le nom du poëte est uni à cette petite cité charmante, dans le souvenir de la postérité; Provins l'a adopté pour son fils, et elle est fière de lui; une de ses rues s'appelle rue Hégésippe Moreau, et si jamais on lui élève un statue — ou plutôt une statuette, — c'est à Provins qu'elle sera placée et que son ombre aimera l'y voir. Il fut heureux là, en effet, et ne le fut nulle part ailleurs; il y ressentit, bien jeune encore, une passion aussi pure que poétique, pour la fille de l'imprimeur qui l'avait accueilli, mademoiselle Louise Lebeau, qu'il appelle *sa sœur*, et qu'il a chantée.

Mon cœur ivre à seize ans de volupté céleste
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste!

Il quitta Provins pour venir à Paris tenter la fortune; il ne devait y trouver que des déceptions, la misère et la mort. Paris lui fut toujours funeste : son esprit, son corps et son âme n'étaient point faits pour

cette arène. Sa poésie idyllique et élégiaque respirait plus à l'aise l'air des champs et des bois que l'atmosphère épaisse de la ville ; sa pensée, qui se fût doucement épanouie à l'ombre des grands arbres et dans l'oubli des rudes soucis de la vie matérielle, s'irrita et s'aigrit dans les inquiétudes et les tortures de la pauvreté parisienne, le plus terrible de tous les supplices. Il essaya de tromper ses angoisses et d'échapper au sentiment de sa situation présente par une préoccupation passionnée des affaires politiques. Mais ce fut en vain : la misère aiguise, contre le malheureux qu'elle tourmente, toutes les pointes dont se servaient les bourreaux carthaginois pour interrompre le sommeil du héros romain ; elle éveille, elle éveille sans cesse, quel que soit le breuvage par lequel on veut s'é ourdir. Dans les batailles de la rue, dans la polémique des cafés, dans les inspirations de sa poésie républicaine, aussi bien que dans le plus tristes distractions de sa vie désor-

donnée, Hégésippe Moreau était poursuivi par les implacables nécessités de chaque jour; il avait faim, il avait froid, il lui arriva de passer la nuit, faute de logement, à la belle étoile, au fond de quelque bateau amarré au quai de la Seine. Sa santé, déjà délicate et qui parfois se refusait au travail, souffrit de plus en plus de tant de privations, qui auraient brisé des hommes plus robustes. Il fallait à ce jeune homme frêle, d'une constitution nerveuse et de poumons débiles, les senteurs exquises des prairies en fleur, les tièdes haleines de la campagne, une vie régulière et des soins assidus. Enfin, à Paris, il se trouva mêlé à des libertins, qui l'entraînèrent dans de funestes désordres, détruisirent en lui cette foi chrétienne que lui avaient enseignée ses premiers maîtres, et l'initièrent en revanche aux doctrines politiques qui sont, depuis plus d'un siècle, en France, le fléau de la liberté; il devint un révolutionnaire dans

la plus triste acception du mot, l'allié de ces funestes citoyens qui poursuivent par l'émeute le triomphe de leurs doctrines et prétendent expulser le Christ de la société moderne. Ce sont ces hommes-là qui ont perdu Hégésippe Moreau : il a reçu de leur école toutes les erreurs dont il a été la victime; ces amitiés de club et d'estaminet lui ont enseigné la haine d'un travail suivi, et par suite l'ont enchaîné à la misère : ces bohèmes ennemis du Dieu qui réprouve leurs vices et de la société qui les méprise, ont jeté dans son cœur noble et doux à l'origine, les semences de la colère et de l'impiété. Grâce à eux, il a souffert dans son âme, car la haine est douloureuse et le scepticisme est un fardeau; il a compromis sa constitution délicate dans des excès qui en ont précipité la ruine, il a transformé la vraie et primitive nature de son talent, et il a fait balbutier à sa muse des chansons grivoises, ou de grandes phrases révolutionnaires. Paris,

le Paris de ce temps-là, avec ce qu'on appelait à tort la jeunesse, c'est-à-dire une poignée d'étudiants qui se croyaient républicains et qui n'étaient que des utopistes débauchés et tapageurs, avec ces systèmes politiques, dont la France, plus tard, devait à ses dépens connaître la folie, fut le meurtrier de ce jeune poëte, qui aurait dû rester à Provins, pour y chanter la fermière, la Voulzie et les roses. Beaucoup de ceux qui ont fait si grand bruit autour de son cercueil et qui ont pris texte de cette mort pour déclamer contre le temps dur aux rêveurs, étaient ceux dont les doctrines et dont les exemples l'avaient tué. Il n'était pas la première et il ne sera pas la dernière victime de ces fainéants emphatiques, de ces songes-creux perfides, de ces envieux impuissants, de ces sophistes effrontés, qui savent si bien, une fois que leurs conseils et leurs systèmes ont jeté les âmes dans les abîmes, embaumer les malheureux dans leurs discours et imputer

leur propre crime à la société stupéfaite de tant d'audace. Heureusement que l'histoire n'est pas leur dupe. C'est à eux qu'elle fera remonter la responsabilité de cette mort; elle saura que si Hégésippe Moreau a expiré dans un hôpital, ce sont ses fautes qui l'y avaient conduit; elle n'imputera pas ces fautes au faible et malheureux poëte, mais aux prétendus amis, — qu'auraient fait de plus des ennemis, grand Dieu! — dont les conseils l'ont égaré dans la misère et dans le sophisme, ces dédales d'où il n'est jamais revenu.

Hégésippe Moreau ne fut donc jamais un homme politique dans le vrai sens de ce mot; il respira dans l'air de son temps toutes sortes de doctrines plus ou moins tristes qu'il accepta avec l'enthousiasme d'un poëte, sans être de force à les discuter en philosophe ou en économiste. Il y avait alors à Paris beaucoup de jeunes gens qui, sans avoir la moindre notion de cette science dont l'objet est le gouvernement

des peuples, raisonnaient chaque jour de politique dans les estaminets, et prenaient le fusil à la moindre alerte, à la moindre émotion dans la rue; peut-être ne savaient-ils pas au juste jusqu'où leur imprudence pouvait engager l'avenir de la patrie, mais cet enfantillage dangereux fut une des plaies de ce temps-là. On ignorait encore combien il est périlleux de s'opposer toujours à un gouvernement, d'inaugurer un système de taquineries dans les journaux et d'émeutes perpétuelles sur la place publique. Disons le mot familièrement : on jouait à la révolution sans penser que la fortune de la France était l'enjeu. Hégésippe Moreau eut le tort d'être de la partie, et son excuse est précisément dans son ignorance absolue de toute politique sérieuse. Ce sont les ambitieux, les meneurs, les gens adroits que l'histoire blâme sévèrement : pour les étourdis et les rêveurs elle leur pardonne parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Étudiez les choses, leur dit-

elle; calculez la valeur des intérêts sociaux; appréciez le mécanisme des services publics, la difficulté de donner un mouvement d'ensemble à ces innombrables rouages, l'importance des affaires soumises chaque jour à la décision d'un gouvernement, la science et les ménagements qu'exigent les rapports internationaux, et vous verrez, si vous êtes sincères, que ce ne sont pas là des questions dont il soit permis de parler à la légère, et qu'on puisse traiter au gré de son imagination ou de sa fantaisie. Pesez encore tout ce que le désordre et les inquiétudes qu'il amène coûtent à la fortune publique dont les vrais hommes d'État comprennent le prix inestimable et dont ils savent respecter les droits, et peut-être serez-vous moins empressés de compromettre par une fâcheuse impatience et au nom de doctrines aventureuses des intérêts aussi sacrés.

J'attache donc, quant à moi, infiniment peu d'importance aux idées politi-

ques d'Hégésippe Moreau. C'est à tort qu'on a voulu leur donner, par esprit de parti, une valeur qu'elles n'avaient pas. Elles lui venaient d'hommes qui lui avaient été funestes et qui ont spéculé, au profit de leurs opinions personnelles, sur ses opinions et sur sa mort. Considérons-le comme un poëte avant tout; son talent d'écrire est sa véritable force et son titre d'honneur devant la postérité.

II

Je trouve ce talent incontestable. Hégésippe Moreau est un poëte de race. Il est mort trop jeune — à vingt-huit ans — pour être un écrivain achevé, mais son inspiration est vraie et vive. Son vers coule de source et son rhythme est assuré. Il a le secret de la grande harmonie, et l'on sent que sa pensée et sa forme sont nées ensemble. Il soutient l'épreuve du vers alexandrin, fatal à tant de poëtes, et sa strophe a des ailes. Son *Myosotis* manque d'unité sans doute dans le style et dans la composition, mais c'est un recueil de fragments précieux : ce n'est pas un temple, mais ces diverses pièces représentent assez bien

des matériaux pour construire un beau temple. Colonnes et statues éparses, il n'eût fallu qu'une idée générale et qu'un souffle supérieur pour les réunir. Un livre de poésies, qu'on ne s'y trompe pas, bien qu'il soit fait de pièces détachées, doit former un ensemble. Les grandes œuvres sont unes par le sentiment aussi bien que par le style. Qu'on relise les *Méditations* ou les *Feuilles d'automne*, on sera frappé de cet enchaînement. Ces beaux ouvrages représentent, pour ainsi parler, un temps de poésie, une époque de la pensée du poëte, une idée générale dont chaque pièce est une forme différente, un même visage avec une multitude d'expressions plus ou moins profondes. Le *Myosotis* n'est rien de tout cela ; ces inspirations viennent des quatre coins de l'horizon littéraire ; on y sent les hésitations d'un esprit mal fixé encore sur sa vocation vraie ; rien ne se suit et ne s'enchaîne. On a peine à définir quel sera le lit où cette source va s'épan-

cher ; il y a là plusieurs petits ruisseaux et pas de fleuve. On retrouve diverses tendances du poëte ; aucune forme prédominante et assurée n'apparaît avec clarté. Idylle, poëme, élégie, chanson, ode, tous les genres sont effleurés : aucun n'est approfondi ; le poëte va en tâtonnant dans les ténèbres, il aperçoit mille lueurs, rarement le grand jour. Bien que çà et là son vers faiblisse et que de bons juges, M. Sainte-Beuve, M. Louis Ratisbonne, lui aient reproché avec raison quelques images fausses et quelques erreurs de style, toutefois on peut le dire maître de sa forme, mais il ne sait pas user complétement de ses ressources et les incertitudes de sa pensée se trahissent de page en page. Le *Myosotis* est essentiellement une œuvre inachevée où la jeunesse inexpérimentée de l'auteur apparaît, non-seulement dans les doctrines et dans les idées, mais encore dans les tâtonnements et les incohérences de son inspiration inquiète.

Je l'ai dit et je le répète, profondément convaincu de mon opinion, l'élégie et l'idylle étaient les véritables genres d'Hégésippe Moreau : la poésie s'était révélée sous ces deux formes à sa pensée avant que les plus déplorables passions politiques ne fussent venues l'en détourner et lui faire croire que sa vocation était la satire révolutionnaire et la chanson graveleuse. L'infériorité des pièces de vers où il échappe à l'idylle et à l'élégie pour écouter les conseils des muses violentes démontre clairement quelle était sa véritable voie, et le titre même de son recueil, ce titre si mélancolique et si doux, *Myosotis*, « Souvenez-vous de moi, » n'indique-t-il pas des tendances élégiaques et rêveuses chez le poëte qui a eu le bonheur de le rencontrer dans une heure de tristesse ? Jamais un écrivain politique, jamais un véritable auteur de satires ardentes, jamais surtout un chanteur de couplets effrontés n'eût trouvé ce mot charmant. On est surpris quand on

trouve sous ce titre champêtre et amoureux quelques ïambes furieux et de trop nombreux vaudevilles. L'antithèse du nom et de certaines parties de l'œuvre heurte l'esprit comme une dissonance heurte l'oreille; il faut pour la comprendre savoir que le fond de l'inspiration d'Hégésippe Moreau était en contradiction flagrante avec de tels passages, et que, pour ainsi dire à son insu, obéissant à la force des choses, le poëte a choisi un titre qui exprimait beaucoup mieux son vrai sentiment poétique que les diverses suggestions auxquelles sa muse n'a que trop souvent cédé.

Il avait cependant une forme si belle et si ample, que même dans ses pièces de vers politiques, si longues, si lentes, pour la plupart déclamatoires, plus d'un passage étincelle de beautés sévères. Cette série de satires publiées à Provins, sous le titre de *Diogène*, contient d'admirables élans, car en un genre même qui n'est pas le sien, le poëte apparaît toujours. J'ai remarqué

surtout ses beaux vers à Merlin de Thionville, qui venait de mourir, ses dédains exprimés avec tant d'éloquence :

En face d'un tel homme, oh! qu'ils semblent petits
Ces législateurs nains dans le centre blottis!
Ces rhéteurs fanfarons à la voix menaçante
Qui tonnent sans danger contre l'émeute absente,
Et râlent un long cri d'épouvante et de deuil,
Sitôt qu'un bruit suspect bourdonne sur le seuil.

Bien qu'il y ait là quelque peu d'imitation de Barthélemy et de Victor Hugo, de ce dernier surtout dans l'*ode à la Colonne :*

Rhéteurs embarrassés dans votre toge neuve!

Et encore :

Vous avez peur d'une ombre et peur d'un peu de cendre.
Oh! vous êtes petits!

Malgré cette imitation, dis-je, il y a dans les vers et dans la plus grande partie de cette pièce un souffle puissant et de la couleur. C'est de la poésie, nerveuse,

franche, superbe parfois dans ses libres allures. Malheureusement ce ton ne se soutient pas toujours, et lorsque dans ce même morceau, le poëte en vient à faire l'éloge de la Terreur, et même avec une sorte de délire à regretter qu'elle n'ait pas été plus violente, il défend cette déplorable cause avec des raisonnements insensés et de pitoyables images. Il s'étonne naïvement qu'on reproche au peuple tant de sang répandu et tant d'exécrables violences : quelles exigences en effet ! réclamer contre les massacres et l'échafaud !

Il faudrait qu'il n'eût pas de fiel dans les entrailles,
Qu'il *étouffât* la soif des justes représailles,
Et ne *réveillât* pas contre ses ennemis
Le beffroi, *chaud encor*, des Saint-Barthelemys !

Tout cela est mal dit et encore plus tristement imaginé. Il est difficile d'être un plus maladroit avocat. Cependant quelques vers plus loin, le poëte continuant son éloge inhabile des septembri-

seurs et des terroristes, les vante plus malheureusement encore et les compare, — ce qui a dû flatter médiocrement leurs ombres, — à des despotes asiatiques; singulier idéal pour un poëte épris de liberté!

Semblables au Mogol, *pourvoyeur de vautours*,
Qui de crânes humains édifiait des tours,
Au dieu qu'ils confessaient votant d'horribles fêtes,
Pour lui bâtir un temple ils entassaient des têtes!

Il y a du vrai dans cette comparaison, mais comment tirer de là les éléments d'une apologie? Mieux vaudrait un sage ennemi! Hégésippe Moreau n'est pas en politique meilleur prophète qu'avocat. Dans une pièce de vers profondément injuste, adressée à Joseph Bonaparte, il s'écrie :

Mais il dort sans réveil, le géant de l'empire!

Et il démontre catégoriquement que le trône impérial est tombé pour jamais. Assurément il était presque impossible de

deviner alors la résurrection soudaine de la grandeur napoléonienne et le retour de cette dynastie, et il faut excuser Hégésippe Moreau de n'avoir pas vu un avenir voilé à tous les regards. Mais pourquoi ce ton de prophétie superbe? Puissent les poëtes, en présence de cet exemple, se souvenir désormais qu'ils chantent dans un pays où a été prononcé le mot d'un homme qui connaissait bien la France : « Tout arrive, » et se dispenser de prédire.

Je ne veux pas insister sur les chansons graveleuses d'Hégésippe Moreau; elles font tache dans son recueil d'abord par l'inconvenance des idées, ensuite par la faiblesse du style. Elles ne sont pas même spirituelles; dans quelles grossièretés de bas étage et dans quels calembours, se complaît le poëte égaré hors de son domaine! Il n'est pas plus heureux dans ses vers irréligieux. Hégésippe Moreau a eu le tort grave d'insulter les premiers maî-

tres de son enfance, ceux qui avaient formé son intelligence et son cœur, et qui lui avaient donné *gratuitement*, une instruction dont il se servait pour les calomnier; il a eu enfin, à cette occasion, un autre tort, moins sérieux cette fois : celui d'écrire sur le petit séminaire, où il avait été élevé, de mauvais vers, remplis d'images de mauvais goût et de déclamations creuses :

Un *ogre*, ayant flairé *la chair qui vient de naître*,
M'emporta *vagissant*, dans sa robe de prêtre;
Et je grandis, captif, parmi les écoliers,
Noirs frelons que Montrouge *essaime par milliers*,
Stupides *icoglans*, que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Église française, etc.

Rien de plus vulgaire que ces insultes. L'originalité manque à l'expression violente de ces griefs imaginaires. L'esprit de parti entraînait Moreau à de telles erreurs littéraires et morales, car il y avait au fond de son cœur, si tourmenté qu'il fût par le scepticisme, un sentiment religieux, et même chrétien, qui se traduisit

un jour par des regrets harmonieux et une douce mélancolie. Ce jour-là il fut mieux inspiré; il abandonne la satire funeste à sa pensée pour rentrer dans le cercle des idées pures, dans la véritable patrie de sa muse. Il y a un accent vraiment tendre et suave dans les vers où il exhale sa tristesse d'incrédule qui aspire à la foi et qui regarde le ciel :

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes,
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes;
Complice des docteurs et des Pharisiens,
J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens.
Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
Arrachant une croix à la coupole veuve,
Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol,
De loin, sur les manteaux je veillais comme Saul!

Voilà d'admirables vers où je rencontre un poëte. Ces remords éloquents rachètent plus d'une faute; ce retour de la pensée vers les joies pieuses de l'enfance, est aussi

mélodieux que sincère ; Hégésippe Moreau avait trouvé là, dans un sentiment vrai, une heure de cette inspiration toujours refusée aux sentiments factices; il a obtenu cette heure au pied de l'autel, en cette soirée où il entra dans Saint-Étienne du Mont solitaire, et rêva longtemps en présence de Dieu. Tant de scènes s'étaient ranimées ! tant de tristesses s'étaient calmées ! tant d'émotions avaient tressailli ! Il nous le dit avec éloquence :

Ces mille souvenirs erraient dans ma mémoire,
Et je balbutiai : Seigneur ! faites-moi croire !
Quand soudain sur mon front passa ce vent glacé.
Qui sur le front de Job autrefois a passé
Le vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,
Et soudain je sentis que je gardais encore
Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

O le poëte élégiaque ! comme il est noble, charmant, lorsqu'il est lui-même. Que sont devenues alors ces tristes images de l'*ogre flairant la chair* et revêtu d'une *robe de prêtre ?* que sont devenus les *ico-*

glans et les *noirs frelons?* Le style de ces vers est irréprochable; Hégésippe Moreau est dans sa voie, il abandonne le caprice pour parler le langage de son cœur : dès lors il s'élève, il se purifie, il entend la lyre invisible accompagner ses paroles. Dans cette vie ballottée au gré de tant d'orages et agitée par tant d'inquiétudes, il faut savoir excuser bien des erreurs : le poëte a conscience lui-même des inconséquences de sa pensée, il n'ignore pas ce que la douleur qui aigrit l'âme lui a fait proférer d'expressions injustes, et n'est-ce pas lui qui s'est écrié?

Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poëte? un baiser et du pain!

Peut-être le jour où il écrivit les beaux vers que j'ai cités, avait-il obtenu ce pain qui lui a été si souvent refusé? à coup sûr, du moins, il était descendu sur lui dans l'église silencieuse une inspiration amie, un sourire d'en haut, quelque chose

de fortifiant comme une nourriture céleste et de suave comme un baiser.

Nulle poésie n'eût été plus souriante et plus douce que celle d'Hégésippe Moreau si la misère et l'abandon n'avaient excité en lui des passions qu'il ignorait à l'origine. C'était une nature tendre et facilement émue ; il avait aussi une organisation nerveuse, impressionnable et qui subissait à l'excès l'influence des choses extérieures. La plupart des poëtes sont ainsi. Je ne l'accuse pas : je constate. Je ne trouve en lui aucune personnalité bien nette, bien tranchée, conséquente avec elle-même : son âme est comme son talent, incertaine, se dirigeant ici ou là, d'après telle ou telle impulsion qui ne vient pas d'elle-même. Elle tâtonne, elle va vers le bien et vers le mal, vers la joie et vers la tristesse, comme sa pensée vers la satire ou vers l'idylle. Les circonstances la font ce qu'elle est; Hégésippe Moreau n'était pas encore un être moral complet, logi-

que, harmonieux, d'accord avec lui-même, maître de sa volonté, appuyé sur des principes solides, et y conformant résolûment sa vie. Il flottait entre diverses passions comme entre divers genres littéraires. Mais, il faut le dire à son honneur, avec une profonde pitié en définitive pour tout ce qu'il a souffert, avec une grande indulgence pour la colère et l'amertume qui ont rempli son âme éprouvée par tant de déceptions, les tendances de sa nature lorsqu'elles n'étaient pas contrariées par les rigueurs de la destinée, les désirs de son cœur lorsqu'ils n'étaient pas étouffés par des passions impérieuses, les rêves de sa pensée lorsque les préoccupations de la misère ne les transformaient pas en cris de haine et en blasphèmes, tout ce qui, enfin, était lui-même, indépendamment de sa vie, indépendamment de ses douleurs, indépendamment des mauvais conseils, l'entraînait vers le bien, vers l'honnête, vers le calme. S'il eût été heureux, il eût été

l'un des plus doux et des plus souriants parmi les poëtes; je ne vois pas d'aigreur au fond de son âme, la haine y est à la surface. Hégésippe Moreau est comme un bassin limpide dont nous voyons les eaux troublées par une pluie d'orage, mais si le temps était pur, nous l'admirerions tranquille et reflétant l'azur du ciel.

Son œuvre démontre cette vérité : dans les courts intervalles de bonheur qui lui ont été donnés, comme son inspiration est gracieuse et comme sa voix est suave! Plaignons ce poëte élégiaque, égaré dans la politique et accablé par la misère, plaignons ce cygne perdu dans les brouillards sombres de Paris. Répétons-nous les vers qu'il a écrits dans les heureux instants de sa vie si triste, trop courtes heures où il chantait l'hospitalité des amis champêtres :

Amour à la fermière! elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit, dans la mousse.

Vieux vagabond qui tend la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

Quelle gaieté charmante! le bon temps et les belles journées dans les champs et dans les bois! l'âme du jeune poëte se dilatait alors, il s'était échappé de Paris quelques semaines, il respirait l'air pur, il s'enivrait des aromes du feuillage et des sources fraîches. Mais ce fut pour trop peu de temps, hélas! il lui fallut quitter bientôt cette oasis rencontrée dans son désert.

C'est là qu'un jour je vins m'asseoir
Les pieds blancs de poussière,
Un jour.... puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Un jour! il y a bien des regrets et des émotions dans ce seul mot. C'est au fond de cette retraite où il ne doit plus revenir, qu'il enverra plus tard ses vers, c'est à ces amis qu'est dédié le *Myosotis*, c'est ce doux souvenir qui l'éclairait dans ses su-

prêmes tristesses et qu'il a voulu immortaliser dans ses dernières strophes :

> Au val béni partez, fils de ma muse !
> A peine éclos, c'est là qu'il faut aller ;
> Partez sans moi ! vous direz pour excuse :
> Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler.

Il avait là vraiment vécu. Il s'était retrempé avec une volupté sainte dans la solitude et la grande nature ; il s'était promené sous les arbres murmurants, il avait écouté les voix qui chantent dans la campagne à l'heure où le jour tombe ; si parfois des pensées tristes s'étaient élevées dans son cœur, le charme de ces beaux lieux les avait changées en une pacifique mélancolie ; il avait, enfin, sur les bords de la rivière ombragée de peupliers sonores et chère à son enfance, passé des heures bien douces qu'il ne devait jamais oublier. Plus tard, lorsqu'il fut revenu dans cette sombre arène, dans ce Paris où il luttait en vain et où

il allait mourir, c'était dans ces souvenirs que se complaisait le poëte, et ils lui ont inspiré ses plus beaux vers : « On n'aurait point parlé convenablement de Moreau, si l'on ne rappelait chaque fois à son sujet, ces vers délicieux, où il a comme rafraîchi sa pensée et son âme. » C'est un maître de la critique, M. Sainte-Beuve, qui l'a dit; il faut donc la citer tout entière, l'adorable méditation adressée à cette rivière de Provins désormais aimée des poëtes comme la Blandusie d'Horace.

S'il est un nom bien doux, fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine.
Un géant altéré la boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois pleins de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent à l'ombre des buissons
Dans le langage humain traduit ces vagues sons;
Pauvre écolier rêveur et qu'on disait sauvage,

Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. Dieu me le doit toujours !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie, et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec amour et me trompe, qu'avant
De clore un jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encor au bruit de tes roseaux chanteurs
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs !

III

Ce vœu ne fut jamais accompli. Hégésippe Moreau ne revit pas la Voulzie. Il ne lui fut pas donné d'aller, selon son désir, une fois encore :

Au fond des bois rêver, courir, s'asseoir !

Il reprit cette vie agitée au gré de tous les vents contraires et toujours incertaine du lendemain. Il se comparait lui-même à l'abeille errante, dans de ravissants vers qu'on a placés depuis dans un opéra-comique et dont une aimable cantatrice a si bien fait ressortir la grâce exquise.

Mais dans les paroles divines,
Je me confie, et sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir.

Il essaya de vaincre la fortune impitoyable, mais en vain. Le pauvre poëte ne pouvait pas, avec sa santé débile et son esprit capricieux, s'assujettir à un travail suivi ; sa misère devint de plus en plus douloureuse et sombre. C'était en vain que ses protecteurs et cette Louise qu'il a aimée lui envoyaient quelques-uns des objets nécessaires ; c'était en vain qu'il avait rencontré dans ses derniers temps des amitiés qui auraient à la longue calmé son âme tourmentée, Arsène Houssaye, par exemple, si sympathique aux vrais poëtes, parce qu'il est un vrai poëte lui-même, Alfred de Vigny, auquel il adressait, après avoir vu *Chatterton*, des vers éloquents et désespérés. Son livre, *le Myosotis*, avait enfin paru et son nom allait commencer à per-

r le brouillard qui enveloppe, à l'ori-

gine, le nom des plus illustres maîtres. Hélas! la parole fatale qui ruine aussi bien la destinée des humbles que celle des rois : il est trop tard ! était le mot de sa destinée. La maladie inflexible le saisit et le jeta dans cet hôpital de la Charité, où il devait mourir, comme Gilbert, qu'il avait chanté, était mort à l'Hôtel-Dieu.

Ce fut un deuil pour les lettres. Hégésippe Moreau était digne d'être pleuré. Il restera avec ses faiblesses, ses erreurs, ses fautes, et aussi son inspiration émue, j'allais presque dire son génie, parmi ces jeunes ombres dont on admire l'œuvre imparfaite en se demandant ce que l'homme serait devenu si Dieu lui avait laissé la vie. On dit qu'à sa dernière heure son visage portait l'expression d'une douceur suprême. Je le crois aisément : la tempête avait cessé ; dans ce grand apaisement de la mort, le poëte avait repris sa sérénité originelle ; sa nature première rede-

venait la plus forte en présence de l'éternité, et rien ne restait plus en lui de ces haines passagères dont il avait été la victime.

CURRER BELL

CURRER BELL.

I

La plupart des écrivains ont placé quelques traits d'eux-mêmes dans leurs livres. Il est impossible à l'homme de se dégager complétement de sa personnalité; elle perce toujours, quoi qu'il fasse; mais d'ordinaire les écrivains les moins discrets ne se montrent que çà et là, et par instants, dans

l'ensemble de leur œuvre ; les traits épars de leur physionomie échappent à l'analyse superficielle : c'est une réticence, c'est un aveu rapide, c'est un soupir ; on croit qu'ils vont achever la confidence, mais ils se taisent tout à coup, saisis d'une modestie instinctive, ou distraits d'eux-mêmes par l'imagination qui les emporte ailleurs. A chaque instant ils déroutent la curiosité qui les cherche, qui croit les surprendre, ne les aperçoit qu'à la dérobée, et doit rassembler ses observations isolées pour retrouver l'âme, la vie, la pensée intime du poëte, mêlées à d'autres âmes, à d'autres vies, à d'autres pensées.

Mais ce qui est rare, c'est la persistance d'une analyse personnelle très-évidente, érigée en système ; c'est un écrivain uniquement préoccupé de soi, se donnant continuellement en spectacle à soi-même et aux autres, forçant tous ses personnages à converger vers ce centre, indifférent à tout ce qui n'est pas lui ou ne

ramène pas vers lui, en un mot, ne poursuivant qu'un seul but, l'exposition de son passé, de ses rancunes ou de son idéal. Tel est Currer Bell, et telle est son œuvre, et avant même que sa biographie, écrite par mistress Gaskell, vînt faire connaître au public la vie de miss Brontë, les esprits attentifs avaient deviné à peu près ce qu'elle nous raconte. Un tel accent ne trompe point; la passion se dénonce; il y a de ces emportements qu'un auteur impersonnel n'imite pas, et, du premier coup d'œil, on reconnaît que miss Brontë a éprouvé tout ce qu'elle raconte, qu'elle se décrit avec complaisance, qu'elle a souffert de la même façon que ses héros, qu'elle a vécu ou rêvé leur vie, qu'elle les a animés de son souffle, les a pétris de sa substance, qu'elle a pleuré toutes leurs larmes, subi toutes leurs émotions, qu'elle immortalise en eux les douleurs ou les illusions dont elle a été la victime, et qu'elle parle par leur voix.

Reconnaissons-le avec admiration : il faut qu'elle soit grande et forte cette absorbante personnalité pour nous émouvoir ainsi. Qu'un homme, mêlé durant toute sa carrière aux principaux événements de son siècle, nous intéresse à lui dans le cours de longs mémoires où apparaissent d'ailleurs en même temps des caractères et des faits historiques, il n'y a pas là de quoi nous surprendre ; mais qu'une femme, née dans une humble condition, et qui avant d'écrire avait vécu obscure, nous attache à ce point à l'étude de son cœur, voilà qui semblerait étrange, si d'abord le talent littéraire de miss Brontë et l'élévation de son style ne justifiaient le succès de ses œuvres, et surtout si nous ne nous sentions pas ici en face d'un de ces fiers esprits que la vie a souvent déçus, mais jamais accablés, et qui s'emparent fortement de l'imagination par leur talent sans doute, mais aussi par leur courage. Miss Brontë est de ceux qui ont

réagi contre la douleur par la puissance de leur caractère; quels qu'aient été les maux à subir, abattue un instant, elle retrouvait bientôt son énergie; quelles qu'aient été ses déceptions, quel qu'ait été son épuisement physique, elle avait dans son intelligence même un sanctuaire où elle rencontrait des consolations et reprenait des forces pour lutter, c'est-à-dire pour vivre.

Elle représentait enfin une grande cause, celle des dévouements cachés, du travail modeste et résigné, celle des êtres richement doués d'intelligence et de cœur, mais dédaignés par la fortune, et qui, sans rêver de vaines utopies, se frayent péniblement leur chemin; la cause de ceux qui n'ont reçu du ciel aucun don éclatant, ni la beauté, ni la richesse, et qui, placés, dès leur jeunesse, aux prises avec des difficultés sérieuses et un rude labeur, acceptent leur destin sans pâlir, étouffent les élans d'une ambition légitime et jusqu'aux

murmures de leur cœur pour n'écouter que le devoir, et se forment une dignité triste sans doute, mais imposante. On comprend qu'une telle personnalité, ornée par l'imagination comme dans *Jane Eyre*, présentée dans toute sa réalité, comme dans *Villette*, exprimée par les accessoires, comme dans *Shirley*, transportée même dans un autre sexe, comme dans *le Professeur*, présente un attrait à la fois vif et sérieux, et qu'une imagination si belle, surexcitée par la passion, enflammée par le souvenir de tout ce qu'elle a souffert, et longtemps refoulée en soi-même, ait suffi pour colorer ces tableaux et pour leur donner une âme.

II

MISTRESS Gaskell a raconté la vie de miss Brontë : c'est une sombre histoire; rien ne l'anime, rien ne l'éclaire. Fille d'un pauvre ministre du Yorkshire, celle qui devait illustrer le pseudonyme de Currer Bell fut condamnée à une existence monotone, interrompue seulement par de lugubres jours : pas une distraction, pas une joie; le presbytère, situé dans un pays mélancolique, renferme des hôtes attristés et moroses. L'enfance de miss Brontë s'écoula soit dans ces murs austères, soit dans l'institution de Cowan's Bridge, école de charité barbare où les élèves, victimes de l'avare bienveillance des directeurs, endu-

raient durant de longues années le froid, la faim, les mauvais traitements infligés à leur faiblesse. Elle n'a jamais oublié son douloureux séjour à Cowan's Bridge : sa sœur Maria, élève comme elle de cette maison impitoyable, ne put résister à tant de privations, et mourut, entre ses bras, après avoir longtemps souffert. Sa jeunesse ne fut pas plus heureuse : miss Brontë vit tomber successivement autour d'elle les êtres qui lui étaient le plus chers; son frère, égaré par une passion coupable, fut entraîné de chute en chute jusqu'aux plus profonds abîmes de la débauche. Il vint donner dans la demeure paternelle le spectacle de son abaissement et de ses faiblesses. Si une amitié inaltérable et sacrée n'avait pas aveuglé miss Brontë, elle aurait pu voir sur-le-champ qu'une telle âme était à jamais perdue, et qu'on ne se relève point d'une telle dégradation. Elle espéra longtemps toutefois, car la vertu lui semblait facile; mais on le sent dans

ses lettres, peu à peu elle se décourage, elle comprend enfin que la condamnation est irrévocable, et, cruellement désabusée, elle voit mourir à la fleur de l'âge ce frère jadis sa joie et son orgueil. Ses sœurs lui sont enlevées tour à tour; elle reste seule auprès d'un vieux père aveugle et la dernière debout, entourée de tombeaux. A l'âge où la jeunesse s'enivre d'espérances, elle a pour jamais désappris la joie, elle dédaigne les illusions. Elle est en même temps tourmentée par cette vague et douloureuse inquiétude des êtres d'élite qui se sentent des facultés et des forces supérieures à leur destinée, et dont l'énergie inutile s'use dans l'impuissance et l'obscurité. Elle subit alors une situation psychologique étrange et fatale : son âme s'épuisait à chercher une issue qu'elle ne trouvait pas, et concentrait en elle-même son expansion stérile et ses désirs inassouvis. De là une mélancolie invincible; les rêves de son imagination, comprimés ainsi,

devinrent de plus en plus sinistres; c'est alors qu'elle écrivait à une amie : « Maintenant les nuages deviennent plus noirs encore et un abattement plus oppressif pèse sur mon cœur. » Les scrupules religieux, ces chimères des esprits mal satisfaits d'eux-mêmes, et qui ne peuvent sonder sans effroi les abîmes de l'éternité, achevaient de troubler cette femme, placée entre les souffrances du présent et les inquiétudes de l'avenir. « Oh ! s'écrie-t-elle avec une éloquente angoisse, je ne suis pas meilleure qu'autrefois ! Je suis dans un tel horrible et sombre état d'incertitude, qu'à ce moment même je consentirais à être vieille, à avoir les cheveux gris, à avoir dit adieu à tous mes jours de jeunesse et de joie, à être inclinée sur les bords de ma tombe, si j'avais l'espérance d'être réconciliée avec Dieu et rachetée par la grâce de son fils. »

Il lui fallut, ainsi préparée à la vie, déjà taciturne, aimant la solitude moins par

instinct que par cette défiance des hommes, naturelle à ceux qui ont trouvé dès l'origine le destin malveillant et l'existence pénible, accepter d'abord dans une pension, à Bruxelles, une place de sous-maîtresse, et plus tard, en Angleterre, la position de gouvernante. Ce fut pour miss Brontë une rude épreuve. Ame fière et qui sentait sa force, elle pouvait bien se résigner à passer dans le presbytère paternel une existence monotone : là, du moins, dans les longues veillées d'hiver, il lui était permis de penser, de poursuivre ces rêves de gloire littéraire qui l'avaient émue bien avant l'heure où ils furent réalisés : elle était libre, et si les ennuis d'une vie mesquine troublaient parfois sa sérénité, du moins elle ne se voyait pas soumise à une volonté étrangère, dépendante d'enfants qu'il lui fallait instruire quand elle était dominée par sa méditation, et souvent égayer quand elle était triste ; elle n'avait pas à subir ces humilia-

tions et ces exigences qui aigrirent son caractère naturellement hautain, et dont elle a gardé jusqu'à la mort, au fond de son cœur, le douloureux ressentiment.

Tel fut le prélude de sa vie littéraire ; mais l'instant vint où ces élans étouffés d'une imagination ardente, cette vigueur jusqu'alors infécondé, tout ce qu'elle avait accumulé de sensations, de poésie et de colères, se réunirent par un travail mystérieux en une inspiration puissante. Miss Brontë était devenue Currer Bell. Désormais elle pouvait tenir sa place parmi ces rares écrivains qui ont payé du bonheur de leur vie le droit d'écrire une grande œuvre, et qui ne prennent point la plume seulement au nom de leur caprice ou de leur génie, mais au nom de leurs douleurs. « L'adversité est une bonne école, » dit-elle quelque part. Ce fut vrai pour sa pensée ; elle avait acquis dans les épreuves cette maturité qui est le fruit des réflexions et de l'expérience. Tandis qu'il

est beaucoup d'esprits auxquels, au contraire, l'adversité est fatale, parce qu'ils se sont orgueilleusement révoltés contre elle, miss Brontë ne souffrit pas que rien de beau, rien de bien, rien de vrai, fût diminué en elle par les revers. Elle ignora toujours les paradoxes pervers, les monstrueux systèmes, si chers aux imaginations maladives; son cœur, au contact de la vie, ne s'est ni glacé, ni desséché, ni flétri. Sa colère, aigre souvent, sa misanthropie, parfois morose, ne se transforment jamais en attaques injustes contre la société, et jamais elle n'immole à son orgueil les principes sacrés de la conscience humaine. C'est qu'au milieu des plus vives souffrances, elle a conservé intacts non-seulement la netteté de son esprit et la pureté de son cœur, mais encore le sentiment, je dirai plus, l'amour passionné du devoir. Soutenue ainsi, elle n'a pu faillir, et son œuvre ne s'égara jamais dans le labyrinthe de l'erreur. Son honnêteté native a tou-

jours préservé son esprit; sa fierté, si vive et si susceptible même qu'elle ait été, ne lui a jamais dicté un mensonge et n'a jamais obscurci sa claire vue du juste et du bien. Elle a souffert sans doute, mais ne s'est pas crue autorisée à traiter la société et la morale en ennemies; son trésor de vérités philosophiques et religieuses était supérieur aux fluctuations de sa fortune et n'y devait point périr; c'était là le seul naufrage qu'elle était certaine de ne voir jamais. Au fond, et quoi qu'on en dise, la douleur n'enfante guère de paradoxes; lorsqu'elle est courageusement subie, elle purifie la pensée et l'élève; ce sont les fautes qui réclament le mensonge et qui, pour se justifier, recourent aux doctrines funestes. C'est pourquoi miss Brontë est demeurée étrangère aux faux systèmes : elle n'avait pas d'égarements à couvrir, et n'avait pas besoin de pervertir la conscience des hommes pour se faire plaindre et absoudre.

III

Cet aperçu de la vie de miss Brontë était nécessaire à l'intelligence de son œuvre, qui nous occupera exclusivement désormais. Cette œuvre, nous l'avons dit, c'est elle-même. Les caractères principaux forment, dans leur ensemble, l'expression de sa personnalité. Dans les types secondaires, on la retrouve souvent encore, et dans le seul ouvrage où elle ne cherche pas à se peindre tout entière, elle représente du moins ses parents, ses amis, les lieux qu'elle a habités, tout ce qui, de près ou de loin, a touché aux émotions de son cœur ou aux événements de sa vie. C'est le complément et souvent l'explication de son

œuvre. Dans cette rapide étude du petit nombre de volumes qu'elle a laissés, cette vérité apparaîtra.

J'ouvre *Jane Eyre* d'abord, le livre qui a fondé sa renommée. L'héroïne, Jane, institutrice comme miss Brontë, a été placée comme elle, dès son enfance, dans une école de charité. Le nom est changé sans doute, mais qui ne reconnaît dans Lowood l'institution de Cowan's Bridge? Il y a là des traits qu'on n'invente pas, des détails qui portent le cachet de la réalité. Le directeur, M. Brockelhurst, ce *clergyman* austère et pédantesque dont la figure, dit-elle plaisamment, « ressemblait à un masque taillé qu'on aurait planté sur une longue flèche en guise de tête, » il a existé, bien que Currer Bell ait un peu forcé la ligne pour la mettre en relief; elle l'a connu et elle l'a bien souvent maudit à Cowan's Bridge, cet homme emphatique, appuyant les calculs de son économie sur les versets de l'Évangile, discou-

rant gravement, devant les élèves affamés et amaigris de son école, sur la force d'âme et sur la vertu ; elle a dû entendre, un jour où elle attendait avec angoisse quelque morceau de pain vainement invoqué, ce sermon hypocrite sur la patience, rapporté tout au long dans *Jane Eyre :* « Un maître sage trouverait moyen de rappeler aux élèves les souffrances des premiers chrétiens, les tourments des martyrs, les exhortations de notre divin Maître.... On pourrait leur citer cette consolante sentence : « Heureux ceux qui souffrent la faim et la soif pour l'amour de moi ! » Currer Bell, on le voit bien à son ironie poignante, n'a point pardonné au directeur de Cowan's Bridge : on comprend sans peine la persistance de sa rancune ; l'ombre de Maria, sa sœur, se dressait entre elle et lui. Ce souvenir apparaît dans *Jane Eyre :* Hélène Burns, c'est Maria, si douce contre la douleur et si résignée devant la mort. Dans le cœur de miss Brontë, cette bles-

sure saigne encore, cette indignation est inapaisée. La directrice de Lowood, cette charmante miss Temple qui souffre la première dans sa conscience de la règle inflexible qu'elle élude parfois, dût-elle encourir les discours de Brockelhurst, grave châtiment, c'est dans l'institution où miss Brontë fut placée plus tard, à Roe-Head, qu'on la retrouve sous le nom de miss Wooler, aimable esprit qui souvent dérida le front de son élève soucieuse. Ce fut une influence bienfaisante sur cette jeune fille déjà ombre, et qui, destinée à peindre les hommes, devait, sous peine d'être absolument injuste, tout connaître de la vie, aussi bien les bons que les méchants, aussi bien les êtres funestes que les tendres consolateurs.

Voilà toute la première partie de *Jane Eyre*. Ce qui nous frappe surtout dans la seconde, c'est le type même de l'héroïne, la plus parfaite expression que nous ait laissée Currer Bell de tous les rêves de sa

vie et de l'idéal le plus cher à son imagination ardente. Jane Eyre est un caractère étrange et complexe que la psychologie la plus habile n'aurait pu si profondément creuser et qui ne s'est révélé au sens intime qu'après de longues méditations. Non, miss Brontë ne l'a pas inventé, ne l'a vu nulle part; elle s'est étudiée, elle a soigneusement analysé ses propres instincts et ses propres désirs; elle a tracé ce portrait avec une complaisance minutieuse et passionnée. Son héroïne, comme elle, n'est pas jolie; c'est un grand point aux yeux de miss Brontë, qui savait bien ne devoir jamais inspirer l'amour par sa figure et qui professait le mépris d'un tel avantage; aussi Jane Eyre l'avoue-t-elle tout d'abord : « Je sentais qu'il était triste d'être si petite, si pâle, d'avoir les traits si irréguliers et si accentués; » et cependant elle plaît, et cependant elle est éperdument aimée par un homme riche, noble, intelligent, adulé par toutes les femmes, mais qui préfère à la

beauté, non pas seulement la vertu — ce ne serait là qu'une moralité respectable sans doute, mais banale — non pas seulement l'esprit, mais un charme mystérieux. Quel est-il, ce charme qui subjugue un cœur si fort contre les séductions vulgaires, un homme qui enveloppe toutes les femmes dans un égal dédain à force d'avoir étudié leurs ruses et mesuré leur faiblesse? Pourquoi Rochester, au milieu même du ce salon où brillent les plus séduisantes héritières, distingue-t-il Jane si petite et si humble? Pourquoi exerce-t-elle sur lui un pareil empire? Pourquoi lui déclare-t-il une passion « fervente et solennelle? » Pourquoi, enfin, lui dit-il avec un enthousiasme un peu déclamatoire, mais poétique : « Tous les pays que j'ai parcourus seront traversés par vous; partout où mon éperon a frappé, vous poserez votre pied de sylphide. Il y a dix ans, j'ai parcouru l'Europe à moitié fou, de haine, de dégoût et de rage; cette fois, guéri et purifié,

je la visiterai avec l'ange qui est mon soutien. »

Il faut bien connaître Jane Eyre pour comprendre cette puissance. Ce qui plaisait en elle, ce n'était pas ses yeux, mais son regard; ce n'était pas sa bouche, mais son sourire, et ce sourire et ce regard révélaient son âme. Assemblage des plus singuliers contrastes, « c'est une créature à la fois frêle et indomptable; » son caractère est tout ensemble « souple et fort, maniable et résistant; » c'est un être d'exception. Elle est « enfantine, » comme le dit Rochester, parce qu'elle ne connaît pas la vie, mais elle est pensive, parce qu'elle la pressent. Sa pureté a une fraîcheur et une suavité rares; c'est l'expansion ingénue et la retenue modeste d'un être à la fois timide et passionné, capable d'aimer avec tout l'entraînement d'une nature énergique et de contenir son amour en son cœur, dût-elle en mourir, avant de se dégrader. En même temps qu'elle est armée d'une

force inébranlable qui se connaît et s'estime, en même temps qu'elle a beaucoup et longuement réfléchi, elle a conservé ces impressions primitives et jeunes qui sont la grâce de sa physionomie sérieuse. Sa coquetterie n'est point celle des autres femmes ; elle ne s'attache pas aux mêmes futilités et ne recherche pas les mêmes triomphes. Ce n'est point un vague désir de briller, ce n'est point le dangereux plaisir d'éveiller en d'autres cœurs une passion qu'on ignore. La coquetterie de Jane Eyre est à la fois plus naïve et plus profonde : naïve, parce qu'elle ne connaît point les procédés de la science mondaine, parce qu'elle n'a jamais vécu dans ces salons où les ingénues elles-mêmes en apprennent si vite les formes et les détours ; profonde toutefois, parce que, sans suivre d'exemples ou de conseils, sans s'asservir à la tradition du monde, sans se parer de cet instinct féminin tel que la longue expérience des mères le transmet à leurs filles, altéré, contourné,

défiguré, artificiel enfin, elle le possède tel que la nature elle-même l'a créé au cœur de la femme, dans toute sa délicatesse première, dans toute son élégance exquise, dans toute sa franchise immaculée. Son esprit est à la fois léger et solide; il a le charme chatoyant qui sied aux femmes, une grâce un peu fantastique qui répand sur elle je ne sais quoi de souriant et de bizarre, et la transforme en une enchanteresse séduisante et « aérienne; » il a aussi cette gravité inconnue à celles qui ont trouvé la vie facile, contraste étrange qui exerce sur certaines âmes une irrésistible fascination. Les aspérités qu'elle a rencontrées sur sa route et les chagrins qui n'ont pas été épargnés à sa laborieuse jeunesse l'ont accoutumée à considérer sérieusement toutes choses : « le présent ne lui offrait aucune joie et l'avenir bien peu d'espérances! » C'est pourquoi elle attendrit vite les sympathies qu'elle éveille; enfin son imagination est réservée, grâce à la chasteté qui est innée

en elle, mais au fond elle est ardente comme son cœur.

Réunissons tous ces traits, et nous reconnaîtrons que Jane est bien la femme qui doit invinciblement séduire un homme tel que Rochester, dégoûté, comme il le lui déclare, des créatures vulgairement jolies, et cruellement blessé par le monde. Il est tourmenté par des aspirations confuses vers une vie nouvelle, mais il n'a pas la force de s'y élancer sans guide; il l'entrevoit, il tend vers elle avec angoisse, mais il ne l'atteindra pas sans une intime union avec une âme à la fois assez grande pour comprendre sa peine, assez douce pour la vouloir guérir, et en même temps assez belle, assez ingénue pour n'avoir pas quitté et ne devoir quitter jamais les régions pures et idéales où il veut reposer son cœur fatigué. Il rencontre en Jane Eyre à la fois cette maturité et cette fraîcheur : elle a la passion qui pourra le soulever de terre, l'intelligence qui saura le

bien connaître, la grâce qui lui rendra le chemin facile; elle est le dévouement qui ne se lassera jamais, la douce, tendre et innocente influence qui doit le régénérer. Voilà quel est le charme qui l'attire, voilà pourquoi il l'aime et bravera pour elle les préjugés du rang et de la fortune; elle est sa vie et sa lumière. Oh! comme miss Brontë est fière du triomphe que remporte sa chère héroïne! C'eût été là son ambition suprême : la victoire de l'âme sans le secours de la beauté, la victoire du bien et du vrai, dépouillés de tous les avantages périssables, sur les séductions du monde! Miss Ingram, c'est-à-dire la richesse, l'éclat du nom, l'incomparable splendeur du visage, vaincue dans cette lutte par Jane Eyre, c'est-à-dire par la femme pauvre, obscure, modeste, doucé des seuls attraits de l'intelligence et du cœur! Quel défi jeté à la destinée et à l'audace déclarée impuissante! Quelle satisfaction donnée à la faiblesse déclarée si forte!

Rochester était bien l'homme qu'une telle femme devait aimer. Jane Eyre ne pouvait pas être séduite par une vulgaire régularité de lignes : son idéal était une expression, celle qui révèle l'intelligence élevée et les émotions puissantes. Quand Rochester dit à Jane : « Vous m'examinez, mademoiselle Eyre, me trouveriez-vous beau? » Elle lui répond : « Non, monsieur, » avec une franchise qui semble étrange et n'est que naturelle. Elle sent bien que cet aveu ne signifie pas ce qu'il paraît dire : il contient même une réticence plus flatteuse pour Rochester qu'un éloge banal. — Non, vous n'êtes pas beau, reprend-elle; mais elle aurait pu ajouter : je vous préfère ainsi. Elle l'aime en vertu de cette loi qui attire parfois les contraires; il a été fortement déçu par la vie qu'elle ignore; il a rapporté de ses luttes contre la destinée une agitation qu'elle sent pouvoir calmer par sa propre sérénité; il a été longtemps coupable et

elle représente l'innocence qui purifie et pardonne. Il y a une harmonie secrète dans le désaccord de leurs deux existences et de leurs deux âmes. Rochester a soif du repos et du calme de la conscience; Jane, de vie et de passion : chacun d'eux possède la plénitude de ce qui manque à l'autre, et ne peut trouver le bonheur qu'après avoir beaucoup donné et beaucoup reçu. Alors s'établira dans leur cœur un parfait équilibre; ce sera la véritable paix qu'il n'ont pu obtenir encore.

Rochester est donc cet idéal que miss Brontë a rêvé toujours. Que de fois sans doute, dans ses longues heures d'ennui et de solitude, enflammée d'un généreux désir d'épanchement et de sacrifice, considérant avec tant de douleur sa faculté d'aimer à la fois si forte et si inactive, n'a-t-elle pas songé qu'elle serait heureuse de guérir par la seule influence de sa vertu ardente et douce, un grand cœur blessé par la vie, et de recevoir en échange ces

ineffables joies de l'amour qu'elle redoutait de ne jamais connaître! Elle voyait alors lui apparaître un homme tel que lui, décidé à ne point rechercher la beauté dans une femme, et auquel ses déceptions auraient appris à n'estimer plus que cette délicatesse du cœur, cet abandon réservé, cette passion fière, ces grâces voilées, son trésor à elle, et dont elle comprenait le prix.

Elle n'a pas voulu, toutefois, qu'on pût l'accuser de donner à son héroïne, c'est-à-dire de rêver pour elle-même, dans un dénoûment complétement heureux, ces joies entières, absolues, idéales qui semblaient à sa nature mélancolique moins une récompense qu'un coup de fortune. Elle n'a jamais désiré un bonheur immérité : Jane Eyre ne doit pas être heureuse par hasard; il faut qu'elle paye ce qu'elle obtient. Elle ne recevra point la félicité banale des héroïnes qui trouvent grâce, à la fin du roman, devant un auteur opti-

miste. Il faut qu'elle souffre pour justifier la fortune meilleure. Il faut qu'elle déploie devant les tentatives de Rochester un insurmontable courage, qu'elle fuie seule, pauvre, abandonnée, plutôt que de faillir. Il faut qu'après la ruine de ses espérances, elle soit sur le point de renoncer à toute illusion, à toute perspective heureuse en ce monde, pour suivre, par le seul instinct du dévouement, cet austère, froid et impérieux Saint-John Rivers qui l'appelle à lui, non pas au nom de l'amour, mais au nom de la vie future et des robustes vertus du sacrifice. Il faut enfin, lorsqu'elle possède le bonheur désiré, que ce bonheur même ne soit pas celui que toute autre aurait pu goûter, qu'il ait cette âpre saveur chère aux âmes héroïques, qu'il soit moins une satisfaction qu'une nouvelle tâche plus haute et plus rude. Jane Eyre, la fière créature, qui a reçu le noble privilége de savoir souffrir, ne doit pas être transformée en une femme joyeuse des-

tinée seulement désormais à jouir de la vie sans mérite et sans effort : ce caractère doit se soutenir, ferme dans l'épreuve, austère et souriant, dévoué jusqu'à l'abnégation ; le dénoûment doit affirmer une fois de plus ce courage enfin victorieux, mais nécessaire encore après la victoire, prédestiné à s'exercer toujours, et que le ciel n'a pas mis en elle pour l'y laisser sommeiller dans une vulgaire prospérité. Lorsqu'elle retrouve Rochester, il est devenu aveugle : c'est le moment de savoir si Jane n'a pas été hypocrite durant toute sa vie, si elle n'a point revêtu les apparences d'un désintéressement superbe pour dissimuler quelque ambition médiocre : c'est la dernière épreuve. Jane n'hésite pas un instant ; elle devient la compagne d'un malheureux désormais triste pour toujours ; elle l'aimera, elle le soutiendra : elle sera son unique joie ; elle s'élèvera de plus en plus dans les hautes régions morales, elle réalisera enfin ce magnifique idéal : la femme

consolatrice des affligés. Toute la sincérité du caractère est démontrée par ce dénoûment qui semble pénible, étonne à la première lecture, mais, en vérité, lorsqu'on y réfléchit, apparaît comme un suprême et nécessaire accomplissement.

Si je me suis arrêté longtemps sur *Jane Eyre*, c'est que dans cet ouvrage, plus que dans tout autre, miss Brontë me semble avoir accentué sa nature morale avec inflexibilité. Incapable de lâches complaisances pour son héroïne, elle lui impose ce que, dans les mêmes circonstances, elle se fût imposé à elle-même. Elle la place à sa propre hauteur; elle lui accorde le bonheur dont son âme eût été avide et se jugeait digne. Les satisfactions banales plairaient à d'autres; elle n'en peut pas envier les transports égoïstes et stériles. Ce qu'il y avait de plus fort en elle, le dévouement et la passion, sont l'un et l'autre assouvis chez Jane Eyre. Aux yeux

de miss Brontë, un sacrifice, une douleur de moins, c'eût été aussi une vertu de moins; aussi ne veut-elle pas les lui épargner; elle entend lui donner une grandeur difficile à obtenir, mais d'autant plus haute, et dont les natures supérieures peuvent seules envier les épreuves et mériter la gloire.

Dans *Villette*, Lucy Snowe, c'est encore miss Brontë, mais plus découragée et plus triste. L'accent est plus rude, les couleurs plus dures : il n'y a plus de consolation à cette pauvreté et à cette solitude. L'imagination ne vient plus jeter des lueurs ardentes sur ce sombre travail d'une vie abandonnée et silencieuse. Jane Eyre est séduisante; Lucy Snowe n'a plus le courage de l'être. Un étrange accablement pèse sur elle : victime d'une destinée funeste, elle est agitée par des aspirations et des rêves qu'elle n'a pas la puissance de satisfaire. Elle aime sans pouvoir être aimée; elle comprend

une vie qui ne se réalisera jamais; elle aperçoit des horizons qu'il ne lui sera point donné d'atteindre. Cette situation est terrible, et l'impitoyable analyse de l'auteur n'a pas reculé devant les détails les plus navrants. Ce livre est l'œuvre des heures désolées. Miss Brontë semble s'être repentie d'avoir été trop optimiste une première fois, d'avoir trop flatté son héroïne et trop flatté le monde. Elle semble se dire : « J'ai cédé à l'entraînement de ma pensée, mais j'ai fardé la vérité. Jane Eyre est trop heureuse, elle aurait dû plus souffrir encore, rencontrer sur son chemin, non pas un Rochester, mais un Graham qu'elle eût aimé sans espoir. J'ai représenté le rêve de mon esprit et non pas la réalité de ma vie ; ce que je suis, c'est Lucy sans bonheur et sans grâce : voilà ma destinée; il est temps de l'exposer dans toute sa nudité, et voilà aussi la destinée de celles que Dieu a créées telles que moi. Il faut qu'elles le

sachent : *Jane Eyre* serait encore pour elles une illusion dangereuse. *Villette* leur apprendra ce que le sort leur réserve; il leur interdira l'espérance et leur épargnera une déception. » Au point de vue de l'art, c'était dépasser le but : aussi, quel que soit le talent déployé par l'auteur dans certains détails, dans l'étude de certains caractères, tels que celui du professeur Emmanuel, quelle que soit la beauté de ces teintes sombres, *Villette* demeure, sinon comme accent, du moins comme œuvre littéraire, inférieure à *Jane Eyre*. N'insistons pas sur ce livre inspiré par une misanthropie exagérée. « On sort de cette lecture, comme le dit un critique distingué[1], lassé et abattu; on en rapporte une impression triste, âpre et fiévreuse. » Currer Bell était trop profondément poëte pour qu'il lui fût possible de persister dans cet ordre d'idées lugu-

1. E. Montégut, *la Vie et la mort de miss Brontë.*

bres ; elle n'avait pu contenir ce cri de son cœur, mais il était temps que l'imagination reprît ses droits : elle le fit, et avec éclat, dans *Shirley*.

IV

JUSQU'ICI miss Brontë s'est représentée elle-même : elle veut désormais nous retracer ses souvenirs, le pays où elle est née et qu'elle a si longtemps habité, ces mœurs provinciales dont la rudesse plaît à son esprit un peu âpre, ceux qu'elle a connus et ceux qu'elle a aimés. C'est un ouvrage impersonnel, a-t-on dit. Je ne crois pas qu'on puisse le considérer ainsi. Ces accessoires de la vie qui tiennent tant de place en nous, et qui souvent sont les causes directes ou indirectes de nos actions, ne peuvent pas être regardés comme étrangers à nous-mêmes ; nous leur devons souvent d'être ce que nous sommes, et l'on

ne peut les séparer de nous impunément. C'est seulement, il est vrai, l'ensemble de nos sentiments, notre caractère, en un mot, qui constitue notre personnalité, mais ce qui nous a entourés, ce qui nous a appris à penser, à connaître et à sentir, l'explique et l'éclaire, je dirai plus, en fait partie intégrante, tant il y a de liens intimes et mystérieux entre notre âme et les émotions que lui a communiquées le monde extérieur. On ne peut lire la biographie de miss Brontë sans que *Shirley* soit sans cesse évoqué devant notre esprit. Miss Brontë n'y paraît pas sans doute, mais nous y retrouvons sa sœur bien-aimée sous le nom de l'héroïne, le presbytère paternel, les paysages que ses yeux ont longtemps contemplés, les êtres dont la main a souvent serré la sienne, les longues rêveries dont son imagination s'est bercée : tout cela, c'est elle-même encore.

Dans une telle œuvre, nécessairement

les détails abondent; ils en sont à la fois le défaut et le charme. Souvent ils font un peu oublier l'action principale; ils encombrent le récit et le repoussent au second plan; mais ce n'est là qu'un excès de richesse dont le lecteur n'ose se plaindre. Miss Brontë voulait peindre le théâtre de sa vie, et à chaque page elle était arrêtée par de nouveaux souvenirs. Ces plaines immenses et mornes, ce pays de bruyères, ce marais de Stilbro, c'est le Yorkshire, la contrée chère à sa pensée et à son âme. Bien qu'elle n'y ait point vécu des jours heureux, elle aime ces vastes solitudes et ces humbles villages; elle n'en veut pas à cette nature d'avoir été le témoin de sa tristesse et de son ennui, car elle a éprouvé que la nature est douce pour ceux qui souffrent et leur prodigue des consolations mystérieuses. Elle n'en parle donc que d'une voix émue : « Toute cette jeune verdure souriait gaiement au soleil; sur le bois, reste d'une forêt an-

tique, se jouait l'ombre d'un nuage.... les montagnes lointaines étaient bigarrées de nuances diverses; l'horizon avait les teintes de la nacre; des bleus d'argent, des pourpres tendres, des verts changeants et des roses sombres, se fondaient en des masses de nuages blancs, purs comme la neige azurée. » Ou bien, rappelant plus directement ses souvenirs : « Je connais certaines avenues solitaires tapissées de mousses étranges, les unes jaunes comme si elles étaient dorées, d'autres d'un gris sévère, d'autres d'un vert d'émeraude.... je connais des groupes d'arbres qui ravissent l'œil par leur effet pittoresque, de rudes chênes, de délicats bouleaux, des hêtres à l'écorce luisante, groupés dans le plus étrange contraste, des frênes majestueux, vieux géants des forêts, isolés et enveloppés de brillants manteaux de lierre. » Elle a souvent pénétré, on le voit, sous ces voûtes de feuillage, et ces arbres sont ses amis familiers. Elle s'é-

crierait volontiers ici, en présence de ces chères images : « Garde-les bien, ô ma mémoire! conserve-s-en le parfum dans un flacon scellé, et dépose-le en un lieu sûr. » Ces impressions avaient laissé en elle des traces ineffaçables. Distraite dans ses premiers ouvrages par des émotions supérieures, elle les voit toutes reparaître dans *Shirley*, devant sa pensée attendrie ; elle s'abandonne alors à ce qu'elles évoquent en elle de suave et de mélancolique ; c'est une note de son cœur qui vibre avec une pure harmonie ; ces champs, ces arbres, ce ciel, ont souvent mêlé leur murmure ou leur sourire à ses inquiétudes et à ses méditations.

Quant au peuple du Yorkshire, elle le personnifie dans ce bizarre M. Yorke, un sceptique, un honnête homme, une tête de fer. Rien n'émeut, rien n'étonne cette organisation vigoureuse. M. Yorke voit tout froidement, et le côté prosaïque de toute chose ; les caprices de l'imagina-

tion, les rêveries des poëtes, les saints enthousiasmes, les violentes amours ne sont, à ses yeux, que des folies ; grave et flegmatique, vaguement mêlé à l'intrigue du roman, il complète l'aspect de l'ensemble ; sans lui, la couleur locale serait diminuée ; il faut que j'aperçoive un tel homme dans un tel paysage ; il apparaît dans cette nature comme l'une de ses formes ; il est aride, froid, rude et majestueux comme elle dans sa fière rusticité. Citons encore le recteur Helstone, personnage historique, jadis connu de tous les habitants de la contrée sous le nom de Robertson : c'est un ministre, moins prêtre que soldat et chef de bande, actif, entreprenant, courageux, un de ces hommes d'Église comme on en a vu autrefois dans le catholicisme, prélats revêtus de la cuirasse et portant l'épée, passant du camp au sanctuaire et improvisant aussi bien une harangue belliqueuse qu'un sermon. Robertson avait laissé dans le Yorkshire une renommée popu-

laire; Helstone, brusque et dur comme lui, ne déplaît pas à miss Brontë; elle le désigne souvent par cette épithète affectueuse : « le vieux Helstone. » Il n'est pas sans doute le prêtre idéal à ses yeux, mais elle aime cette forte et imposante figure, cette impétueuse ardeur, ce caractère de bronze, cette voix sonore, ces vigoureuses colères. Cet homme-là va droit son chemin; il porte la terreur chez les révoltés interdits et chez les dissidents stupéfaits : c'est un tory de la vieille roche comme était le père de miss Brontë; comme elle-même, il est admirateur passionné de Wellington et implacable ennemi des Français; on s'étonne qu'il ne fasse pas entonner dans le temple le *Rule Britannia*.

Ces deux types sont nettement accusés, mais trois grandes figures dominent l'ouvrage : Robert Moore, Caroline Helstone, Shirley. Robert Moore est, dit-on, le portrait d'un manufacturier du pays nommé Cartwright. Je le crois volontiers;

mais si, moins préoccupés désormais de ces rapprochements, nous considérons surtout les caractères en eux-mêmes, nous apercevrons ici le type d'un homme que nous connaissons tous, car il vit auprès de nous dans nos sociétés laborieuses : c'est l'homme qui cherche la fortune, et dont les facultés, tendues vers ce but, repoussent ce qui les en écarte et oublient ce qui les en distrait. Il remarque à peine alors, sollicité par une pensée tenace, absorbé par d'impérieux désirs, les sentiments qu'il foule aux pieds et le bonheur dont il se détourne. Celui-ci est aimé; disons mieux, il aime. Qu'on ne s'y méprenne point en effet : ce n'est pas un rôle sacrifié; une ambition supérieure à son amour le domine et l'égare même un instant aux pieds d'une femme riche; mais quoi! s'il subit cette loi qui en a troublé tant d'autres, s'il ne place pas, comme la plupart des héros de roman plus aimables, mais moins vrais, ses espérances dans le

seul amour, ce n'est pas qu'il ne sache pas aimer, c'est qu'il est avant tout et surtout l'homme tourmenté par une nécessité inflexible ; celui qui doit agir pour la renommée, pour l'indépendance, tranchons le mot, pour la fortune autant que pour le cœur, celui enfin, comme le dit Shirley, qui « combat pour l'argent, la subsistance et la vie ! » Création originale et puissante, âme prise sur le fait avec ses incertitudes, ses émotions poignantes, son activité fébrile, Robert Moore plaira non point aux esprits exclusivement romanesques, mais à ceux qui connaissent les choses de ce monde et qui se sont vus souvent aux prises avec les difficultés matérielles, les dégoûts prosaïques, tout ce cortége d'idées et de sentiments mesquins qui s'imposent à la réflexion et au cœur, qui réclament hautement, sans délai, sans mesure, les facultés et le temps. Heureux ceux qui, comme lui, peuvent enfin écouter des voix plus douces, et qui ont ren-

contré un amour assez fort pour espérer toujours, assez confiant pour ne douter jamais, assez patient pour attendre!

En face de ce caractère « grave et méditatif » se place Caroline Helstone, une des plus délicates physionomies que Currer Bell ait jamais tracées : contraste charmant et profond ! Elle aime passionnément Robert Moore, mais cet amour est sa seule pensée; elle n'a point respiré l'atmosphère corrompue du monde, elle n'est point lancée au milieu des luttes de la vie; son seul but, c'est d'être aimée; la grande affaire de sa journée, c'est une entrevue avec Robert, c'est une parole, c'est un regard de lui. Il lui semble que le reste est peu de chose et ne vaut pas ce qu'il coûte. Au milieu de cette intrigue si vraie, parfois si mélancolique, Currer Bell a placé une femme étrange, un être d'exception, Shirley.

Le modèle de cette figure, c'est Émilie, la sœur de miss Brontë, auteur, elle aussi,

d'un remarquable roman, *Wuthering Heights*, et de touchantes poésies; mais, ce qui nous intéresse davantage, c'est ce caractère de riche héritière, dédaigneuse des prétendants intéressés que sa dot a séduits; femme « aimable, éloquente, *impériale*, » ajoute l'auteur, s'inclinant devant la grâce majestueuse de sa propre création. Shirley personnifie la passion vivante, altière, décidée, accablant de son mépris ceux qui ne suivent pas ses voies. « Vos pensées ne sont pas mes pensées, vos vues ne sont pas mes vues, vos dieux ne sont pas mes dieux! Point d'imagination plus vive et plus bizarre; c'est elle qui, secouant sans peur les préjugés de ses adversaires, les domine par ses répliques impétueuses : « Le monde! s'écrie-t-elle, votre Dieu, votre grand Baal, se dresse devant moi comme un démon! Vous l'avez élevé sur un trône, vous lui avez placé sur la tête une couronne, vous lui avez mis un sceptre à la main! Votre Dieu, c'est la

mort avec un masque ! » Prompte comme la foudre, elle a du feu dans les veines et une flamme sur le front. Comme elle est terrible quand elle chasse de sa présence, avec un geste superbe, le malheureux qui a osé lui déplaire ! Comme elle est belle dans son indignation : « Elle pleura passionnément, dit Robert Moore; non-seulement ses yeux étaient inondés, mais ils lançaient des éclairs : ils brillaient sur moi, grands, sombres, hautains ! » Comme sa voix est douce, comme sa pensée est recueillie, comme son cœur est saisi d'une émotion profonde quand elle rêve en présence du soleil couchant : « La nature est maintenant à ses prières du soir : elle s'agenouille devant ces montagnes de feu ! Je la vois, recueillie sur les grands degrés de son autel, demandant une bonne nuit pour les marins en mer, pour les voyageurs dans le désert, pour les brebis sur la lande, et pour les jeunes oiseaux dans les bois ! » Quel homme épousera ja-

mais cette femme exaltée et sublime? Celui-là seul qu'elle reconnaîtra aussi noble qu'elle, mais plus fort et plus grand. Shirley mépriserait un homme faible : elle est de ces femmes qui doivent être dominées et qui aiment la main qui les plie, pourvu que cette volonté s'exerce avec une douceur imposante. Son orgueil ne craindra pas de s'humilier devant une autorité sérieuse dont elle aura reconnu la légitime énergie. Louis Moore sera cette autorité peut-être ; l'auteur l'affirme, mais, et c'est à nos yeux le défaut de *Shirley*, un personnage qui prend à la fin du roman de telles proportions méritait peut-être d'être étudié plus profondément. Celui qui sera le maître de miss Keeldar doit nous révéler un génie altier et un calme intrépide. Ces traits sont indiqués, mais non pas accusés avec assez de nettete. Ce rôle est secondaire; il devait être au premier rang et en pleine lumière.

Le roman dont il me reste à parler, *le*

Professeur, est le premier que miss Brontë ait écrit, et par un destin bizarre, ce fut le dernier qui parut. Les éditeurs de Londres l'avaient refusé avant que *Jane Eyre* eût fondé la renommée de son auteur. *Le Professeur*, sans doute remanié, vit le jour quand le nom de Currer Bell eut pris place parmi les noms illustres. Tel qu'il est, avec ses nuances un peu ternes, son action lente, ses caractères effacés, il demeure inférieur à *Jane Eyre*, à *Villette*, à *Shirley*, mais c'est encore une œuvre élevée et émouvante. Il rappelle une triste période de la vie de miss Brontë; longtemps avant d'écrire, je l'ai dit, l'auteur de *Jane Eyre* avait été sous-maîtresse dans une pension de Bruxelles. Elle n'y resta pas longtemps; la dépendance et la vie du continent lui étaient odieuses ; cette époque lui a laissé des souvenirs bien amers. Le héros du livre, William Crimsworth, c'est elle-même : mais, cette fois, elle a changé de sexe; sa person-

nalité n'en apparaît pas moins avec une incontestable évidence : elle a vu, elle a senti ce qu'elle expose ; un tel accent ne trompe point. C'est là un livre de haine et de vengeance. On voit tout ce qu'elle a souffert en présence de ses élèves, et combien elle les a prises en dégoût et en mépris. Elle les décrit tour à tour, avec une violence qu'il m'en coûte de lui reprocher : une impétueuse colère vibre encore au fond de son cœur. La classe qu'elle dirigeait était, s'il faut l'en croire, un assemblage de types monstrueux : celle-ci était « grande et bien faite, » mais « pas même l'ombre d'un sentiment ou d'une pensée ne troublait la fraîcheur de son teint pâle et transparent ; » celle-là, « sensuelle aujourd'hui, sera galante avant dix ans.... elle avait parfois l'air presque aussi impur que Lucrèce Borgia ; » une troisième « avait le front bas, de petits yeux vindicatifs, quelque chose du Tartare ; » cette autre est plus horrible encore : « une perversité pro-

fonde se lit dans cet œil d'une transparence de glace, et la perfidie de la panthère se joue autour de ces lèvres envieuses; » cette dernière enfin a reçu de la nature un singulier privilége : « Le même crâne que celui d'Alexandre VI; son front étroit ne présentait que l'espace nécessaire pour écrire ces deux mots : Haine et révolte, mais la couardise se lisait quelque part sur son visage, probablement dans son œil inquiet et farouche. » Ici, je le regrette pour miss Brontë, sa verve descriptive, si admirable qu'elle soit dans chacun de ses portraits, l'a entraînée trop loin. Dans les autres ouvrages, je le sais bien, on sent que l'orgueil de la gouvernante a souvent été froissé; elle laisse échapper çà et là des mots qui témoignent de sa rancune immortelle, mais jamais elle ne s'emporte à ce point, et ne manifeste avec une telle évidence la résolution de ne jamais pardonner. J'ai donc voulu chercher ailleurs que dans la fierté blessée la

cause de cet emportement, et je crois qu'une pensée étrangère à l'art aussi bien qu'à l'indignation personnelle lui a commandé ici une sévérité inflexible.

L'action du *Professeur* se passe à Bruxelles, et toutes ces jeunes filles sont catholiques : voilà ce que miss Brontë, fille d'un ministre et fervente anglicane, ne pouvait pas oublier. Bien qu'elle se prétende tolérante, elle nourrissait contre le catholicisme une haine invétérée : ses lettres le révèlent à chaque instant; dans *le Professeur*, elle est heureuse de justifier cette opinion par de nombreux exemples. Loin de dissimuler sa pensée, elle la déclare avec une satisfaction audacieuse : « Cette impudicité si précoce, si frappante et si générale dans les contrées papistes, prend sa source dans la discipline, sinon dans les préceptes de l'Église romaine. » Et ailleurs, en parlant d'une de ses élèves : « C'était une pâle créature, dit-elle, chez laquelle un peu de vie sommeillait encore,

mais dont la magie du prêtre avait soutiré l'âme. » Et plus loin, après un significatif éloge de quelques Anglaises disséminées dans l'institution, elle ajoute : « A la décence native qui les caractérisait, on distinguait au premier coup d'œil l'élève du protestantisme de l'enfant nourrie au biberon de l'Église romaine et livrée aux mains des jésuites. » Ces courtes citations nous suffisent : nous savons maintenant la valeur psychologique des portraits que miss Brontë a tracés dans ce livre ; il y a là un but et un système. Nous ne discuterons pas ici ces lignes, mais elles nous éclairent.

V

DÉTOURNONS nos regards de ses pages, et étudions en quelques mots les qualités purement littéraires de ces diverses œuvres. Ce qui frappe d'abord en lisant Currer Bell, c'est le ton généralement froid et triste du coloris. Chaque description, il est vrai, soit d'un caractère, soit d'un paysage, est traitée avec un soin minutieux, et la délicatesse du pinceau obtient presque toujours un fini qui satisfait le regard. On n'aperçoit pas trace de négligence et d'oubli; mais ces nuances si polies sont un peu pâles; je ne retrouve pas là le relief saisissant de Dickens, et cependant on ne regrette rien, tant ce coloris lui-même a de grâce et de transparence. Je

dirais volontiers de la manière de miss Brontë, ce qu'elle-même disait de Caroline Helstone : « Comme le lis de la vallée, elle est incolore, mais n'a pas besoin de couleur. » Son talent est de la nature de Jane Eyre : sans éclat, mais ferme et souple, grave et aérien.

Les paysages qu'elle aime à décrire sont rarement les perspectives lumineuses : elle préfère les attitudes mélancoliques de la nature, « la nuit amicale, les étoiles muettes et les arbres qui murmurent, » les crépuscules, les effets d'automne et d'hiver, les « pâles lignes de brouillard et de nuages, » les « feuillages mouillés, » ou bien la pluie « que repoussent en mugissant de longues et lamentables bouffées de vent. » Elle se plaît au fond des bois « dans les sentiers recouverts de mousse ; » elle repose avec bonheur ses regards sur la tranquille nature, sur « l'église, la route, les collines solitaires ; » elle excelle dans les clairs de lune : « Les arbres et la maison se dres-

saient paisiblement sous le ciel calme et sous la vague clarté de l'astre des nuits; le bâtiment, doré d'une pâle teinte gris-perle, se détachait harmonieusement sur un fond sombre et doux; des ombres d'un vert foncé se jouaient sur son toit couronné par l'épais feuillage des chênes. » Quand elle rencontre l'occasion de peindre un tableau de genre, elle ne la laisse point échapper : « J'aperçus une pièce propre et sablée, un dressoir de noyer sur lequel étaient rangées des assiettes d'étain qui reflétaient l'éclat d'un grand feu de tourbe, une horloge, une grande table blanche et quelques chaises; la lumière brillait sur la table, et à sa lueur une vieille femme au visage un peu rude tricotait un bas. » Ces détails font songer aux intérieurs des peintres hollandais; le dernier trait rappelle la mère de Gérard Dow.

Les personnages, sauf peut-être Rochester, sont dans les mêmes nuances. Comme elle en a presque toujours trouvé

le modèle en elle-même, elle ne peut leur donner que sa propre nature, forte mais sans parure. Elle leur refuse obstinément la beauté et les revêt d'un charme intime, mais sévère. On sent quelque effort lorsqu'elle veut, par exemple, entourer Shirley d'une lumière brillante? comme elle ne peut guère y parvenir, elle s'abuse sur l'effet qu'elle a produit, et prend pour des couleurs puissantes un épanchement de poésie et de passion. Ce dernier développement ne lui coûte point : ce sont là ses qualités dominantes. Elle s'abandonne surtout avec joie aux inspirations poétiques les plus élevées; elle ne s'effraye pas de voir la poésie souvent dédaignée par les hommes : « Je sais qu'elle n'est pas morte, s'écrie-t-elle, ni le génie perdu! Anges puissants réfugiés dans le ciel, ils sourient lorsque les âmes sordides se réjouissent de leur mort et que les âmes faibles pleurent leur destruction! »

L'amour est encore chez elle un senti-

timent sonore ; mais elle ne le comprend pas comme un délire égoïste, et surtout comme un culte adressé à la beauté. C'est, à ses yeux, un attrait de l'âme vers l'âme, une émotion immatérielle. S'il paraît dans le cœur de Rochester plus ardent et plus emporté, il n'a rien du moins de physique et de sensuel. Ce que Rochester poursuit avec tant d'acharnement, ce n'est pas la satisfaction d'un désir, c'est la réhabilitation de son âme, l'apaisement de la conscience, un bonheur idéal et sacré. Tous les autres personnages aiment moins violemment sans doute ; mais bien que leur amour soit aussi vrai et aussi profond, il semble encore plus austère. Ils le cachent dans le sanctuaire de leur cœur : Lucie Snowe le conserve comme un parfum mystérieux et comme une flamme invisible ; Caroline Helstone le voile avec une chaste timidité ; Shirley elle-même ne le laisse apercevoir que bien tard à sa meilleure amie : quel que soit son enthousiasme, elle se tait quand on

l'interroge sur un tel secret, et son amour du moins est réservé et pensif; la passion de Louis Moore est intime, grave, presque silencieuse; Crimsworth, le professeur, ce jeune homme laborieux et sévère, est épris, comme il le dit lui-même, d'une femme « sans charmes pour un homme sensuel, » et pour lui « toute beauté. » Ses expressions en parlant de celle qu'il aime résument la pensée de Currer Bell : « Elle est à mes yeux l'incarnation de la franchise et de l'honneur, du dévouement et de la conscience.... Un mélange de force et de douceur, d'expansion et de réserve, tout ce qui peut donner la paix et la sécurité, consoler dans l'infortune, faire un sanctuaire du foyer domestique. » C'était ainsi que miss Brontë comprenait l'amour : c'était pour elle ce qu'il y a de meilleur en l'homme et de plus doux dans la vie, pourvu qu'il fût épuré par le devoir et s'élevât à la hauteur d'un sentiment religieux.

Telle est donc la couleur tempérée de

son œuvre : ce n'est pas un défaut à mes yeux, puisque l'harmonie des tons, scrupuleusement observée, est si belle et si douce. Quant à la conduite de ses romans, c'est là où la critique pourrait s'exercer souvent. Miss Brontë semble parfois manquer d'expérience. Elle s'appesantit trop longuement sur certains traits inutiles; elle s'arrête à raconter des épisodes que rien ne relie à l'action; elle enclave dans son récit des détails superflus; elle arrête quelquefois le lecteur, dès les premières pages, sur des personnages qui ne doivent plus reparaître et qui sont étrangers au plan général du livre. Mais, sauf ces erreurs, la trame du roman est habilement tissée; les faits se suivent sans effort; les caractères s'affirment au milieu des divers événements; ils se développent selon les lois d'une saine psychologie; enfin ils arrivent au but sans avoir un seul instant faibli. Tout s'explique et s'enchaîne : les déductions sont rigoureuses à travers

les détails touffus, et le dénoûment est amené d'après des lois équitables. Miss Brontë a ce suprême bon sens, trop souvent inconnu aux écrivains modernes, de ne point fonder le bonheur de ses héros sur d'invraisemblables aventures, et de ne point les combler de tous les biens de ce monde avec une ridicule libéralité. Aujourd'hui, si la vertu n'est pas récompensée avec de l'argent, c'est-à-dire payée à beaux deniers comptants et en « pistoles bien trébuchantes, » il semble aux auteurs que le destin est bien cruel. Quoi! pour obtenir enfin celle qu'on aime et vivre avec elle d'une vie modeste, est-ce la peine d'être si vertueux? Quand un jeune homme se passe la fantaisie d'une belle action, ce n'est point pour si peu : ces héros-là ne sont point magnanimes à moins de quatre millions; ils n'en sauraient rien rabattre; c'est le taux actuel, c'est le cours des valeurs morales, et vraiment c'est à faire venir l'eau à la bouche aux person-

nages les plus vicieux! Miss Brontë ne connaissait pas ce procédé, et l'eût-elle connu, elle l'eût dédaigné. Elle avait, d'instinct, un sentiment trop élevé du bien pour rémunérer la vertu par des joies vulgaires. Le sort définitif de ses héros est toujours en raison directe de leur caractère : il demeure sérieux comme leur vie passée. Miss Brontë leur donne le bonheur qu'elle a envié longtemps elle-même, qu'elle a obtenu enfin, lorsqu'à trente-neuf ans elle épousa un homme doué d'un esprit et d'un cœur dignes du sien. Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Un an plus tard à peine, une mort prématurée venait l'enlever à l'Angleterre fière de son talent, à son mari, enfin à son vieux père, seul survivant de cette nombreuse famille dont elle avait été l'espérance et la gloire.

HIPPOLYTE RIGAULT

HIPPOLYTE RIGAULT.

La meilleure image qu'un écrivain laisse de lui-même, « c'est celle qu'il dépose, sans le vouloir et sans le savoir, au fond de ses écrits ; c'est celle que le lecteur découvre quand, sous l'écrivain, il cherche l'homme, et le meilleur moyen pour l'écrivain d'être moral, c'est de faire estimer l'homme que l'on découvre en lui. Il suffit qu'il y ait dans ses œuvres assez de transparence

pour qu'on y reconnaisse une belle âme. » Celui qui comprenait de la sorte la première condition de la littérature, à savoir la dignité personnelle et la conscience, était lui-même un modèle de conscience et de dignité. Hippolyte Rigault, pendant une vie trop courte mais bien remplie, a révélé pleinement une âme à la hauteur de son talent. Il a été un critique sévère et juste : jamais rien d'âpre et d'amer ne s'est mêlé à l'atticisme de son ironie ; sa plaisanterie était fine, exquise et sans fiel ; il a connu l'art difficile de défendre le beau et le bien avec des armes courtoises, et il appartient à ce fier petit nombre qui a consacré, sans arrière-pensée de fortune ou de grandeur, d'heureux efforts à la vérité. Lorsqu'il est mort, si jeune et si regretté, il avait obtenu rapidement une renommée qui depuis n'a fait que grandir : à la distance de quelques années on peut voir qu'elle était solide et qu'elle sera durable. C'est qu'il a eu le rare mérite

d'un style charmant, d'une science réelle, d'un esprit délicat et ferme; c'est aussi que sa plume n'a jamais tracé une ligne dont il eût à rougir; sa tombe est honorée comme celle d'un écrivain d'élite et d'un homme de bien. Parfois dans le tumulte de la vie les fautes s'oublient : dans le silence qui suit la mort elles reparaissent devant la postérité, mais la mémoire de celui dont nous parlons n'a rien à souffrir de cette justice qui nous survit. Rigault a su, en un siècle où de tels exemples de courage sont à peine compris, placer toujours son devoir au-dessus de sa fortune, l'art au-dessus de son intérêt, la vérité au-dessus du succès. Le jour où de malencontreuses exigences lui imposèrent de choisir entre ses convictions et les avantages d'une position qui lui assurait dans l'Université un bel avenir, il a su ne pas hésiter et tout sacrifier à ce qui lui semblait honnête. Il a agi avec une fierté modeste et simple qui a montré la noblesse de son cœur et a

fait regretter sans doute une rigueur inopportune. Du moins a-t-il eu ce rare bonheur de voir bientôt de grands succès récompenser sa conduite : ce n'était pas dans ce but qu'il avait pris sa décision, mais, indépendamment de sa satisfaction personnelle, l'événement lui a permis de s'en féliciter. C'est grâce à la liberté conquise de la sorte pour son intelligence qu'il a écrit ces pages aimables qui lui ont donné sa renommée : il est devenu célèbre par les lettres auxquelles il s'était uniquement dévoué, et il a fait voir alors, par son affabilité, par sa modestie, combien son âme était digne de son esprit. Je ne l'ai vu qu'une fois, mais, pendant toute une soirée, j'ai été assez heureux pour l'entretenir, et je ne saurais dire combien son urbanité, le charme de son langage, la sérénité de son cœur m'ont laissé pour sa mémoire un affectueux souvenir. J'avais reconnu sur-le-champ une de ces personnalités aimables entre toutes dont la bonne grâce vient au-

tant des qualités exquises de l'esprit que de la hauteur du caractère et du calme de la conscience. Il y avait déjà de l'autorité dans sa parole, mais une autorité douce, tempérée par le sourire intérieur, par la bienveillance sympathique dont les êtres supérieurs et bons trouvent le secret sans effort.

I

Il avait annoncé dès sa première jeunesse beaucoup d'intelligence littéraire et une heureuse facilité. En l'année 1840, il obtint le prix d'honneur de rhétorique en même temps que les prix de discours français étaient décernés à des jeunes gens qui sont devenus tous deux, à divers degrés, des écrivains habiles, MM. Octave Feuillet et Louis Ulbach. Ce succès décisif appelait Rigault à l'École normale; il fut un des brillants élèves de cette école qui depuis devait former pour les lettres et non pour l'enseignement le profond et paradoxal esprit de M. Taine, la verve mordante et systématique de M. Prévost-Paradol, l'ironie tapageuse et

charmante de M. About. Il y recueillit avec une instruction solide, les hautes traditions littéraires et le goût éclairé des chefs-d'œuvre classiques, mais sans y prendre des allures de pédagogue et y perdre le souci des choses contemporaines. Bientôt professeur, en province d'abord, puis à Paris, il fut choisi, grâce à l'estime qui entourait son nom, pour précepteur du comte d'Eu, l'un des fils du duc de Nemours, et il sut, dans ces fonctions délicates, se concilier les sympathies de la royale famille à laquelle il se trouvait être attaché. Quand vint l'heure des épreuves, il demeura fidèle à ceux qu'il avait servis durant les jours prospères, et ce fut avec l'indignation d'une conscience sans tache qu'il vit tant d'hommes, comblés des faveurs royales, tant de familiers du régime tombé, s'empresser par ambition ou par frayeur autour du régime nouveau. Ces lâches apostasies et ces adulations serviles répugnaient à la fierté de sa nature; quand

il voyait la république saluée avec un faux enthousiasme par des trembleurs qui encombraient la veille l'antichambre des ministres déchus, quand il assistait à cette éclosion soudaine, après l'événement, de convictions jusqu'alors ignorées, quand toutes ces hypocrisies libérales et révolutionnaires, qui devaient si vite prendre un autre masque et saluer la restauration d'une autorité puissante, étalaient en plein soleil leurs adhésions menteuses, Rigault était saisi de dégoût. Il exprimait son mépris en termes éloquents dans ses lettres à ses amis. M. Saint-Marc Girardin, dans les pages émouvantes qu'il a placées en tête des œuvres complètes du jeune critique, a cité quelques-unes de ces belles paroles qui témoignent d'une honnêteté incorruptible; l'âme de Rigault était un peu naïve encore à l'endroit des bassesses humaines, mais elle avait, dans l'expression de sa pensée, la noblesse hautaine de celles qui ne doivent jamais transiger avec un devoir. Lors-

que Rigault rentra en France, il reçut dans l'enseignement un poste modeste, et ce fut son mérite seul, de jour en jour plus accentué, qui l'éleva à des fonctions plus hautes. Sa thèse pour le doctorat, dont nous parlerons plus loin, le plaça au premier rang des jeunes professeurs; en même temps ses travaux au *Journal des Débats* fondaient sa renommée d'écrivain. Il fut désigné pour une chaire au Collége de France, et sa première leçon fut une vraie émotion publique dans le quartier des vieilles études : je me souviens encore avec quel enthousiasme ceux de mes amis qui avaient eu le bonheur d'y assister, me parlaient du jeune maître. Sa diction facile, l'entraînante vigueur de son éloquence, les avaient émus et séduits. Plusieurs, qui étaient encore sous le charme de ce souvenir, prononçaient le mot de *nouveau Villemain;* c'était aller trop loin sans doute : Rigault n'avait pas, ne pouvait pas avoir encore la puissance littéraire, la per-

fection de style, l'achèvement oratoire de l'illustre académicien; je ne crois même pas qu'il fût jamais parvenu à les égaler mais il était dès lors un lettré de premier ordre, un ingénieux critique et un professeur d'un rare esprit. Malheureusement ses leçons ne furent pas de longue durée : il dut opter entre sa chaire et sa collaboration au *Journal des Débats*, et entre les lettres et l'enseignement, il préféra les lettres. Ce fut alors qu'il commença, dans la feuille célèbre où il avait l'honneur d'écrire, cette série d'articles qui ont popularisé son nom. Il vécut dans une retraite littéraire, calme, indépendante, auprès de son foyer studieux, goûtant les paisibles jouissances d'un travail qu'il aimait et de la vie de famille qui était la joie de son esprit et de son cœur. C'est là que la mort vint le prendre dans toute la force de son talent, dans toute la puissance de sa jeunesse, dans toute l'intensité de son bonheur. C'est là qu'il fut

arraché à une femme si digne de lui, à des enfants qu'il adorait. Son cercueil fut suivi par tout ce que l'Université comptait de plus considérable; ce jeune homme fut pleuré par tous ceux qui l'avaient connu et qui avaient fondé sur son talent déjà mûr de si légitimes espérances. Les fragments qui forment ses œuvres complètes et que le zèle pieux de ses amis a réunis avec une rare sollicitude, montrent ce qu'il était, c'est-à-dire un écrivain habile, et font pressentir ce qu'il fût devenu, si la vie ne lui avait échappé. Nous avons perdu de bons livres et de savantes études, car ce qui reste de lui est d'un esprit éclairé en même temps que d'un noble cœur.

II

Son premier ouvrage fut sa thèse, *la Querelle des anciens et des modernes*, et cette étude savante et fine révéla sur-le-champ un critique supérieur. Rigault dégagea la question des subtilités dont elle avait été entourée, et d'une mince controverse de pédants il fit un grand problème historique. De prime abord en effet, telle qu'elle fut posée dès l'origine, la querelle des anciens et des modernes est infiniment puérile. Que nous importent en pareille matière ces classifications arbitraires et ces prétendues prééminences? A quoi bon argumenter quand personne ne peut être admis à rendre un jugement sans appel! Le goût de chacun

est sa règle, et vous auriez beau affirmer de par l'autorité de cent docteurs que Corneille, par exemple, est inférieur à Eschyle ou Shakspeare à Sophocle que vous ne parviendriez pas à me convaincre, si mon sentiment diffère du vôtre. N'en concluons pas sans doute qu'il n'y a rien de positif dans la critique et que l'on a aussi bien le droit d'admirer Bavius que Virgile et Pradon que Racine : de tels sentiments ne sont assurément pas libres et le beau n'est pas arbitraire. Mais entre des chefs-d'œuvre de même ordre, donner des rangs comme à des écoliers dans une classe, c'est construire un château de cartes que le souffle du premier venu renversera. Tout le monde aimera mieux, admirant les uns et les autres, passer son temps à les lire et à les relire que de le perdre à dénigrer ceux-ci pour élever ceux-là. Il n'est pas de discussion plus complétement oiseuse parce qu'elle est sans issue. Une telle querelle, s'il n'y avait

rien au fond qu'une difficulté aussi secondaire et aussi insoluble, devrait demeurer enfouie dans les ténèbres du passé avec toutes les niaiseries qui ont pu occuper les hommes et qui ne méritent pas d'être exhumées. Mais dans ces discussions qui ont troublé la tranquillité littéraire de trois époques, du dix-septième siècle en France au temps de Perrault, de Boileau et de Desmarets, du dix-huitième siècle en Angleterre avec Temple, Wotton et Bentley, du dix-huitième siècle, encore en France, avec la Motte et Mme Dacier, n'y a-t-il donc rien autre chose qu'une vaine dispute de lettrés chicanant sur des arguties et se battant à coups d'épingle? Rigault a su voir au delà, dans le vif, au cœur de la question. Sans que les adversaires d'alors en eussent eux-mêmes conscience, il y avait là, selon les propres expressions de Rigault, « une idée philosophique, une des plus grandes qui puissent être proposées à l'esprit humain, parce qu'elle intéresse la

dignité de sa nature, l'idée du progrès intellectuel de l'humanité. Il y avait une idée littéraire corrélative, l'idée de l'indépendance du goût et de l'émancipation du génie moderne, affranchi de l'imitation des anciens. » Le grand mérite du livre de Rigault et ce qui en fait l'originalité, c'est d'avoir placé la question sur les hauteurs où elle doit être étudiée, c'est de lui avoir donné tout son horizon, et en retraçant les faits historiques de la querelle, de lui avoir substitué toute une thèse philosophique et littéraire qui en formait véritablement la base. Et voyez comme la discussion s'élève. Au lieu d'une frivole querelle, c'est la force morale et intellectuelle de l'humanité à diverses époques qui se trouve être en cause; le procès qui se débat ce n'est plus celui de la prééminence de tel poëte sur tel autre poëte, c'est celui de tout le passé du monde, celui du présent et celui de l'avenir. C'est pourquoi, au fond, cette querelle n'a pas été

particulière aux trois époques dont j'ai parlé : si elle a eu un plus grand retentissement alors dans l'opinion publique, elle avait été soulevée dans tous les siècles et plus d'un maître en avait été préoccupé. Que ce soit une page, une phrase, un mot qui le révèle, cette profonde question du progrès ou de la décadence du genre humain a toujours agité et souvent torturé l'esprit des penseurs. Le siècle nouveau est-il meilleur ou pire que les siècles antiques? Dans notre course haletante vers un idéal trop souvent voilé à nos regards inquiets, allons-nous en avant ou reculons-nous indéfiniment? Nous sommes dans la brume, nous suivons mille détours; avançons-nous vers un but lumineux ou nous égarons-nous dans les ténèbres? Qui de nous, dans les heures de mélancolie et de scepticisme, ne s'est posé cette question où palpitent tant d'espérances et tant d'inquiétudes? Nos devanciers en ont souffert et nos fils en souffriront comme nous. Vol-

taire a dit avec raison que ce procès est sur le bureau depuis que l'âge d'argent a succédé à l'âge d'or. Là était donc, bien qu'en ne s'en soit guère douté alors, là était le fond de la querelle soulevée si violemment en France et en Angleterre. Rigault l'a bien aperçu, et cette pensée est la lumière de son livre. Au reste, il n'est pas possible de juger mieux l'ensemble de cette discussion : « Les anciens et les modernes, dit-il, ont eu tort et raison tour à tour.... Je voudrais qu'il n'y eût entre ces deux esprits ni rivalité, ni combats, ni victoires. Combien nous serions plus sages, si les unissant en nous tous les deux, nous apprenions enfin à servir le progrès sans nous révolter contre la tradition, à être fiers du présent sans mépriser le passé. » Malheureusement, c'est ce qu'on ne sait pas faire : quand Desmarets, avec plus de bonne volonté que de talent, prétendait découvrir la poésie du christianisme, poésie qui depuis a fait si bien son chemin dans le

monde, il se croyait obligé de renverser les divinités antiques et les poëtes du temps passé. Lorsque de nos jours, le romantisme, plus heureux et aussi plus digne de la victoire par le génie des hommes qui ont soutenu son drapeau, entreprit sa mémorable lutte contre les idées des temps disparus et contre la poétique d'autrefois, il montra aussi peu de sagesse et insulta les augustes figures des maîtres de l'art français. Ce sont là des folies inséparables peut-être du courage nécessaire pour la guerre qu'il faut soutenir : qui sait si la force ne serait pas insuffisante, à certaines heures, si elle n'était excessive? Les réactions en profitent toutefois avec plus d'adresse que de loyauté, mais rien ne doit troubler la sécurité du penseur. Rigault, en présence de bien des chutes, de bien des erreurs, a su demeurer calme. « L'homme avance et Dieu le mène, » dit-il en arrangeant quelque peu un apophtegme célèbre, et ailleurs : « Le progrès existe, ajoute-t-il

avec une grande profondeur de vues, mais il se déplace. Il n'est pas à la fois dans toutes les facultés de l'esprit humain, de même qu'il n'est pas à la fois chez tous les peuples, puisqu'il y a des peuples qui déclinent et qui tombent, comme il y en a qui s'élèvent et grandissent. Mais quand il quitte certaines facultés de l'esprit humain et certaines nations, c'est pour visiter et pousser en avant d'autres facultés et d'autres peuples au profit de la civilisation de l'univers. » Il y a dans ces dernières lignes toute une doctrine de philosophie de l'histoire et l'on voit à quelle hauteur Rigault avait élevé la question pour qu'elle ait abouti à ces considérations supérieures. J'admire certainement dans son livre infiniment d'érudition, un esprit aimable, qui dit bien tout ce qu'il veut dire et le dit clairement, une flexibilité de style parfaitement adaptée aux circuits de la controverse, mais l'idée synthétique du progrès autour de laquelle tout s'est groupé

dans son intelligence et tout se groupe dans son livre, voilà ce qui me frappe. C'est par là qu'il s'est révélé : dégager les questions des petits détails pour en apercevoir l'étendue et la profondeur, voir les ensembles, le dernier mot, sous la multiplicité des faits puérils ou des idées vaines, c'est la gloire de la critique, et il l'a obtenue. Nous tous qui, avec plus ou moins d'expérience, traitons des choses de l'esprit humain, quelle œuvre doit nous tenter davantage que celle de distribuer la lumière et d'élargir les horizons?

III

Il y a plus de mérite, dit-on communément, à écrire un bon livre sur un sujet quelconque et à vaincre les difficultés d'une composition générale, qu'à entasser les uns sur les autres des articles divers. J'avoue que je trouve inutile de discuter ce point ; je suis de l'avis d'Alceste, et le temps, quand il s'agit d'une œuvre d'art, ne m'intéresse pas le moins du monde. Si vous avez réussi, j'applaudirai, quelle que soit la peine que vous ayiez prise. Je sais d'ailleurs que bien faire est toujours difficile et qu'il faut savoir gré à ceux qui produisent un travail achevé, car rien n'est plus rare. Je regarde donc les articles de critique qui for-

ment avec la *Querelle des anciens et des modernes* tout ce que Rigault a écrit, comme une œuvre tout aussi importante que ce beau livre. Je dirai même que la variété de ces études démontre avec quelle facilité Rigault passait d'une idée à l'autre, quelle érudition complète il avait recueillie de ces nombreux travaux, et rien ne fait mieux connaître la nature, à la fois grave et souriante, de son rare esprit. Nous y apercevons en même temps à quel point il avait le talent de la polémique, et de la polémique courtoise et sincère. Nous avons beaucoup de tacticiens habiles dans les revues et dans les journaux, mais il en est qui s'imaginent que la grossièreté est de bonne guerre et qui frappent à tort et à travers sur leurs ennemis effarés. Il en est qui ne croient pas un mot de ce qu'ils disent, rient de ce qu'ils attaquent et de ce qu'ils défendent, accumulent tous les jours les paradoxes dans des phrases plus

ou moins habiles, et font fortune à ce métier. A force de considérer ce spectacle, j'ai appris à aimer passionnément ces polémistes fins, délicats, polis et convaincus pour lesquels une vérité a un prix incalculable, et les convenances un charme souverain. La vue de l'esclave abruti fait comprendre au jeune Lacédémonien l'horreur de l'ivresse; toutes les impertinences et toutes les brutalités que tant de journaux entassent dans leurs colonnes, laissent au cœur et à l'esprit un profond amour pour les consciences droites et les caractères qui se respectent.

Rigault, par la nature même de son esprit si juste et si aimable, devait être aux premiers rangs de cette belle polémique, soucieuse de vérité, éprise du bien et du beau, et qui ne se sert que de nobles armes. « Nous chérissons la modération et la justice, dit-il quelque part, et nous savons ce qu'il en coûte d'efforts pour n'être pas entraîné aux excès par les excès. » Il

sut résister toujours à ce genre de tentations, et cependant il est incontestable que la violence amuse mieux la foule que la courtoisie : Rigault ne cherchait point ce succès puéril. Aussi lui fallut-il plus de temps qu'à un autre et l'hospitalité d'une feuille illustrée par l'esprit charmant de tant de grands écrivains, pour que son talent fût apprécié. Il est à plaindre le critique artiste amené par le hasard dans un journal dévoué exclusivement à la politique : la finesse de son style n'est point goûtée par ceux qui dirigent l'entreprise; étourdis par le tintamarre de leurs discussions à grands fracas, ils n'ont pas le temps d'écouter la voix éloquente et douce qui parle, avec grâce, le langage de la vérité. Aussi l'artiste, quand il n'est pas assez célèbre encore pour s'imposer en menaçant d'abandonner la feuille, est-il l'objet de vexations sans nombre; on lui refuse la place nécessaire au développement de sa pensée, on s'étonne qu'il n'ait pas été plus

violent, on lui renvoie tel ou tel article, en lui faisant sentir qu'il est inutile à côté des grands sonneurs de trompette qui occupent les premières colonnes. Rigault, dans le *Journal de l'Instruction publique* et plus tard dans le *Journal des Débats*, n'eut pas ces ennuis à subir ; il avait affaire à des gens qui connaissent la valeur du style. Attique lui-même, il vivait parmi des attiques ; il s'adressait à des lecteurs amis des choses de l'esprit et qui lui savaient gré du soin qu'il apportait à penser avec justesse et à parler avec élégance. Il y obtint des succès qui, pour être moins bruyants que ceux de certains feuilletonistes étaient autrement flatteurs et durables, et il se trouva placé, en peu de temps, dans les rangs de ces critiques sobres, délicats, parfois éloquents et toujours sincères, qui forment l'opinion publique, accoutumée à estimer à la fois la noblesse de leur caractère et la force de leur talent. Je ne connais point de situation plus en-

viable dans les lettres que celle-là, et j'avoue humblement que je vois tous les jours combien, en dépit des plus persévérants efforts et des plus flatteuses sympathies, il est malaisé d'y parvenir. Rigault connaissait à merveille les choses dont il parlait, et comme son esprit était extrêmement juste, il se trouvait que ses jugements, bien motivés, dictés par la conscience et le goût, avaient une valeur sérieuse. La critique, ainsi comprise, c'était un enseignement pour le lecteur, et s'il y avait plus de critiques de ce mérite, l'esprit public, formé par eux, accueillerait moins volontiers les rapsodies des méchants auteurs et les mensonges des charlatans. Rigault maintenait sa pensée dans le monde du vrai et du beau. Tout ce qui heurtait ce double idéal était pénible à sa pensée comme une fausse note à un musicien, mais s'il ne laissait passer aucune grave erreur littéraire ou morale sans la noter d'un trait plus ou moins accentué, du moins,

pareil à ces amis de l'harmonie dont parle Platon, gardait-il, même dans le reproche, un ton d'indulgence et d'urbanité. Même dans les discussions où, par suite soit de l'ardeur de la polémique, soit des tentations de l'esprit de parti, il est difficile d'oublier cette salutaire mesure, Rigault savait y demeurer fidèle. Aucun de ses adversaires n'a été blessé par lui, et cependant il ne leur a jamais dissimulé sa pensée, et n'a jamais diminué, par complaisance, la force d'impulsion de la vérité : il discutait franchement, combattait avec toutes ses armes, maniait avec une rare promptitude la plaisanterie et la logique, démontrait clairement sa thèse et raillait finement l'opinion contraire. La bonne compagnie, qui ne peut souffrir les allures violentes de certains athlètes forcenés et qui parfois s'en amuse un instant sans les estimer, considérait déjà en ce jeune homme, formé à l'école de M. de Sacy, de M. Saint-Marc Girardin, de

M. Villemain, un critique de son monde et qui la faisait profiter d'une érudition sûre et d'un esprit charmant sans l'effaroucher par une intolérance maladroite et des violences systématiques. Rigault n'avait pas de système : il acceptait volontiers tout ce qui lui semblait vrai, et le libéralisme de sa pensée littéraire ignorait les préjugés, les jalousies, les emportements qui ont perdu souvent le libéralisme politique. Peu lui importait d'où vînt une opinion pourvu qu'elle lui semblât juste, et ceux qui l'ont accusé d'être, comme ils disent, un *universitaire*, en attachant à ce mot l'idée d'un système exclusif en littérature, l'ont certainement mal compris. Rigault respectait, et avec raison, l'Université comme un grand corps voué à la noble étude des belles choses et à la transmission de la lumière dans le monde, mais il était loin d'être asservi à toutes ses maximes; il n'était ni classique, bien qu'il admirât infiniment les vieux

maîtres, ni romantique, bien qu'il comprît à merveille le mouvement littéraire de son siècle : il ne se renfermait dans aucun des camps rivaux et pas davantage dans le camp de l'Université. Il était libre dans toutes ses opinions, et jamais talent n'a moins que lui porté la marque, l'étiquette d'une école, d'une coterie littéraire quelconque. Je ne vois dans ses œuvres qu'un grand bon sens servi par un esprit attique.

La série de ses articles recueillis et publiés par ses amis est d'une facile lecture. On le retrouve à chaque page avec son honnêteté parfaite, sa vraie science et son fin sourire. Ce ne sont pas là des travaux écrits pour un jour : les questions qu'il traite et les hommes qu'il juge ont une importance capitale dans l'histoire des lettres de notre temps. On peut lui appliquer ce qu'il dit lui-même si justement de M. de Sacy : « Ses articles sont moins des articles de journaux que des morceaux

classiques de critique qui reposent sur des principes.... leur succès ne ressemble pas à la popularité, encore moins à la vogue des écrits qui n'ont en vue que l'heure présente : il se compose de l'estime, de l'affection, et du respect des lecteurs les plus polis dans le public lettré. » C'était à ceux-là qu'il s'adressait et non à d'autres dans ces nombreux travaux sur tant e sujets divers : tantôt il nous parlait de Ménandre dont il devait goûter plus qu'un autre la grâce exquise, d'Horace qu'il lisait sans cesse non sans lui reprocher l'âcreté de certaines plaisanteries, de Montaigne, un de ses maîtres les plus chers, de Bussy-Rabutin, de Chapelle et Bachaumont, tantôt il raillait spirituellement les bizarres opinions sur le Dante dont un écrivain paradoxal voulait faire un hérétique, tantôt il étudiait les premiers essais du roman chrétien, les *Clémentines;* ou bien il étudiait le terrible génie de Lamennais « victime de la force aveugle mise au service

d'un faux principe ; » ailleurs il s'arrêtait un instant avec une ironie sans fiel devant les œuvres sonores de Baour-Lormian ; ailleurs encore il écrivait sur Balzac des pages énergiques où le grand romancier est étudié profondément, puis, passant du maître aux élèves, il signalait les qualités agréables de Charles de Bernard, et s'élevant à des considérations générales sur le genre lui-même, il se livrait à de piquantes réflexions sur le roman « qu'il voudrait, disait-il, voir en de meilleures mains. » Il désirait avec son bon goût habituel, un peu rancunier de certains tableaux qui l'avaient choqué, il désirait « que la vie des écrivains qui peignent la vie fût régulière, que le monde où vont les écrivains qui décrivent le monde fût l'honnête et le vrai. »

Mais là où sa polémique est la plus fine et la plus sérieuse, c'est lorsqu'il se trouve en présence d'une exagération quelconque, soit à propos du système de l'abbé Gaume,

l'adversaire de l'antiquité dont il discute les propositions une à une avec un sentiment sérieux de ce que doit être l'enseignement public, soit à propos des violences de l'*Univers* qui « lorsqu'une idée fausse paraît, est là toujours en sentinelle pour lui prendre la main et l'aider à faire son chemin dans le monde. » Les écrivains de cette école, avec leur polémique haineuse, leurs phrases dévotes et acerbes, leur façon étrange d'asperger leurs adversaires avec un goupillon trempé dans du vinaigre, leurs romans scandaleux, étaient particulièrement antipathiques à cet esprit bienveillant, religieux avec douceur et moral par instinct et par principes. Il n'était pas moins contraire aux philosophes exclusifs : il les trouvait même plus dangereux encore : « le fanatisme religieux, disait-il, est le fléau de la religion; le fanatisme philosophique est le fléau de la philosophie. Je n'aime pas le premier, mais j'aime encore moins le se-

cond. » Voir lutter l'esprit philosophique contre l'esprit religieux était un de ses chagrins, et il exprimait ses inquiétudes dans son article sur le beau livre du prince Albert de Broglie, *l'Église et l'Empire romain*, un des modèles de pensee à la fois chrétienne et savante : « Je déplore d'avance, écrivait Rigault avec une prévoyante sagesse, les infaillibles conséquences de cette guerre acharnée et impuissante, où la religion ne tuera pas la philosophie, où la philosophie ne tuera pas la religion, — ce sont deux adversaires immortels — et où la société recevra toutes les blessures. La seule consolation des esprits sages, c'est qu'en présence de pareils excès la philosophie modérée se prend d'une sympathie plus vive pour la religion raisonnable et que la religion raisonnable contracte plus volontiers alliance avec la philosophie modérée. » C'était là le grand désir de Rigault, il consacrait ses plus courageux

efforts à l'accomplissement de ce vœu si sage et qui honore sa mémoire.

Il n'était pas cependant infaillible; — aucun juge ne saurait l'être; et plusieurs fois il formule des opinions qu'on ne saurait accepter sans réserves. C'est ainsi qu'il parle de l'*Homère* de M. Ponsard avec une étrange sévérité; ce poëme n'en demeure pas moins une œuvre pleine de saveur antique, vraiment grecque et vraiment française. C'est ainsi encore qu'il présente à propos de *la Maison de Penarvan*, ce chef-d'œuvre de M. Jules Sandeau, diverses objections puériles. Disons encore que si Rigault écrivait bien, avec beaucoup de correction et d'élégance, la force parfois lui manque : il n'a pas une couleur assez vive et un accent assez ému. C'est un écrivain d'énergie moyenne, moins éloquent que sage, plus spirituel que puissant. Par là il est inférieur aux maîtres de la critique moderne. Mais pour tout ce qui est de trait, de finesse, de

grâce, il est leur égal, et dans ses feuilletons de quinzaine écrits pour le *Journal des Débats*, il prodigue les détails malins, les allusions délicates, le badinage léger. On aime à voir cet écrivain qui connaissait à fond les plus austères objets d'étude, qui avait commencé par un ouvrage d'érudition, qui avait enseigné dans un cours public l'éloquence des Pères de l'Église, qui traitait d'ordinaire dans ses savants articles les questions de haute littérature, on aime à le voir se dérider avec une aussi malicieuse bonhomie, montrer qu'après tout, quand il lui plaît, il sait rire et amuser les gens. Il ne les amuse pas cependant sans les instruire : toujours il y a quelque vérité cachée sous les agréments de la forme, et Rigault est fidèle à la tradition de ces penseurs aimables qui donnent une leçon à nos vices, frondent nos préjugés et nos ridicules sans avoir l'air de rien enseigner, de rien critiquer, de rien prêcher surtout, mais

par la seule expression de leur langage, par la gracieuse élégance de leur raison et de leur esprit. A ce point de vue, ses articles sur les *Jouets d'enfants*, sur la *Vie à la campagne*, sur l'*Exposition des sauvages*, son *Voyage sur les quais de Paris* où il parle si gaiment de cet amour des vieux volumes, « admirable passion qui est plus qu'un plaisir et qui est presque une vertu », ses *Vœux d'un petit propriétaire pour faire suite à ceux des conseils généraux*, sont de véritables petits chefs-d'œuvre et peut-être pourrait-on dire que, dans ce genre, qui a bien son prix sans qu'il faille rien surfaire, Rigault est demeuré inimitable. Il avait en effet pour y réussir tout ce qu'il fallait, mais cela seulement : il avait, au plus haut degré, la finesse et la variété d'esprit nécessaires, sans cet excédant de génie qui aurait brisé le cadre. Il était bien l'homme de cette causerie élégante et familière que ses qualités sérieuses rendaient féconde et

solide, et qui ne lui demandait, pour être parfaite, rien au delà de ce qu'il pouvait donner.

V

La mort est venue le prendre au milieu de ces travaux qui étaient à la fois un plaisir pour lui et pour ses lecteurs. Il faut regretter la perte de ces hommes laborieux et modestes qui, dans un temps de luxe et d'orgueil, protestaient, au nom du vrai bonheur et par leur exemple, contre l'entraînement général, et, par des œuvres saines et sincères, contre les succès scandaleux. Rigault a rêvé le *modus agri non ita magnus* de son cher Horace, il a rêvé la renommée d'un écrivain de talent et d'honneur. Il avait obtenu le premier et il savait le prix de cette médiocrité dans le travail

et dans la solitude; la seconde ne manquera point à sa mémoire. Il restera dans l'histoire littéraire de notre temps comme un ami du bien, du beau et du vrai, comme un défenseur des fortes études, comme l'adversaire de nombreux paradoxes, comme un esprit essentiellement sympathique à force d'être sensé et d'être honnête, enfin comme un chrétien, ce qui n'est pas donné à tous, j'entends comme un chrétien raisonnable, c'est-à-dire sachant ce que valent la charité, la mesure et les sereines vertus. S'il est vrai, comme je le crois, que les hommes recherchent les lectures qui sont le plus en harmonie avec leur caractère, ce que Rigault a dit en parlant de lui-même et d'un prêtre éminent dans le clergé français, peindrait à merveille les tendances de son esprit : « Si nous étions seuls, comme deux ermites au fond de quelque fraîche vallée, ce nous serait assez d'un rayon unique où viendraient se ranger saint Au-

gustin, saint Thomas et Bossuet pour lui; pour moi Virgile, Horace, la Bruyère, la Fontaine, et l'Évangile pour tous les deux. »

HENRI MÜRGER

HENRI MÜRGER.

J'ai toujours admiré la misère et l'énergie de ceux qui débutent dans les lettres et dans les arts sans autres forces que leur talent et leurs espérances, et qui luttent sans faiblesse contre les difficultés de la vie, contre les découragements des heures laborieuses, contre un public indifférent aux œuvres inconnues. Il me semble qu'il est peu de batailles aussi glorieuses que celle-

là : renoncer constamment et sans regret, souvent même avec joie, aux avantages que tant d'autres carrières prodiguent, vivre au-dessus des intérêts mesquins et des orgueils puérils dans les hautes régions de l'art, donner toute sa pensée aux contemplations austères, aux enthousiasmes passionnés, à l'étude pénible; accepter tous les travaux, toutes les privations, pour en venir à réaliser un jour l'idéal qu'on porte en soi, certainement c'est agir noblement, et de telles vies sont dignes d'être racontées, j'allais presque dire d'être chantées, car il y a du poëme dans cette vaillance et dans cette foi.

Malheureusement, à côté de ceux qui combattent pour ce qui est le plus saint au monde, le bien, le beau et le vrai, à côté de ces jeunes artistes qui façonnent laborieusement leur pensée pour lui donner la forme de leur rêve, il y a une multitude de médiocrités audacieuses et superbes qui affirment suivre la même voie;

une tribu de soi-disant poëtes, peintres ou sculpteurs, qui abritent sous ces noms leur fainéantise, leurs vices et leur impuissance. Barbouilleurs de toile ou de papier, gâcheurs de terre glaise ou de plâtre, qui n'ont jamais compris et même essayé de comprendre ce qu'une œuvre grande et forte coûte à un homme de temps et de travail, qui vivent dans une misère honteuse cette fois, puisqu'elle n'est point la noble conséquence d'études improductives et de tâtonnements passionnés, mais le châtiment de leur paresse, de leur incurie et de leurs débauches. Ce sont eux qui, n'ayant jamais produit une idée sous une forme possible, se plaignent avec une amertume haineuse de leur obscurité et de leur détresse, se consolent dans les bouges et les estaminets de leur incapacité morale et de leur insurmontable lâcheté, et prennent en haine tous ceux qui, par le talent et le travail, sont parvenus à la gloire et à la fortune. C'est dans les rangs de ces hommes,

de ces *bohèmes*, — comme on les nomme actuellement dans le monde avec un juste dédain, — c'est dans leurs rangs que se recrutent les envieux et les calomniateurs des grandes renommées, et ces impudents coquins dont la rage contre la société, contre le génie, contre tout principe honnête ou sacré, se distille au fond de quelque taverne fumeuse, entre deux gorgées d'absinthe. Interrogez-les; demandez-leur ce qu'ils ont fait, par quelles études approfondies ils ont acquis le droit de discuter les hommes ou les idées, ils ne pourront vous répondre que par des déclamations creuses sur les malheurs des temps et l'injustice de leurs contemporains; si vous leur citez tels ou tels qui sont arrivés cependant à surgir hors de la foule, ils vous parleront de chances heureuses ou d'intrigues, et ils essayeront de rabaisser celui que vous aurez vanté; essayez de connaître ce qu'il y a au fond de leur esprit et de leur âme, vous apercevrez sans surprise une complète ab-

sence de principes d'art ou de morale; vous trouverez sur leurs lèvres le stupide sourire de l'incrédulité ignare ou les blasphèmes de l'impiété furieuse; et si vous descendez dans les ténèbres de leur vie, vous verrez à travers quelles fanges et quelles impuretés ils ont effrontément traîné leur jeunesse. Ils se sont mêlés cependant à ces courageux lutteurs dont j'ai parlé tout à l'heure; ils ont même prétendu à l'insigne honneur de passer pour leurs émules, de souffrir comme eux pour une noble cause, d'être appelés au même avenir; mais loin de recueillir auprès d'eux quelque science, quelque foi ou quelque courage, ils les ont parfois détournés pour un temps de leur chemin, et si un jeune homme doué d'un talent réel et d'une vocation vraie, les écoute longuement et s'attarde dans leur vie, lui-même bientôt se dégrade et s'abrutit; sa volonté s'énerve, sa pensée s'abaisse, il devient pareil à ses détestables précepteurs qui, non contents

de s'être perdus eux-mêmes, ont le malheur d'en perdre d'autres et entraînent les faibles dans l'abîme. De tels êtres sont le fléau des débutants sérieux; ils sont l'épouvantail des pères de famille qui, à l'heure où leurs fils songent à aborder la carrière des lettres ou celle des arts, redoutent de les voir s'enrôler parmi les bohèmes, et confondent volontiers ces fainéants nuisibles avec cette noble jeunesse qui travaille dans l'ombre et qui sera l'honneur de l'avenir. Peut-être aussi faut-il accuser de cette confusion les œuvres mal comprises sans doute, mais dont en vérité le vrai sens est difficile à saisir, du remarquable écrivain dont je voudrais essayer de déterminer en peu de mots le mérite, Henri Mürger.

I

Il était né dans les rangs les plus obscurs de la société. Sans protecteurs, sans fortune, médiocrement instruit, il se trouva qu'il avait de l'imagination, de l'esprit, et, ce qui est plus rare, du style. Une véritable vocation l'entraînait à écrire, et tout le monde sait combien ce rude métier des lettres rapporte peu d'argent, même à ceux qui sont sortis de l'obscurité. Si l'on en excepte les auteurs dramatiques à succès et quelques romanciers de feuilleton, il est incontestable que la grande majorité des écrivains, s'ils n'ont point d'autres ressources, gagnent à peine de quoi vivre modestement dans un quatrième étage.

C'est là un fait : la littérature est peu demandée; la production est très-supérieure à la consommation : de là une concurrence qui réduit à bien peu de chose la valeur vénale des œuvres d'art. Un critique, fût-il habile et connu, obtient à grand'peine une petite place dans un journal quotidien dont les directeurs, même les plus bienveillants, trouvent toujours moyen de lui faire comprendre qu'il est un peu dans la situation de la cinquième roue à un carrosse. Dans les revues, l'espace est nécessairement limité; un article exige de longs travaux, et, au bout de l'année, quelques articles écrits avec beaucoup de peine et après de nombreuses recherches, ne produisent qu'un revenu insignifiant. Je parle ici des conditions de la vie pour les écrivains arrivés; il est clair que pour les inconnus elles sont infiniment plus dures; on ne peut pas s'imaginer, si l'on n'a passé par cette rude école, avec quel dédain est généralement accueilli

un auteur qui n'a pas un nom, avec quelle ironie son manuscrit est généralement refusé. Par bonheur, les débutants ont des illusions qui leur donnent du courage : sinon, beaucoup de ceux qui, une fois entrés dans l'arène, en acceptent les périls, n'oseraient pas y descendre, et l'art perdrait de vigoureux champions. Mürger connut-il ou non tout ce qu'il aurait à souffrir ? C'est ce que j'ignore ; je sais seulement qu'il fut au nombre de ces croyants énergiques dont la foi en l'art est inébranlable, et qu'il eut à subir non-seulement ces déceptions de l'amour-propre dont nul n'est exempt, mais encore les épreuves de la plus poignante misère.

Il vécut d'expédients au jour le jour, confiant dans le lendemain, au fond d'une mansarde, ignorant souvent comment il pourrait dîner ; il vécut de cette vie bizarre faite de rêveries vers les choses de l'art et d'inquiétudes pour les choses matérielles. Il avait des amis nombreux, misé-

rables comme lui, et, comme lui, pour la plupart, préoccupés d'un avenir difficile; mais, dans cette petite société, des bohèmes s'étaient glissés : ce fut le malheur du pauvre Mürger; son talent était trop robuste pour être anéanti; son jour d'éclosion définitive fut toutefois retardé par le contact de ces artistes d'estaminet. Il faut qu'il y ait eu en ce jeune homme une admirable force d'âme en même temps qu'une rare vigueur intellectuelle pour qu'il ait conservé, après avoir passé par cette existence malsaine, le sentiment du beau et l'amour du bien. Il ne manque pas d'esprits faux qui exaltent, de loin, pour la jeunesse, l'épreuve qu'ils appellent, dans un langage plus que familier, « la vache enragée. » Eh bien, on ne peut trop se lasser de le dire, en dépit de la gaieté dont se parent les malheureux qui en mangent, gaieté affectée toujours quand elle n'est pas vineuse, il n'y a rien de plus funeste à la pensée et à l'âme que ce temps où les

implacables nécessités de la vie les absorbent. Les souffrances de la misère moderne n'ont rien de poétique : la pauvreté, soit! la médiocrité, à merveille! L'homme se retrempe lorsqu'il se prive volontairement des joies d'un luxe énervant; mais cette chasse haletante après un repas ou un vêtement, ces heures passées à grelotter dans une mansarde infecte, inspirent bien vite à la conscience l'art des subterfuges, jettent dans le cœur la semence des jalousies et font naître dans l'esprit les plus monstrueux paradoxes. Cette vie peut paraître supportable de loin, et l'on envisage en riant ce grenier où, selon Béranger, « on est bien à vingt ans. » Mais, de près et lorsqu'on étudie les péripéties de ces existences aventureuses, les dettes accumulées, les plaisirs à vil prix, les camaraderies fatales qui s'ensuivent, les étranges ressources que les victimes de ces situations doivent invoquer, l'effronterie qui devient leur arme et les débauches fangeuses qui

deviennent leurs consolations, il faut bien reconnaître que c'est là une école d'immoralité et d'audace, qu'il faut plaindre ceux qui en sont réduits à ces nécessités terribles, et que presque toujours la délicatesse, l'honnêteté, le talent, le bon sens, les croyances, restent sur le champ de bataille.

Mürger eut le mérite d'être du petit nombre qui se tire de cette vase sans y laisser par trop de soi-même. Les sentiments élevés et forts, le désintéressement, la raison, l'honneur, l'intelligence étaient trop sûrs en lui pour y sombrer dans les abîmes ; mais je le dirai avec tout le respect qui est dû à une tombe, il ne fut pas tout ce qu'il aurait pu être. Il a gaspillé ses plus belles heures dans les plaisirs qui l'ont si profondément dégoûté plus tard ; cette vie désordonnée avait affaibli en lui le sens moral et la justesse de l'esprit. Il s'était accoutumé à considérer comme d'aimables et spirituelles fredaines d'étranges dérégle-

ments : il en vint à poétiser dans sa pensée des vices dont le sens commun le plus vulgaire devait lui signaler les erreurs et les périls ; il en parla avec la légèreté et même le cynisme le plus incroyable chez un homme dont les idées étaient parfois si hautes et si pures ; il orna des couleurs de sa fantaisie brillante un monde, des gens et des principes que la pitié du penseur sauve à peine de son mépris ; il représenta comme charmants et sympathiques ces bohèmes de bas étage, ces filles perdues, ces existences irrégulières, désœuvrées, qui sont la plaie de la littérature et des arts. Il y trouva, j'en conviens, le sujet de deux livres heureux qui ont fondé sa renommée, *la Vie de Bohéme* et *le Pays latin*, esquisses ingénieuses de mœurs trop réelles, dont il eut le tort de dissimuler les hontes, et il se trouva avoir écrit une œuvre vraie dans le détail, mais fausse dans le sentiment. J'apprécie comme tout le monde la verve de ces récits, les caractères d'étu-

diants, d'artiste et de grisettes vigoureusement dessinés ; l'intérêt soutenu, surtout dans les scènes où il est question d'embarras d'argent ; l'émotion souvent habilement surexcitée ; mais je regrette, aussi bien au point de vue de l'art qu'au point de vue moral, que, dans ces tableaux brillants, il ait négligé les ombres.

Ah ! je sais bien tout ce que l'on peut dire : que toutes ces imprévoyances sont le charme de la jeunesse, que ces amours légers, ces fantaisies d'une heure, ces distractions insoucieuses du lendemain, ces tours de comédie pour tromper un créancier, ces dépenses puériles et vaines seyent bien à cet âge où la vie n'a pas encore créé de grands devoirs et où l'étourderie sert encore d'excuse à bien des fautes. J'admets qu'il y a quelque vérité dans ce système, qu'il faut savoir faire, comme on dit, la part du feu, et que beaucoup d'indulgence peut être mise au service de ceux dont la réflexion n'a pas affermi l'âme ;

mais de l'indulgence, et rien que cela. Dépasser cette limite, au nom de je ne sais quelle poésie fausse et quelle grâce factice, poser sur un piédestal de tels héros et surtout de telles héroïnes, entourer d'une auréole le front de pécheresses dont il faut plaindre la destinée sans doute, mais non pas admirer les vices, évidemment c'est se plaire dans le paradoxe et chercher le succès dans le scandale. Je dirai plus : c'est méconnaître ce que peut, ce que doit être la jeunesse et ce qui est en elle de noble et de grand. Pour moi, je l'estime plus haut, et je veux le dire pendant que je suis encore dans ses rangs et que je ne saurais être suspect de la dénigrer par envie ou de ne plus me souvenir de ses élans, je l'estime plus haut que ceux dont les flatteries dangereuses recherchent sa sympathie en exaltant même ses erreurs. A l'heure où nous sommes, en cet instant où la société a besoin de toutes les forces et fait appel à toutes les puissances, ce

n'est point par de tels enfantillages que la jeunesse doit se révéler. Il y a de grandes œuvres à accomplir et de nobles entreprises à tenter : pour le nouveau monde qui va naître, ce n'est pas trop de tous les efforts, et il faut se préparer à la vie sérieuse et militante par de robustes vertus. Dès lors ces imprévoyances, qui font sourire les moralistes faciles, sont de véritables fautes; dès lors il n'est plus permis de perdre son temps et d'engourdir sa conscience dans ces amours légers et dans ces fantaisies; il n'est plus permis, comme au temps de Scapin et de Valère, de se moquer d'une dette, car toute dette est considérée comme sacrée, puisqu'elle engage l'honneur; si la vie n'a pas exigé encore de douloureux sacrifices, du moins est-il nécessaire de conserver ses ressources intactes pour le jour de l'épreuve et pour les efforts de la lutte. C'est par là que la jeunesse est grande; c'est le fonds où elle devra puiser plus tard; et lorsqu'il se trouve des

hommes qui faiblissent dans les périls, et qui oublient les saints devoirs, n'en doutons pas, c'est qu'ils ont follement prodigué autrefois le précieux trésor de leur jeunesse. Je blâme donc ouvertement Henri Mürger d'avoir cherché à donner du charme à ces folies qui détournent de leur voie beaucoup d'âmes honnêtes, et s'il y a des gens qui m'accusent de dédaigner la gaieté française, je leur répondrai qu'autant j'aime la gaieté charmante des natures sereines, qu'autant j'aime à voir le sourire errer sur les lèvres des sages, autant je fais peu de cas de ces joies bruyantes et scandaleuses qui détournent l'esprit des fortes études et le cœur des affections sacrées. Mürger s'est donc trompé dans ses premiers livres ; il ne s'était fait de la jeunesse une idée ni assez belle ni assez pure ; du moins a-t-il eu l'honneur de revenir sur ses pas ; dans ses derniers ouvrages *les Vacances de Camille* et *les Buveurs d'eau*, s'il est vrai qu'on retrouve encore

la trace de ses anciennes erreurs, que l'idée morale ne soit pas suffisamment dégagée, du moins prétend-il, bien tard il est vrai, établir une ligne de démarcation arrêtée entre la jeunesse sérieuse et les fainéants de la bohème. Dans *les Vacances de Camille*, il raconte les ennuis et les douleurs que doit subir un jeune homme pour en venir à rompre avec une séduisante maîtresse; et il y a là presque une leçon morale, quoiqu'elle soit atténuée dans plus d'une scène et plus d'une réflexion; mais enfin le fait subsiste dans toute sa force, et il est suffisamment clair. D'ailleurs il faut savoir gré au romancier d'avoir quitté un instant l'éternel récit des amours sans lendemain, d'avoir considéré sérieusement la valeur des fautes, et d'avoir fait planer sur cette composition, séduisante par les détails et par le style, l'austère sentiment des devoirs que nos folies elles-mêmes nous imposent. En définitive, si l'on plaint Camille abandonnée, on comprend l'amant

qui l'abandonne, et si, faute d'intelligence ou faute de cœur, il rend cette séparation trop brusque et mérite le blâme, l'auteur l'approuve, au fond, de rentrer dans la voie droite, et ne l'accuse que d'y rentrer mal, ce qui est en effet toujours un tort. Dans *les Buveurs d'eau*, ce sont bien incontestablement les travailleurs, les passionnés et intrépides champions de l'art qu'il a voulu peindre; il n'y a plus à s'y méprendre : le titre même révèle l'idée du romancier. Les premiers héros étaient loin de mériter cette épithète; ils n'avaient point les vertus ascétiques des vrais lutteurs; cette société sévère de jeunes hommes laborieux et fiers, épris d'un art qui exige tout leur temps et tout leur courage, est complétement sympathique et touchante. Voilà une misère qui m'émeut, parce qu'elle est noble et noblement supportée, parce qu'elle évite toutes les fanges, ignore le cynisme de la bohème, repousse tout ce qui la détourne de son

idéal. J'aime et j'honore ces jeunes gens, peintres et poëtes, qui mettent en commun le peu d'argent que leur labeur peut obtenir, qui ménagent leurs ressources pour sauver la dignité et l'indépendance de leur travail, qui ont donné pour base à leur société, le mérite et le courage, et qui repoussent loin d'eux, comme de faux frères, ceux qui sont tourmentés par une ambition vénale. Il était digne de Mürger et de son heureux talent de style, il était digne de son esprit si loyal au fond et si raisonnable, dans le bon sens du mot, d'en arriver à cette conclusion. La dernière de ses nouvelles, *Lazare*, retombe malheureusement un peu dans les notes primitives de son talent et rappelle encore cette sempiternelle histoire des séparations après des amours légères, mais les deux premières, *Francis Bernier* et *Hélène*, surtout la seconde, sont des chefs-d'œuvre de grâce, de goût et d'esprit. Sans parler des scènes charmantes de *Francis Bernier*, parmi les-

quelles nous n'oublierons pas toutefois celle du grand médecin, enlevé presque malgré lui et sa mauvaise humeur, par le jeune artiste qui l'amène au chevet du lit de sa mère blessée, il faut signaler *Hélène* comme le plus remarquable écrit d'Henri Mürger; le récit de ce voyage au Havre, de l'amour naissant du jeune buveur d'eau, le dénoûment profondément chaste et touchant de cette passion qui ne pouvait être poursuivie sans une faute ou légitimée sans délire, le type exquis de la jeune fille, les scènes gaies tour à tour et mélancoliques, voilà vraiment de belles pages qui, pour n'être pas familières au talent, au genre particulier d'Henri Mürger, n'en avaient peut-être que plus de puissance et de saveur. Il s'y est montré habile à décrire des personnages originaux, à dépeindre des sites pittoresques, à intéresser par l'émotion et par l'esprit. Cette nouvelle que tout le monde peut lire est un honneur pour sa mémoire.

Il en était arrivé évidemment à réagir sur lui-même. Dans les *Vacances de Camille*, il signalait son dégoût pour les mœurs d'un certain monde, et le signalait avec une âpre ironie : « Ces hommes, dit-il, non sans une sorte de rancune attique, parlaient tout haut et couramment une langue ignoble empruntée au vocabulaire des laquais et des *pîtres;* les femmes qui, en les écoutant, jouaient de l'éventail et respiraient les parfums de leurs bouquets, leur répondaient familièrement dans cette langue du ruisseau qui leur revenait aux lèvres avec la douceur de l'idiome natal. » Ne sent-on pas là un accent d'indignation réelle et un sentiment sincère de cette pudeur de la parole qui est, sauf hypocrisie, la forme visible de la pudeur de l'âme? Dans *les Buveurs d'eau*, il sépare nettement ceux qui acceptent la vie d'artiste « par désœuvrement ou par vanité, » de ceux qui ne reculent ni devant les salutaires lenteurs de l'étude, ni devant

les épreuves qu'elle impose; et il stigmatise énergiquement « cette classe de parasites qui ont rendu le titre d'artiste si banal et si peu respecté en s'en emparant, les uns pour couvrir leur désœuvrement, les autres leur incapacité. » Rien de plus clair et de plus décisif; c'était peut-être s'y prendre un peu tard pour reconnaître son erreur primitive; après *la Vie de Bohème* et *le Pays latin*, mais c'était la reconnaître avec esprit, et il faut toujours savoir gré de tant de franchise aux éminents esprits qui se sont égarés.

II

Et d'ailleurs, combien il en avait souffert! avec quelle douleur il avait vu tomber en lui plus d'une noble croyance et plus d'un austère enthousiasme! avec quel désespoir il s'apercevait que, dans cette vie de désordre et de misère, tant de sentiments élevés s'étaient abaissés en son cœur, tant d'élans s'étaient affaiblis! Il ne l'a pas confiée, cette peine intime et profonde, il ne l'a pas confiée à un roman; à peine si l'on en aperçoit quelques traces, çà et là, dans ses dernières œuvres. C'était par la poésie qu'il en voulait exprimer les angoisses; mais cette poésie il la gardait secrète. Elle n'a été publiée qu'après sa mort, et rien ne représente mieux sa vie.

Les *Nuits d'hiver*, tel est le titre du livre où s'est peint admirablement Mürger dans ce qu'il avait de grand et de petit, de faible et de fort. Amours faciles et passé fangeux, touchante passion pour l'art sacré, misanthropie amère et gaieté factice, scepticisme inquiet, souvent effrayé ; aspirations vagues vers la foi, le bien, le repos : rires navrants, larmes refoulées, toutes les misères de son cœur et toutes les richesses de son esprit, se pressent, se mêlent, se heurtent dans un désordre où l'on voit étinceler des pensées hardies, des strophes ardentes. Étrange livre, qui raconte une vie bizarre et une âme tourmentée ! Celui-là seul pouvait l'écrire qui, par une prédestination fatale, avait été condamné à vivre en présence des plus tristes scènes et au contact des plus dures réalités. Mais quoi ! il y avait chez ce poëte une force intime qui résistait ; alors même qu'elle semblait vaincue, alors même que la débauche prétendait engourdir son énergie,

alors même que tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, paraissait l'entraîner aux abîmes, il se faisait en lui une réaction désespérée; alors, et c'était là sa grandeur que les *Nuits d'hiver* nous ont révélée, il se prenait à maudire les erreurs qu'il avait aimées, et les dégradations qu'il avait subies. Il repoussait avec dégoût, avec un fier sentiment de sa dignité d'homme et de l'immortelle énergie de l'âme, les passions dont il avait été la victime. Sous l'impression de ce mépris et de cette colère, il écrivait ces pièces de vers si sombres, *la Courtisane* et *la Ballade du désespéré:* il accueillait la pensée de la mort avec une joie sinistre :

Entre, je suis las de la vie,
Qui pour moi n'a plus d'avenir;
J'avais depuis longtemps l'envie,
Non le courage de mourir.
. . . . . .
Je t'attendais, je veux te suivre,
Où tu m'emmèneras, j'irai;
Mais laisse mon pauvre chien vivre,
Pour que je puisse être pleuré.

Ce n'est pas sans avoir beaucoup souffert qu'on arrive à exprimer de pareils dédains. C'était encore dans un accès d'indignation contre cette vie bruyante, agitée, frénétique des âmes que la débauche et l'impiété ont perdues, qu'il traçait ce poëme intitulé : *le Testament*, son chef-d'œuvre, et certainement l'un des plus saisissants tableaux de la littérature contemporaine ; dans ce style à la fois grotesque et sévère, on sent une suprême lassitude et une ironie aiguë. Un homme usé par l'orgie va mourir et, avec un sourire cynique, lègue tous ses biens à sa maîtresse, la femme au cœur de boue et dont les yeux ignorent les larmes :

Vous lui direz ma mort et que c'est samedi
Qu'on doit me mettre en terre, onze heures pour midi ;
Mais si dans sa claire prunelle
Une larme tremblait, rien qu'une seulement,
Vous pouvez déchirer en deux le testament :
Alors ce ne serait pas elle !

Que lui importent en effet les pleurs ?

Ce qu'il veut, c'est jeter un dernier défi à ce monde, une dernière raillerie à la fortune aveugle, coopérer à ce hideux accouplement de la richesse et du vice, dresser, en la montrant du doigt avec un rire désespéré, la statue de la débauche, l'œil menaçant, le front levé, debout sur un piédestal d'or. Désabusé, lassé de tout, parvenu au dernier degré du scepticisme, il prétend insulter les faux dieux qui l'ont perdu, et se venger d'eux par un blasphème.

Rien de terrible et de navrant comme ce poëme; heureusement le poëte n'était pas descendu jusqu'en ces profondeurs où il plonge ce testateur impie : mais il avait vu d'assez près cet abîme pour qu'il en soit resté dans sa pensée une terreur et sur sa chair un frisson. Il y a du vertige dans son esprit lorsqu'il chante ces strophes lugubres. Il n'a point fini toutefois comme son héros : il ne s'est pas écrié à l'heure de

la mort et quand on lui proposait un prêtre :

Réponds-lui que j'ai lu Voltaire!

C'est que s'il connaissait les violences de la pensée, il connaissait aussi les ressources divines qui relèvent l'homme et le consolent. Il aimait au fond les inspirations douces, il s'est plu bien des fois à se reposer de tant de spectacles douloureux dans la contemplation de quelque amour simple et tendre, de quelque âme chaste, de quelque paysage plein de soleil et d'ombre. C'est l'honneur de sa lyre et de son cœur. Il chante alors *les Émigrants*, *la Cousine Angèle*, *Ma mie Annette*, *le Dimanche*, courtes stations dans ce monde si beau, si cher à ceux mêmes qui ne le comprennent qu'à demi, le monde des choses pures; rares distractions de ce poëte qui était né pour elles peut-être, et que la vie en a détourné; rêveries vagues qui ressemblent chez Mürger à je ne sais quel

désir inachevé d'une patrie qu'il ignore; douces mélodies qui semblent pleurer un mystérieux exil.

Il connaissait, du reste, le prix des consolations de la muse, et il disait en beaux vers tout ce qu'il lui avait dû de joie et d'oubli; dans la pièce de vers intitulée : *Antithèse*, c'est lui-même qu'il représente travaillant avec courage à la lueur de sa lampe; c'est lui-même, ou plutôt c'est l'idéal du jeune artiste laborieux dans sa misère, celui qu'il a confondu plus d'une fois avec le bohème, comme le frêlon avec l'abeille, mais dont l'image radieuse hantait sa pensée émue : il a froid dans sa mansarde, mais la poésie auguste lui sourit :

C'est un asile pauvre, une retraite austère
Où s'est clos, dans l'étude, un hôte solitaire.

Grand Dieu! comme cet *hôte* est loin des flâneurs du *Pays latin*, des amoureux de Musette et de Mimi. Il passe ses nuits

au travail, il ignore les parfums violents de l'estaminet et les fredons joyeux des bals publics.

Pour se mettre à son œuvre, il se relève, allume
Sur sa table boiteuse une lampe qui fume
Et qui veille avec lui!

Voilà bien la misère en effet, mais la misère sainte. Il gèle au dehors,

L'étoile a des frissons dans la sphère divine,

mais la pensée du poëte est ailleurs; il écoute les voix intérieures, il s'abandonne aux contemplations sacrées :

Toute sa pauvreté
Comme un palais féerique à ses yeux s'illumine,
Car cet hôte est l'amant d'une muse divine
Qui chante à son côté.

Ainsi Mürger était épris de ces belles choses, et ce sentiment rachète bien des erreurs. Il a eu le tort de mettre à la mode de pitoyables héroïnes qui ont régné trop longtemps dans le roman et sur la scène;

mais il a été tourmenté par plus d'une inquiétude, et il a pleuré sur ses ruines :

> Dans tes mains ma jeunesse est restée en lambeaux,
> Mon cœur s'est en éclats brisé comme du verre....

Il a été saisi comme par un secret remords en songeant à ce que deviennent ces pauvres filles si gaiement séduites, si gaiement oubliées, âmes dont répondront ceux qui les ont perdues :

> Jusque vers sa quinzième année,
> Heureuse, elle vécut ainsi.
> Qui donc peut l'avoir entraînée
> Dans le chemin où la voici?

Hélas! ne nous le demandons pas : nous serions forcés d'accuser peut-être les héros du poëte. Passons, et donnons-lui le bénéfice de l'indulgence à la faveur de notre sympathie pour son talent, et accueillons vite comme excuse l'irréflexion de la jeunesse.

Gardons-nous cependant de surfaire ses

poésies. Elles sont charmantes, il est vrai, mais il ne faut pas se faire illusion. La forme lyrique trahit souvent les efforts de cette rare intelligence. C'est par le sentiment surtout que plusieurs d'entre ses pièces de vers sont dignes d'être admirées. Des enthousiastes un peu maladroits l'ont comparé à Musset. S'il s'en rapproche, il est vrai, quelquefois, par certaines formes de l'ironie, il est loin d'atteindre à cette sûreté de style, et surtout à l'élévation de l'auteur de *Rolla* et de *l'Espoir en Dieu*. N'exagérons pas la valeur de ce talent, qui a son mérite; ce serait lui faire tort que de lui assigner aujourd'hui une place d'où l'avenir le ferait descendre. Si je cherchais une figure que rappelle l'auteur des *Nuits d'hiver*, je remonterais bien haut dans notre histoire littéraire; là, en plein quinzième siècle, je rencontrerais un poëte épris d'art comme Mürger, comme lui entraîné vers les régions souterraines, mais aspirant aux idéales, rêvant le bien

au sein du mal, le ciel dans les ruelles sombres de ce vieux *Pays latin* que Mürger a célébré, sceptique et croyant à ses heures, l'escholier, le basochien, le bohème du moyen âge, j'ai nommé François Villon.

III

La vie apporte avec elle de grands enseignements. C'est par là qu'il est bon et qu'il est utile de vivre. Ils sont à plaindre ceux qui, après les fautes de la jeunesse, n'ont point assez vécu pour entendre cette voix imposante, ces leçons austères de la conscience éclairée par les choses et de la raison instruite par le spectacle humain. Mürger touchait à l'âge où, devant la pensée de l'homme, ce qu'il a dédaigné autrefois devient souvent l'objet de son culte, où ce qu'il a adoré n'éveille plus en lui qu'un mépris souverain. L'heure où tout reprend sa place, où les saintes images du bien et du vrai, parfois obscurcies par les passions, reparaissent entourées

de leur splendeur dans les âmes qui, parmi leurs égarements, sont demeurées fidèles, cette heure féconde entre toutes allait sonner pour lui. Que de vérités il eût aperçues! que de paradoxes il eût repoussés dans leur néant! De combien d'erreurs l'expérience lui eût démontré le péril! La mort vint plus vite dans son âme que ces bienfaisantes clartés. Il n'avait pas encore appris les vertus sévères, mais sa pensée y inclinait. Il expira pauvre comme il avait vécu, surpris à Fontainebleau, dans sa retraite aimée, par l'instant redoutable et inattendu. Les veilles, les travaux, les plaisirs, les douleurs de cette vie de bohème qu'il avait chantée, avaient épuisé ses forces; il était victime de la fausse divinité qui avait séduit sa jeunesse. Du moins, au dernier moment, voulut-il mourir en sage, c'est-à-dire en chrétien. Il appela auprès de lui les secours de cette religion consolatrice qui n'est autre chose, après tout, quoi qu'en disent les sceptiques et les per-

vers, que le sens commun sublime et la simple raison enseignée par Dieu. « Il avait lu Voltaire, comme l'écrivait, peu de jours après sa mort, M. Arsène Houssaye; mais il avait lu aussi l'Évangile. » Son convoi fut suivi par une telle foule, tant de célébrités escortaient ce char funèbre, qu'une femme du peuple s'écria, dans son langage familier : « C'est l'enterrement d'un millionnaire! » C'était quelque chose de plus triste et aussi de plus grand : c'était la dépouille mortelle d'un homme qui avait bien souffert de plus d'une erreur du siècle, qui avait été travaillé par bien des doutes, qui avait subi ces maladies de la société contemporaine, l'insouciance, la colère et l'ironie, qui avait réagi contre elles, avait fini par la prière, et avait eu la gloire si rare d'écrire quelques belles pages destinées à lui survivre.

PAUL DE MOLÈNES

PAUL DE MOLENES.

J'avais lu presque tous les livres de Paul de Molènes, lorsqu'il me fut donné de le connaître. La première fois que je le vis, c'était à Fontainebleau, où son régiment tenait garnison; la dernière fois, c'était à Paris, à l'exposition de peinture, au palais de l'Industrie. A Fontainebleau, je compris et j'aimai le soldat; à Paris, je compris et j'aimai l'écrivain. Paul de Molènes réunis-

sait complétement en sa personne les caractères de ces deux classes d'hommes; il avait à la fois l'amour de l'action et de la rêverie. Il avait donné sa vie à ces deux passions, et, s'il en a connu d'autres, extrêmement vives et sincères, il les avait mêlées à celles-là de manière à les y confondre; il s'était formé de cette double nature une personnalité singulière qui saisissait au premier coup d'œil; sa pensée littéraire avait une sorte de grâce chevaleresque, et son épée un caractère mystique. Le poëte donnait au soldat le charme de son imagination mélancolique et passionnée; le soldat donnait au poëte les élans de sa nature ardente et de sa martiale énergie; de là un type complétement original et un talent bizarre où l'on sentait passer un souffle d'héroïsme à travers les caprices de la fantaisie. Paul de Molènes n'a jamais fait de vers, et il mérite cependant qu'on vante la poésie de ses œuvres, de ces récits charmants, où la pensée des poëmes épiques

resplendit en plus d'un passage, où les tendances de la passion sont excessives, où tout parle, en même temps que d'amours violents et mystérieux, des ardentes joies de la guerre, des suprêmes abnégations, de la noble gaieté du soldat sous la tente, des enthousiasmes aux heures du péril, et de la majesté de la mort sur le champ de bataille. Toute la poésie de la vie militaire était apparue à ce jeune et vaillant esprit, qui s'était enflammé d'amour pour le danger, pour le sacrifice, pour la lutte, et qui en parlait avec une vraie ferveur religieuse, avec un étrange sentiment chrétien, comme un apologiste d'autrefois eût exalté les néophytes qui mouraient pour leur Dieu.

Quand on le voyait, on n'éprouvait pas ce désenchantement que la présence de certains écrivains laisse trop souvent chez ceux qui ne connaissent d'eux que leurs œuvres : il semblait au contraire répondre parfaitement à l'idée qu'on s'était faite de sa double nature de soldat et de rêveur. Il

était grand, mince, élancé, comme il convient pour un homme d'action. Sa figure, très-noble et très-belle, était vaguement éclairée par des yeux où tout le monde pouvait saisir une expression infiniment affable et séduisante, mais où ceux qui pénétraient plus avant surprenaient, par instants, et quand nulle émotion vive n'y allumait d'éclairs, une sorte de mélancolie voilée et de singulière profondeur. Ils révélaient, par leur grâce incertaine, par la transparence mobile des ombres qui en tempéraient l'éclat, par je ne sais quoi de distrait et d'errant, une préoccupation fréquente des choses invisibles; on voyait qu'ils aimaient à se perdre vers des horizons inconnus et à contempler un idéal. Mais ils s'animaient soudain lorsqu'il fallait agir, et dans ce regard de poëte pensif, la flamme de la vie resplendissait avec une remarquable intensité. De grandes moustaches et une impériale d'un brun très-clair donnaient à sa physionomie un carac-

tère martial et vraiment énergique. On reconnaissait en lui sur le champ un officier brave entre tous, prêt à tous les dévouements, décidé avec une exaltation joyeuse à subir les plus dures épreuves de la guerre comme un devoir, mais aussi comme une loi divine et supérieure aux hommes qui passent; on devinait en même temps un bizarre penseur, pour qui la guerre avait l'attrait d'une extase de l'intelligence, d'une passion du cœur, d'une affirmation de la foi; il était soldat comme on est prêtre, avec l'intime sentiment d'une mission et la sérénité du juste qui l'accomplit. Tout prenait pour lui, dans la vie des camps, un caractère sacré, et dans le choc des armées, son imagination apercevait, si j'ose le dire, une foudroyante grandeur mystique. Courage, rêverie, passion, toutes les belles ardeurs des âmes généreuses, toutes les attrayantes fantaisies d'un esprit d'élite étaient visibles sur ce visage mâle et charmant. On se trouvait pris d'une sym-

pathie subite pour cette nature fine, exquise, aristocratique et nerveuse, où s'accusait, à côté de tant de fières et vigoureuses puissances, une sorte de délicatesse féminine et de légèreté mondaine. C'était là un être multiple, animé tour à tour par une gaieté militaire et superficielle, par des élans passionnés, par une mélancolie souriante, par un sentiment profond de ce je ne sais quoi de divin répandu en toutes choses et qu'il voyait vivre dans les âmes où rayonne l'amour, et dans la guerre où brille l'épée. Ces heures enivrantes où toute la vie se donne avec un baiser et un sourire, et ces autres heures terribles où elle se joue au milieu de la fumée lumineuse des canons, résumaient pour lui les joies suprêmes de ce monde. L'amour était le dieu de son cœur et le Jéhovah biblique hantait son rêve belliqueux comme un fantôme démesuré.

II

Sa vie avait été agitée et romanesque. Il débuta par écrire, bien avant de songer aux armes, et un article sur Chateaubriand, publié dans le *Journal des Débats*, lui valut, je ne dirai pas l'amitié, mais l'affectueuse protection littéraire de ce beau génie, qui était arrivé aux derniers jours de sa vieillesse morose. Chateaubriand, désabusé de tout et enseveli dans sa majestueuse tristesse, accueillit ce jeune homme avec une vraie sympathie; sous son patronage, Paul de Molènes entra dans le monde des lettres, qu'il n'a jamais quitté par le cœur, bien que les hasards de sa vie aventureuse l'aient entraîné souvent loin de la patrie. Quelque

chose manquait à cet âme ardente au milieu de Paris et des premières joies de la renommée : il avait le saint désir de l'action ; il était altéré d'une autre gloire que celle dont nous nous efforçons tous de dérober un rayon pour en parer nos œuvres ; il était lassé, avec plus de bonne foi que les désabusés même les plus éloquents, il était lassé des petitesses, des vanités mesquines, des puérilités qui sont le fond de la vie mondaine ; on pouvait remarquer en lui une lointaine analogie avec René cherchant les solitudes, et M. de Chateaubriand avait compris sans doute tout ce qu'il y avait de nobles dégoûts en cette âme, à côté d'une émouvante ferveur. Paul de Molènes voulait vivre ailleurs que parmi les hommes préoccupés d'intérêts matériels ; donner à sa pensée une direction de plus en plus haute ; réaliser en soi cet idéal chevaleresque dont son esprit était visité ; apaiser ce besoin de dévouement, de poésie, qui tourmentait sa nature ; respi-

rer au grand air, pour ainsi dire, et jeter sa destinée dans une voie où il fût possible d'être héroïque, fût-ce loin des hommes et sous le seul regard de Dieu. Si jamais vocation pour l'état militaire fut certaine, assurément ce fut celle-là ; il prétendit allier la pensée de l'écrivain à la pensée du soldat, être à la fois de ceux qui manifestent leur âme par le livre et de ceux qui l'agrandissent en s'exposant aux plus rudes périls, en s'offrant tous les jours en sacrifice pour une idée : le devoir, pour un symbole : le drapeau, pour une sainte cause : la patrie

La révolution de 1848 venait d'éclater ; il s'engagea dans la garde mobile, non point par ivresse républicaine : rien n'était plus loin de sa pensée ; mais en prévision de quelque lutte à soutenir et de quelque droit à défendre. Il s'engagea avec joie, fier de porter enfin une épée, c'est-à-dire, à ses yeux, le signe de la force mise au service du courage et de l'honneur, fier aussi de pouvoir braver la mort, car il

avait au cœur cette passion sacrée que tant de gens appellent folie : l'impatience de risquer le sang de ses veines pour la mystérieuse satisfaction d'avoir agi et d'avoir lutté. Il a raconté lui-même en des pages charmantes, pleines d'entrain, de verve et de bonne humeur, ses attendrissements juvéniles et ses généreux transports quand il se vit marchant sous le drapeau français ; il a redit, en ces termes théologiques familiers à sa plume, ses émotions lorsqu'il se sentit « *ordonné* soldat. »

Ce mot a un sens presque littéral à ses yeux ; pour lui, l'état militaire fut toujours austère et solennel comme un sacerdoce ; du moins eut-il bientôt l'occasion d'offrir au Dieu des armées ce singulier sacrifice où le prêtre est en même temps la victime. Les journées de Juin éclatèrent comme la foudre sur la France épouvantée. La Providence donnait une leçon formidable à une nation qui n'avait pu comprendre la liberté sans la licence et qui s'était aveuglée

pendant dix-huit ans sur les périls d'une sophistique sans frein et d'une monarchie sans autorité. Un grand effort sauva la civilisation; la garde mobile, recrutée parmi les combattants de Février, fut une preuve de la puissance nouvelle et du caractère inattendu que donnent aux hommes l'uniforme et la discipline; elle lutta vigoureusement pendant ces quatre journées lugubres où la question de vie ou de mort se dressait à toute heure devant la société. Paul de Molènes eut la gloire de compter parmi ces sauveurs de la nation tremblante; il avait été bien inspiré quand il s'était enrôlé parmi ces jeunes gens intrépides; il avait trouvé ce que cherchait son âme vaillante, l'action dans toute sa violence et le danger dans toute son intensité; son sang avait coulé avec le sang de ceux qui moururent alors, comme pour expier les erreurs et les fautes de la patrie. Il faillit, dès ses premiers pas dans la carrière, recevoir la mort glorieuse qu'il de-

vait braver sur d'autres champs de bataille et qu'il n'était pas dans sa destinée d'obtenir. Paul de Molènes guérit de cette blessure dangereuse et reçut, en échange de ses souffrances et pour prix de son courage, une croix noblement gagnée.

Il était réservé pour d'autres guerres. Lorsque la garde mobile fut licenciée, il n'était point rassasié de la vie militaire; il avait goûté à une coupe qui laisse sur les lèvres une soif plus ardente. Il partit pour l'Afrique et s'enrôla dans les spahis. Il cherchait bien à cette époque non-seulement une vie bizarre, mais encore un costume essentiellement différent du nôtre: je ne jurerais pas que le turban et le manteau des cavaliers du désert n'aient séduit le jeune soldat, en qui la fantaisie de l'artiste subsista toujours. Il y avait en lui quelque chose des héroïques aventuriers du moyen âge, qui devenaient volontiers chefs de troupes irrégulières, et jouissaient à la fois des émotions de la guerre, d'une sorte

de liberté romanesque et de l'originalité même d'une existence agitée. Il vécut avec bonheur parmi ces hommes à demi barbares, sous la tente arabe, dans les *bordj* crénelés, au fond des solitudes; il connut et il aima soudain, passionnément, ces expéditions hardies et rapides chez les tribus insoumises, les coups de feu échangés dans la montagne, les courses impétueuses à travers les plaines brûlées par le soleil, les belles nuits silencieuses où les étoiles, au fond du ciel africain, resplendissent d'une magique clarté. Plusieurs des nouvelles qu'il écrivit ainsi dans ces campements lointains nous montrent combien il avait compris la majesté terrible du désert, tout ce qu'il avait entendu de saint et d'imposant dans le calme de la nature ou dans les clameurs du champ de bataille. Paul de Molènes s'éprit d'une passion de rêveur et de soldat pour cette Afrique où tout lui parlait un langage cher à son âme, où la guerre lui chantait l'hymne de l'abnégation et du

sacrifice, où les parfums de la nature méridionale lui révélaient une poésie suave, où, comme un hôte gigantesque et solitaire, dans les déserts immenses il voyait passer Dieu.

Sa brillante conduite à l'ennemi et ses talents militaires lui valurent un rapide avancement. Il était capitaine au début de la campagne de Crimée; il assista aux principales batailles de cette formidable guerre, si glorieuse pour notre armée, mais si étonnamment sombre pendant les longues heures d'un siége qui devait finir par une éclatante victoire. Il put admirer là, selon ses expressions, « tous les nobles sentiments que la mort et le danger secouent de leurs ailes dans le cœur des braves gens, » il y entendit « cette charge immortelle de l'armée française, qui met de l'enthousiasme au cœur, de la flamme aux yeux, des ailes aux pieds de nos soldats. » Il y écouta le bruit du canon avec « le recueillement d'un musicien qui entend l'oratorio d'un

grand maître, » et quand il revint, il s'était pénétré de plus en plus de la lugubre beauté de la guerre. Le courage de ces hommes qui tombaient obscurs, à la tranchée, dans la neige, pour le devoir et pour l'honneur du drapeau, avait de plus en plus électrisé sa pensée, avait fait apparaître plus clairement encore à ses yeux la majesté de ces luttes qui ouvrent l'âme à tous les grands souffles de ce monde, et qui l'élèvent dans les régions lumineuses, d'où les intérêts terrestres et les vanités mondaines semblent puériles, en face du but qu'on poursuit.

La guerre d'Italie, cette course d'une armée victorieuse, à travers les plus beaux pays du monde et sous un ciel éblouissant, cette rapide épopée faite de quatre chants sublimes, Montebello, Magenta, Marignan, Solferino, fut pour Paul de Molènes une suprême joie. Il y vécut, comme il le dit lui-même, « à travers toutes les natures d'enchantements. » Nul

n'a mieux compris cette belle expédition, qui est charmante comme les choses ailées, comme les fleurs que semaient les femmes sous les pas des soldats, comme la jeunesse radieuse des contrées chères au soleil. La guerre d'Italie est dans l'histoire une des plus merveilleuses heures de la France ; elle est à la fois prompte, terrible et souriante ; dans sa beauté sanglante, on sent frémir les plus nobles transports des peuples ; la pensée qui la contemple voit s'élever devant soi comme une vision rayonnante, où passent à la fois des bataillons héroïques et le printemps, les ardentes lueurs de la guerre et l'azur d'un ciel profond, les élans d'une nation qui ressuscite, d'une armée éprise de gloire, et les palais italiens où des femmes en habit de fête acclament leurs libérateurs. Nulle campagne ne pouvait être plus sympathique à l'imagination de Paul de Molènes; il y retrouvait dans toute sa splendeur le divin fantôme de la guerre, pour parler son

langage, il le revoyait paré de séductions prestigieuses, sous le ciel de la Lombardie, et accompagné, comme par un cortége triomphal, de la majesté d'une grande idée et de la poésie des souvenirs.

Ce devait être la dernière fois qu'il assisterait à ces solennelles épreuves du courage humain, à ces luttes prodigieuses de la volonté intelligente contre la force brutale, à ces terribles fêtes de la mort. Il ne lui fut pas donné de mourir, comme il l'eût désiré, sur un champ de bataille; cette fin, dont il a tant de fois vanté la magnifique agonie, ne fut pas réservée à sa noble vie. Peu de temps après son mariage avec une femme dont l'âme était à la hauteur de la sienne, au moment où il venait de recevoir un nouveau grade, en pleine paix, en pleine jeunesse, en plein bonheur, voici que, par une loi inexplicable de la Providence, un accident funeste, une chute de cheval, ravit à un avenir si beau cet officier qui avait si souvent

bravé au milieu des balles les plus redoutables dangers. La destinée a des caprices étranges et d'inexorables arrêts; elle voulut qu'échappé à tant de hasards, il succombât en un moment où il ne semblait pas qu'il eût rien à craindre, elle voulut refuser la gloire de verser son sang pour la France à ce poëte et à ce soldat qui eût si bien compris l'âpre douceur de tomber enseveli sous les plis sacrés du drapeau.

II

L'œuvre se déduit de l'homme. Étudiez attentivement celui-ci, et celle-là apparaît dans la clarté. Peu d'écrivains, du reste, ont mis autant d'eux-mêmes dans leurs écrits. Paul de Molènes s'est raconté, pour ainsi dire, dans cette série de nouvelles qui marquent les diverses étapes de sa vie militaire; il a dit dans la *Garde mobile* ses premières émotions de soldat; dans les *Histoires sentimentales et militaires*, dans les *Caractères et Récits du temps*, il a décrit ses campagnes aventureuses en Afrique, les distractions et les amours des officiers éloignés de la patrie; dans les *Commentaires d'un Soldat*, il a exposé les deux grandes

guerres qu'il a vues et qu'il a aimées. Ce sont là de charmants livres, pleins de détails heureux, contés avec un entrain de troupier, mêlé à une distinction de gentilhomme. Paul de Molènes avait tous les instincts des races aristocratiques, et toutes les franches allures du soldat; on était frappé tout d'abord de cette bonne humeur et de cette grâce dont sa manière d'écrire donne une idée fort nette à ceux qui ne l'ont pas connu. *Valpéri*, son premier ouvrage, antérieur à sa vie militaire, nous révèle à travers bien de la déclamation juvénile, malgré une fantaisie turbulente et une affectation de cynisme élégant, les agitations et les incertitudes du mondain qui demandera bientôt autre chose que les plaisirs bruyants, les amours faciles et les extravagances des esprits désœuvrés. Il y a dans cette peinture saisissante de la vie d'un roué du dernier siècle, dans cette narration trop longue, surchargée de couleur, encombrée d'épisodes, visant au

dramatique sans y parvenir, aussi malheureusement audacieuse dans les intentions qu'hésitante dans le procédé, il y a en germe toutes les qualités et tous les défauts de cet esprit; seulement ce qui devait être plus tard passion des choses héroïques n'est là encore que la passion de l'excentricité; l'amour n'y est compris que sous la forme du plaisir, mais le goût du merveilleux y fait pressentir le mysticisme chrétien qui devint, peu de temps après, chez Paul de Molènes, la joie de l'écrivain et l'honneur de l'homme d'épée. Sa pensée franchit d'un bond l'espace d'un siècle. Les dissemblances qu'on remarque entre *Valpéri* et ses autres œuvres sont bien celles qui existent entre l'âge actuel et l'époque de Louis XV. On dirait que c'est le même homme qui ressuscite avec les mêmes passions, mais modifiées par une société nouvelle et éclairées par une autre lumière.

Dans un siècle plus grave, l'inquiète et

malfaisante exaltation de *Valpéri* qui cherche à se satisfaire par des duels puérils et des folies aventureuses, le pousse à devenir grand par quelque action généreuse et hautaine. Son audace effrontée se change en noble courage, et sa hardiesse étourdie en valeur irréfléchie encore mais sublime. Son ardeur pour les voluptés auxquelles il demande l'infini qu'elles ne peuvent lui donner, éveille en lui le sentiment d'un amour terrible et sauvage peut-être, mais immense et absolu dans sa grandeur et dans ses fautes; sa passion pour les prodiges et pour la magie se tourne en un saint désir des choses invisibles, en une intuition spontanée du sens caché sous les symboles sacrés, en une méditation profonde devant les abîmes qui s'imposent à l'âme éblouie. Il devient un des héros des *Histoires sentimentales* ou de la *Folie de l'épée*, peut-être l'aventurier bizarre des *Caprices d'un régulier*; il est un chevalier sans peur, sinon sans reproche, mais enfin un chevalier que la

guerre enflamme parce qu'elle est le perpétuel holocauste de la vie, qui aime en criminel peut-être, mais avec toute l'énergie de son cœur, qui s'égare dans mille routes ténébreuses, mais qui porte en soi, comme une lumière, le saint désir d'accomplir une œuvre intérieure : l'agrandissement de son âme; il est guidé par une foi vivace même dans ses fautes, il croit à la Providence qui veille sur les hommes, il croit à l'immortalité de son être; c'est ainsi que le même type qui lui a été cher dès l'origine s'épure et s'ennoblit par une série de transformations successives, jusqu'à ce qu'il devienne le soldat chrétien, la dernière incarnation de cette âme ardente et le terme définitif du voyage accompli, de *Valpéri* au *Bonheur des Maige*, par l'imagination de Paul de Molènes.

Gardons-nous toutefois ici de rien surfaire. L'aimable esprit que nous cherchons à bien connaître, à placer à son rang, à son degré dans la littérature française,

n'est pas un génie de la trempe des Balzac ou des George Sand. Il n'embrasse pas comme eux une multitude de caractères ; il n'a guère qu'un type d'homme et un type de femme, mais il les renouvelle sans cesse, parce qu'il les débarrasse de plus en plus, à chaque effort nouveau, je veux dire à chaque œuvre nouvelle, de quelque erreur ou de quelque faiblesse. Il fait le travail des sculpteurs dont la statue, avant d'arriver à sa forme dernière, a subi plusieurs formes et s'est délivrée peu à peu de sa grossière enveloppe. Il a toujours eu un idéal, mais cet idéal a revêtu plusieurs caractères, s'est toujours trouvé être excessif, soit dans le mal comme dans *Valpéri*, soit dans le bien comme dans le *Bonheur des Maige*. Son rêve, l'homme que sa pensée avait accepté comme l'objet de ses sympathies ferventes, l'être que j'oserais peut-être comparer à un thème musical dont l'imagination de l'écrivain a varié toutes les notes dominantes, c'était

un certain type ardent, passionné, ennemi de ce qui est banal et convenu, épris d'infini, poursuivant dans les amours terrestres, dans les périls, dans les élans spirituels, je ne sais quoi d'invisible, ce qui ne se révèle qu'à l'âme, quelque chose de divin. Puis ce type général a revêtu diverses formes; telle ou telle de ces tendances s'est alors plus ou moins accentuée, selon la disposition d'esprit de l'auteur, selon les circonstances au milieu desquelles la fable romanesque a jeté les personnages; le chevalier de Valpéri, au sein d'une société corrompue, s'efforce d'apaiser dans de monstrueuses orgies sa soif de l'impossible et demande à la matière le secret de l'immatériel; dans *la Comédienne*, lord Colbridge poursuit le même rêve, et, plus douloureusement frappé parce qu'il vit dans un siècle où de telles blessures laissent des traces plus profondes, il demeure « pour toujours marqué du sceau fatal des profanes amours; »

dans *Une Légende mondaine*, Robert de Vibraye, le héros de la Vendée de 1832, guéri d'un coup de feu par les blanches mains d'une duchesse, mêle à son exaltation d'amoureux une sorte d'ardeur religieuse; dans les *Souffrances d'un Houzard*, le sentiment enthousiaste de la guerre apparaît et devient avec l'amour la passion où l'âme des héros de Paul de Molènes trouvera les suprêmes joies; en même temps, la vie militaire lui dicte plus d'un de ces ouvrages singuliers où il a le tort grave de faire intervenir en faveur de la plus impardonnable légèreté ou des entraînements les plus tristes chez les femmes, cette phraséologie mystique qui transforme l'adultère en une sorte de courageuse et de touchante vertu. Ses héros dans *C'était vrai* et dans *un Portrait de souvenir*, ont beau porter l'épée et se montrer sans doute fort braves sur le champ de bataille, rien n'excuse leurs entreprises amoureuses qui coûtent en définitive la vie à deux

femmes, dont il ne faut pas non plus poétiser par trop les égarements. J'en dirai autant du conte intitulé *les Solitudes de Sidi Pontrailles* et de plusieurs autres nouvelles que je pourrais énumérer; l'excès du même système apparaît ici dans toute son étendue; dès qu'il voit ses personnages emportés par un élan violent et cherchant dans l'amour l'infini qui nous échappe toujours, le romancier est saisi d'une émotion qui se traduit par une étrange indulgence; il a pour la femme adultère une vraie tendresse de poëte, et quand un jeune officier est brave, aime le bruit du canon et respire avec ivresse le vent qui traverse les plaines ensanglantées par la guerre, il lui passe à peu près toutes choses sans grand souci de la morale, mais en revanche avec la plus bizarre passion pour l'Évangile. On serait plus étonné encore de ses sympathies pour les sanglants héros de la *Devise des Cruentas* ou des *Caprices d'un régulier*, si l'on ne retrouvait dans ces aventu-

riers ce mélange de courage et d'enthousiasme qui fait le fond du type primitif et général dont j'ai parlé plus haut et dont ils représentent l'exaltation et la fureur. Ce sont là des exceptions, et d'ailleurs Paul de Molènes n'est pas un philosophe; sa religion est de sentiment plutôt que de raisonnement; il se donne à l'avance l'absolution de toutes ses doctrines, au nom de cette constante offrande de la vie, qui est la grandeur de l'état militaire : « Si mes idées sur le duel et l'adultère sont coupables, dit-il quelque part, j'espère que quelques os cassés me les feront pardonner; nos douleurs sont nos patenôtres. »

Ce n'est peut-être pas très-catholique, ni même très-chrétien, mais il ne faut pas se montrer trop sévère pour une âme sincèrement religieuse au fond, pour une imagination un peu légère qui aimait à se bercer elle-même de paradoxes poétiques et d'un spiritualisme attendri. « Mes systèmes

peuvent vous sembler bizarres, me disait-il un jour; mais que voulez-vous? J'y crois. » Son excuse était sa parfaite sincérité. La plupart de ses héros en définitive ont la grâce touchante des âmes tristes, qui cherchent dans la lutte, dans le dévouement, dans le péril, une sérénité mystérieuse. Leur héroïsme et jusqu'à leur folie ont un caractère chevaleresque et sacré : leur vie est pareille à un poëme, leurs passions s'élèvent à la hauteur d'un culte, leur parole est grave et attendrie comme une prière, il y a un pressentiment de l'autre monde dans leur regard et dans leur sourire.

Son type aimé devenait de plus en plus pur. L'âme de Paul de Molènes s'acclimatait sur les cimes. Ce n'est jamais vainement qu'on visite les hautes régions où les grandes idées du devoir dominent le bruit importun de la terre, où l'ombre du visage divin apparaît au regard ébloui. Peu à peu la pensée s'éclaire

et s'agrandit; dans un des derniers ouvrages de Paul de Molènes, *l'Amant et l'enfant*, l'adultère qu'il a eu le tort autrefois d'entourer du nimbe ardent de sa poésie, est représenté toujours, sans doute, avec une certaine grâce, mais, en même temps, il est rudement puni par la mort de l'enfant, victime de la faute de sa mère. C'était un commencement de réparation accordé, par la raison de l'écrivain, à la famille qui a bien, elle aussi, sa poésie auguste et dont il avait trop souvent oublié les droits. Enfin, dans *le Bonheur des Maige*, le sens mystique a pris le dessus, et la vraie lumière de l'Évangile est apparue. C'est toujours dans la guerre, mais c'est aussi dans la foi, c'est toujours dans l'amour, mais dans l'amour divin que ses héros et ses héroïnes cherchent l'idéal et le trouvent enfin. D'incarnation en incarnation, le type premier a dépouillé successivement tous ses langes terrestres; il est tourmenté par les mêmes passions, il aspire

aux mêmes splendeurs, mais il ne va plus demander aux choses humaines ce qu'elles ne peuvent lui offrir, il n'est plus égaré par les fausses lueurs qu'il prend pour la lumière du soleil : il a rencontré la voie, la vérité et la vie.

Étranges prédestinations des œuvres de l'homme ! Il semble que dans ce dernier livre, *le Bonheur des Maige*, qui devait précéder de si peu sa mort, l'imagination de Paul de Molènes fût déjà flottante entre terre et ciel, et qu'il y eût dans cet esprit qu'un accident fatal devait nous ravir si vite, le pressentiment des choses de l'autre monde. Il faut, pour lire cette œuvre, s'isoler du tumulte humain, faire en soi-même un grand silence et se recueillir dans la contemplation. Alors seulement l'âme peut respirer le parfum secret qui s'échappe de ces pages, et se trouver en communication avec leur mysticisme pénétrant. On dirait qu'au moment de quitter la terre, Paul de Molènes avait

été saisi de mélancolie en songeant à toutes les vertus que le monde ignore, à tous les êtres vaillants et passionnés qui passent parmi nous sans avoir laissé soupçonner même qu'ils aient aimé et qu'ils aient souffert. Eh bien! *le Bonheur des Maige* vous parle de ces méditations vagues et suaves, il vous fait vivre parmi ces inconnus : leur bonheur à ceux-là est fait de ce qui ne tente guère la foule avide; il a des rayonnements intérieurs que les aveugles ne sauraient comprendre; ils sont heureux, comme les élus du sermon sur la montagne, lorsqu'ils pleurent et lorsqu'ils succombent à la peine dans leurs chastes amours, dans leur austère héroïsme, dans leurs épreuves multipliées. Ils ne demandent pas à la vie les joies grossières qu'elle donne à d'autres; ils acceptent toutes les douleurs avec un sourire céleste, songeurs ineffables que l'idéal et l'éternel tentent, et qui, déçus dans leur espoir, n'ont rien conservé en leur cœur de som-

bre ni d'amer. Le trésor de leurs désirs est placé ailleurs qu'en cette terre où la réalité nous brise, où tout détruit nos illusions les mieux aimées, où tantôt ce que nous cherchons nous échappe, tantôt ce que nous saisissons nous trompe. Paul de Molènes nous raconte avec une tendresse infinie ces existences chères à Dieu et que les heureux oublient; en décrivant ces soldats humbles et dévoués à leur épée comme un prêtre à son autel, ces femmes solitaires et prosternées devant Jésus, il nous en redit les passions naïves, les langueurs, les accablements, les sacrifices et les joies; il a dessiné toutes ces physionomies avec une conviction profonde. Ainsi dans les siècles de foi et de persécution, des poëtes pieux auraient retracé la vie et la mort des jeunes filles et des confesseurs martyrs. Il y a dans ce livre plusieurs figures qui rappellent la mâle beauté de ces légionnaires romains, invincibles catéchumènes qui marchaient au supplice en sortant du prétoire, sans

honorer d'un regard les vains plaisirs du monde; il y a quelques têtes de femmes dont l'expression est digne de l'art chrétien du moyen âge. Leur sourire est pareil à celui des vierges vêtues de lin qui passaient de la terre au ciel sans avoir connu la terre, et dont on voyait parfois flotter sur le cours du Tibre le corps diaphane couronné d'un nimbe lumineux et les cheveux d'ange mollement caressés par les eaux.

III

Ce fut comme le chant du cygne, et en effet la pensée de Paul de Molènes était arrivée à son terme. Le voyage spirituel dont chacune de ses œuvres marque une étape qui commence à *Valpéri* pour aboutir au *Bonheur des Maige* était évidemment terminé. Partir du matérialisme pour arriver au mysticisme, telle fut sa singulière destinée. Mais il ne faut pas en être surpris si l'on songe que dans ce matérialisme même vivait l'amour des nobles actes, le sentiment de l'abnégation et de l'infini. Ces conseillers austères et sacrés ont transformé lentement la pensée où ils avaient apparu et l'ont enfin dominée tout entière.

Puis un livre immortel, l'*Imitation de Jésus-Christ*, était le compagnon fidèle de ce jeune homme sur tous les chemins de sa vie; il le lisait sous la tente de l'Arabe comme auprès des tranchées de Sébastopol. Il occupait ses derniers jours à recueillir ses réflexions sur le texte inspiré. J'en ai remarqué une surtout, dans ce travail qui n'est point publié encore, dans ces pages si chères aux pieuses tristesses d'une âme qui entoure de son culte, au delà du tombeau, la mémoire d'un époux aimé; ces lignes font bien connaître, il me semble, toute la pensée militaire et chrétienne de Paul de Molènes et la manière admirable dont il comprenait le dévouement. Sous ce verset de l'*Imitation :* « Si vous voulez apprendre et savoir quelque chose d'utile, aimez à être inconnu et à n'être compté pour rien, » il avait écrit ces touchantes paroles : « C'est là un de ces principes qui conviennent à la vie militaire encore mieux qu'à la vie monacale. Aimez le poste où

l'on ne vous voit point, le coup de fusil dans le fossé. Pratiquez l'héroïsme de la nuit. Soyez heureux, quand, perdu dans les rangs, suivant le drapeau et les tambours, vous sentez qu'on ne vous compte pour rien. Vous marchez alors dans la seule gloire qui éclaire l'âme sans la brûler. » Il avait depuis longtemps pensé ainsi, et quelles qu'aient été les erreurs transitoires de son imagination ardente, il a toujours revendiqué le nom de chrétien et de catholique. Dans les *Soirées du Bordj*, où il place sur les lèvres d'un capitaine ses propres doctrines, il avait dit, entre deux nouvelles médiocrement édifiantes et avec une inconséquence qui était la noblesse de son esprit : « Quoique je ne sois pas aussi ennemi de la matière que je devrais l'être pour mon salut, j'ai toujours aimé l'idéal. Je l'ai cherché longtemps dans les rêves des poëtes et dans mes propres songeries, je le poursuis encore à travers les enchantements

de la nature; jamais il ne m'est apparu comme à travers les pages de l'Évangile. C'est dans ce livre sacré que j'ai vu le divin fantôme. » N'est-ce pas là toute son histoire? Sa vie agitée est dans ces quelques lignes : il avait déjà le pressentiment de la lumière complète qui devait l'éclairer un jour et lui révéler tant de choses. Qui pourrait en être surpris? Paul de Molènes a montré une fois de plus tout ce qu'il peut naître de puissant et de saint dans une âme illuminée sans cesse par la pensée de la mort, par le dévouement au drapeau et par les paroles de l'Évangile.

CONCLUSION

CONCLUSION.

C'est sur ce nom que nos entretiens se sont terminés. Plus d'une mort prématurée sollicitait encore notre affectueuse étude, mais nous ne voulions parler que des écrivains ou des artistes dont l'œuvre précoce ou incomplète laissera une trace dans l'avenir. Aussi avons-nous dû nous borner à un petit nombre de récits dont j'ai faiblement rendu l'accent et l'attrait. La plupart des

jeunes gens qui ébauchaient tour à tour les figures touchantes de ces êtres d'élite brusquement surpris par la mort, comprenaient et exprimaient avec éloquence la passion des grandes choses et l'enthousiasme devant les belles œuvres; cette conviction animait leur langage d'une chaleur et d'un éclat que je n'ai pas su conserver. Du moins leur sentiment subsiste, et ce livre sera comme un suprême témoignage de sympathie ou d'admiration donné par la jeunesse du siècle déjà vieux à ces jeunes ombres inégalement illustres, mais qui toutes ont poursuivi les choses de l'art en dehors et au-dessus des grandeurs mondaines. Au moment où les années qui se succèdent, vont de plus en plus nous éloigner de l'âge où l'on est exclusivement préoccupé des questions littéraires et de la poésie, où la vie appelle à d'autres luttes et à d'autres émotions, nous avons voulu nous arrêter devant ces tombes pour y affirmer solennellement nos croyances; nous avons voulu

consacrer un livre à de chères mémoires, et laisser une œuvre qui fût le témoignage d'un sentiment trop ferme en nous pour que le temps puisse jamais l'affaiblir.

Février 1865.

8067. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018